PROSPER ESTIEU

Lo Romancero Occitan

AM TRADUCCION FRANCEZA

Entroduccion pel Baron Desazars de Montgalhard

CASTÈLNÒUDARI
Societat d'Edicion Occitana
37, Carrièra de la Bafa, 37
—
MCMXIV

LO ROMANCERO OCCITAN

OBRAS DE L'AUTOR:

LOU TERRADOU, sonets lengadocians, am traduccion franceza. — XII-300 p. in-8. (Bibliotèca de la *Revue Méridionale,* Carcasona) 1895. . . 6 fr.

FLORS D'OCCITANIA, sonets en lenga d'Oc, am traduccion franceza. — XII-280 p. in-8. (J. Marqueste, editor, Toloza) 1906. . . . . 6 fr.

LA CANSON OCCITANA, tròbas en lenga d'Oc, am traduccion franceza. — 264 p. in-8. (Bibliotèca de la *Revue Méridionale*, Carcasona) 1908. . 6 fr.

Drets de traduccion e de reproduccion reżervats per tots païżes.

PROSPER ESTIEU

Lo Romancero Occitan

AM TRADUCCION FRANCEZA

Entroduccion pel Baron Desazars de Montgalhard

CASTELNÒUDARI

Societat d'Edicion Occitana

37, Carrièra de la Bafa, 37

—

MCMXIV

FONS ANDRIU-J. BOUSSAC

C.I.D.O. BÉZIERS

CIRDOC

OC0008114

116 796

CAC 921

D/331 136

INTRODUCTION

Introduction

Après le Romancero *général, « mauresque et espagnol », un des plus curieux monuments littéraires du XVI^e^ siècle, véritable trésor qui a si longuement fourni à l'inspiration de la poésie et surtout du théâtre, en Espagne et dans toute l'Europe ; après le* Romancero *français, recueil des « romances » des Trouvères, qui nous offre un choix des plus jolis poèmes chevaleresques en langue d'Oïl, voici le* Romancero Occitan.

S'il fallait s'en rapporter à ce titre, d'après les ouvrages précédents, il s'agirait d'une série de Cansons *recueillies en pays d'Oc et remontant aux temps féodaux et médiévaux. Mais non. Au lieu d'une compilation plus ou moins complète, plus ou moins érudite, au lieu d'une Iliade sans Homère, nous sommes en présence d'une œuvre essentiel-*

lement personnelle, quoique s'inspirant des anciennes épopées, d'un Romancero *comme celui du Cid, dans la* Légende des Siècles.

L'auteur de ce Romancero *est Prosper Estieu, un des plus grands poètes de langue d'Oc, bien connu par ses œuvres de premier ordre comme :* Lou Terradou, Flors d'Occitania, La Canson Occitana *et surtout* Bordons Biblics, *d'un sentiment si élevé et d'une forme si parfaite ! Prosper Estieu a pris pour sujet de sa nouvelle œuvre poétique la geste des principaux personnages du cycle Carolingien ; et, à l'exemple des anciens Trouvères, il a fait de l'un d'eux le représentant et le type de toutes les nobles idées, de tous les grands sentiments, de toutes les admirations de son temps. Il nous le montre plein de cœur et d'expension, de sincérité et de bravoure, de haine pour l'envahisseur Musulman, de dévouement à l'Empereur franc, à défaut de sentiment patriotique qui n'existait pas encore, et, par-dessus tout, de sentiment religieux et chrétien. En de vivants et lumineux tableaux, il nous rappelle tous les hauts faits du Paladin avec les traits qui le caractérisent : force du corps, élévation de l'âme, énergie et indépendance du caractère, loyauté chevaleresque, amour profond et impétueux, foi catholique.*

Ce noble héros, c'est Guillaume, comte de Toulouse, duc d'Aquitaine, premier prince d'Orange, devenu, dans sa vieillesse, moine-fondateur de l'abbaye de Gellonne, révéré comme un saint

sous le vocable de Saint Guillaume, ayant donné son nom au bourg qui s'est groupé autour de l'abbaye qu'il avait fondée et qui est connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Guilhem-du-Désert, enfin ressuscité par les Trouvères et devenant Guillaume Fièrebrasse, *dans les poèmes postérieurs à ceux du XII^e siècle. Il était également appelé* Guillaume au Court-Nez *(Guilhèm del Cort-Nas). Ce surnom lui venait sans doute de ce que son nez était largement camus, ce qui lui donnait une physionomie narquoise qu'accentuait un rire sardonique, ainsi que le lui faisait observer son neveu Bertrand, dans le poème intitulé :* La Prise d'Orange. *Mais les Trouvères se sont plu à poétiser cette particularité physique du visage de Guillaume et ils l'ont attribuée à l'ablation de son nez, en un duel épique raconté dans le poème ayant pour titre :* Le Couronnement Looys, *où le géant sarrasin Corsolt n'avait pu atteindre avec son épée que la partie du visage de Guillaume qui n'avait pas été touchée par la relique du bras de Saint Pierre promenée sur tout son corps, pour le rendre invulnérable. (1)*

Nulle figure épique du Moyen Age ne saurait lui être supérieure, ni celle du Cid Campeador,

(1) Dans la *Revue des Langues Romanes* (Janvier-Mars 1912), M. J. Acher le désigne sous le nom de *Guilhèm del Corb-Naz* (Guillelmus Curbinasus), d'après un texte latin du XII^e siècle trouvé récemment à Londres. Nous ne savons jusqu'à quel point cette nouvelle appellation peut être scientifiquement justifiée. Mais ce qui fait autorité, au point de vue légendaire et épique — le seul que l'auteur du *Romancero*

ni celle de Rolland, son devancier de quelques années seulement, dont la mort héroïque eut un si grand retentissement, dans son temps comme dans les siècles postérieurs, et dont il fut le vengeur.

Malheureusement, nous n'avons, pour bien connaître l'histoire du Midi de la France au VIII^e^ siècle, ni annales ni mémoires de cette époque. Ce ne fut guère l'habitude des Méridionaux de conserver par l'écriture le souvenir des faits dont ils avaient été les témoins. Nous devons nous en tenir à quelques chroniques carolingiennes aussi rares que sommaires. Après avoir rappelé ce que les historiens ont noté de la vie glorieuse du héros principal du Romancero Occitan, *nous essaierons de dire ce qu'en ont fait d'abord la légende, ensuite les Poètes épiques des XI^e^ et XII^e^ siècles.*

a) L'Histoire. — *Au dire d'Eginhard, Guillaume de Toulouse avait pour mère Aldane (Aude), une des trois filles connues de Charles-Martel. Il était donc neveu de Pépin-le-Bref et cousin-germain de Charlemagne. Quant à son père, il se nommait Tuderic (Thierry) et était*

Occitan ait voulu envisager — c'est le vieux poëme du *Couronnement Looys*, qui remonte aussi au XII^e^ siècle, et où il est dit qu'à Rome le géant sarrasin Corsolt

> . . . . . *fiert Guillaume*
> *Et de son nés abat le someron.*
> *Maint reprovier en ot puis li frans homs.*
>
> (Edition Jonckbloet).

duc d'armée au service de Charlemagne ; mais on ne saurait dire s'il était franc ou wisigoth. Quoique les textes ne soient pas bien précis à cet égard, il semble plutôt qu'il était d'origine wisigothique. A une taille gigantesque et à une force athlétique, Guillaume joignait une âme ardente et un cœur généreux. Il s'était fait remarquer dès son enfance par son courage et son intrépidité. Pendant qu'il était encore tout jeune, Charlemagne le nomma chef de la première cohorte avec le titre de Comte du Palais. Il ne devait par tarder à conquérir la réputation du preux le plus brave de son temps.

Pour dominer le Midi Pyrénéen, les Francs avaient tout à la fois à subjuguer les Vascons et à repousser les Arabes. Pépin-le-Bref avait passé les dix dernières années de sa vie à conquérir l'Aquitaine ; et cette conquête lui était indispensable pour réaliser ses desseins, car il n'y aurait pas eu de France, si le pays entre la Loire et les Pyrénées eût constitué une unité politique : de même qu'il n'y aurait pas eu d'Allemagne sans la conquête de la Saxe. La série des guerres acharnées qui se sont faites à cette époque et qui se sont terminées par l'annexion de ces deux pays à l'Empire carolingien a préparé la scission qui devait s'effectuer entre les Francs Orientaux, dont elle faisait des Allemands, et les Francs Occidentaux, dont elle faisait des Français.

A la mort de Pépin, les Aquitains tentèrent de nouveaux soulèvements, que Charlemagne

s'empressa de réprimer. Mais ils devaient prendre leur revanche peu après. Depuis longtemps Charlemagne méditait le projet de continuer l'œuvre de Charles-Martel et de Pépin-le-Bref contre les Sarrasins, en profitant de la rivalité qui existait entre les khalifats de Bagdad et de Cordoue et affaiblissait le monde musulman, lorsqu'il reçut à Paderborn la visite de l'émir de Saragosse, Hussein-al-Abdari, qui s'était révolté contre le khalife de Cordoue, Abd-el-Rahman. L'occasion lui parut propice pour exécuter ses projets contre les Arabes. Il s'empressa de rassembler une forte armée, lui fit passer les Pyrénées par Saint-Jean-Pied-de-Port, prit Pampelune, joignit à Saragosse une autre armée franque qui était venue par le Roussillon et rétablit Hussein-al-Abdari dans son gouvernement ; mais il échoua devant Saragosse.

A moitié vainqueur, il s'en revenait assez tristement, ayant en tête de nombreux projets pour prendre sa revanche. Il avait repassé sans encombre les Pyrénées avec sa Grande-Armée, laissant dans son Arrière-Garde bon nombre de ses principaux lieutenants et plusieurs grands personnages de sa cour, tels que Roland, préfet de la Marche de Bretagne ; Anselme, comte du Palais ; Eggihard, prévôt de la table royale. Le 15 août 778, l'Arrière-Garde était arrivée à un passage étroit de la montagne qui domine la petite vallée de Roncevaux, lorsqu'un bruit formidable se fit tout-à-coup entendre dans le bois

épais dont cette partie des Pyrénées était alors couverte. Des milliers d'hommes en sortirent et se jetèrent sur les Francs. C'étaient les Vascons qui faisaient cette irruption inattendue. Ils cernèrent les fiers barons de l'Arrière-Garde dans l'étroit vallon où ils s'étaient engagés et les égorgèrent jusqu'au dernier. Aussitôt après, les Vascons se dispersèrent. Charlemagne ne put les atteindre et il en ressentit une longue et cruelle douleur.

La sanglante défaite de Roncevaux et la mort dramatique de Roland émurent vivement les esprits. Ce fut un deuil général pour tout l'Empire franc. Le souvenir de ces évènements est resté pendant des siècles, dans la mémoire des peuples et dans les chants des poètes, celui de la plus grande calamité nationale. Il a fait l'objet de la célèbre Chanson de Roland, *qui est le plus important et le plus beau des chants épiques de la France.*

Pour réparer le cruel désastre de Roncevaux et pour assurer sa domination sur les Vascons, Charlemagne commença par ériger l'Aquitaine en royaume particulier et lui adjoignit la Gothie ou Septimanie avec Toulouse pour capitale. Il mit à sa tête son propre fils, Louis, âgé de trois ans, qu'il fit sacrer roi en 781, par le pape Adrien I^er^. Le jeune prince entra solennellement dans sa capitale, monté sur un petit cheval approprié à sa taille. Le vieux Château-Narbonnais s'anima des pompes d'une nouvelle cour où

dominait l'esprit guerrier de la race franque. Sous la double autorité de Charlemagne et de son fils Louis, neuf Comtes (ou Ducs) furent chargés d'administrer le pays, et la Marche de Toulouse fut spécialement confiée à un duc nommé Chorso.

Mais, dans la poitrine des Vascons, vivait toujours l'âme indomptée des Waïfre et des Hunald. Charlemagne ayant fait mettre à mort un de leurs ducs, Lupus, à raison de sa rébellion, une nouvelle levée de boucliers se fit à l'appel d'un autre chef vascon, Adalaric. Chorso s'empressa d'aller réprimer l'insurrection. Battu et fait prisonnier, il alla, pour reconquérir sa liberté, jusqu'à jurer à Adalaric qu'il ne porterait jamais les armes contre lui, quand même l'Empereur Charles lui en donnerait l'ordre exprès. Mandé par celui-ci, devant la diète de Worms (790), pour y rendre compte de sa conduite, Chorso fut destitué de son gouvernement, et l'Empereur le remplaça par un membre de sa famille, son cousin-germain Guillaume, petit-fils de Charles-Martel. Le nouveau duc devait s'illustrer dans l'histoire sous le nom de Guillaume d'Aquitaine et surtout de Guillaume de Toulouse.

En ce moment, le roi d'Aquitaine Louis atteignait sa douzième année, et ce fut Guillaume qui fut appelé, en réalité, à gouverner en son nom. Son premier soin fut de pacifier les Vascons. « Il eut bientôt fait, écrit l'Astronome limousin, de réduire les Vascons par la ruse autant que

par la force et d'imposer la paix à cette nation ». Il vengea ainsi la mort de Roland et la défaite de Chorso.

*Pendant ce temps, Abd-er-Rahman avait reconquis tout le pays au sud des Pyrénées. Il s'était même emparé d'Hussein-al-Abdari, protégé de Charlemagne, et l'avait fait périr dans les supplices. Le fils d'Abd-er-Rahman continua l'œuvre de son père. Profitant de ce que Charlemagne guerroyait au loin contre les Avares et de ce que son fils Louis avait envoyé pour une expédition en Italie les contingents que l'Aquitaine avait pu lui fournir, le khalife Hescham Ier proclama l'*Algihad *ou guerre sainte et envoya, en 793, un de ses lieutenants, Abd-el-Mélek, à la tête d'une puissante armée s'emparer de la Septimanie et ravager tous les pays environnants. Depuis le jour où les hordes sarrasines s'étaient abattues sur l'Espagne, avaient pénétré en France et s'étaient avancées jusqu'aux rives de la Loire, on n'avait peut-être pas vu une armée aussi nombreuse et aussi redoutable. En peu de temps, elle arriva à Narbonne, dont elle brûla les faubourgs. Elle y fit prisonniers un grand nombre de chrétiens, s'empara d'un énorme butin et se dirigea vers Carcassonne ; mais elle fut arrêtée dans sa marche par l'armée d'Aquitaine, à Villedaigne, au confluent de l'Aude et de l'Orbieu. Le choc fut terrible. Les soldats de Toulouse étaient beaucoup moins nombreux ; mais ils étaient bien commandés, et Guillaume leur donna l'exemple*

du courage indomptable et de la résistance opiniâtre. A la tête de quelques braves comme lui, il frappait à grands coups d'épée et faisait tomber les ennemis comme le faucheur abat le blé dans les sillons. Il tua même de sa main un des principaux chefs musulmans ; mais, accablé par le nombre et se voyant abandonné par la plupart de ses compagnons, il battit en retraite et quitta le champ de bataille en si bon ordre, que les Arabes n'osèrent pas le poursuivre. Bien plus, craignant pour leur butin, ils se hâtèrent d'aller le mettre en sûreté de l'autre côté des Pyrénées. Ils ne devaient plus les repasser. On peut donc dire qu'à Villedaigne Guillaume de Toulouse sauva la France tout aussi bien que son grand-père maternel l'avait sauvée à Poitiers.

Désormais, ce furent les armées du roi Louis qui prirent l'offensive et qui pénétrèrent en Espagne, pour y combattre les Sarrasins. Elles se bornèrent d'abord à quelques incursions où elles s'emparèrent de Lérida, qu'elles détruisirent, et d'Huesca, dont elles ravagèrent les environs. Mais, quand vint la diète d'Aquitaine (calendes de mars 801), sur les conseils et sur les instances de Guillaume, le roi Louis proposa à l'assemblée une nouvelle expédition en Espagne, pour s'emparer de Barcelone. Il avait déjà fait de grands préparatifs en conséquence, et la diète accueillit sa proposition avec enthousiasme. Rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'entreprise. Une puissante armée fut réunie, composée d'A-

quitains, de Vascons, de Wisigoths, de Bourguignons, de Provençaux et de Bretons. Elle fut divisée en trois corps. Le premier reçut l'ordre de marcher sous la conduite de Rostaing, comte de Girone, et de faire le siège de Barcelone. Le second fut placé sous le commandement de Guillaume de Toulouse, qualifié « premier porte-enseigne de la Couronne », avec mission de s'emparer des pays environant Barcelone, afin d'empêcher les Musulmans d'aller au secours de la ville. Quant au roi Louis, il se mit à la tête du troisième corps, qui campa en Roussillon, pour être à portée de secourir les deux autres corps, selon le besoin.

Le siège de Barcelone fut long et difficile. Il ne prit fin que lorsque Guillaume de Toulouse, après avoir mis en fuite les Sarrasins qui allaient au secours de la ville, parvint à renforcer lui-même les troupes assiégeantes. Il avait duré deux ans et sept mois, au témoignage du chroniqueur contemporain Ermoldus Niger (Ermold le Noir). Peu après, le royaume de Toulouse s'augmenta des comtés d'Ausone (Vich), de Lérida, de Girone, d'Ampurias, d'Urgel, de Besalu, puis de Pampelune, qui devait devenir la capitale du futur royaume de Navarre, enfin de Terragone et de Tortose. Des pays conquis sur les Sarrasins au Nord de l'Ebre, de Pampelune à Barcelone, fut formée la Marche d'Espagne. Ce fut comme l'amorce des futurs royaumes ibériques chrétiens, qui furent peuplés soit des gens originaires de

la Septimanie, soit des chrétiens fuyant la domination musulmane. Le pays de Barcelone doit ainsi au royaume de Toulouse la formation de sa population catalane, intermédiaire entre les Français et les Espagnols proprement dits, et qui lui emprunta ses mœurs et sa langue.

*Cependant, Guillaume était devenu vieux. Doué de sentiments très religieux, il aspirait à renoncer à la carrière des armes, à déposer ses dignités, à quitter sa famille et à fonder un couvent où il embrasserait la vie monastique. L'acte était grave et demandait réflexion. Guillaume alla consulter son vieil ami Benoît, qui avait fondé une nouvelle abbaye dans une plaine fertile, entre Lodève et Montpellier, arrosée par un affluent de l'Hérault, qu'il avait appelé l'*Aniane*, en souvenir de la rivière italienne l'Anio, où, dans sa jeunesse, il avait failli périr avec son frère et où s'était décidé sa vocation religieuse. Benoît ne chercha pas à dissuader Guillaume de son projet de se vouer à l'état monastique; mais il lui rappela le grand rôle qu'il avait joué et celui qu'il pourrait accomplir encore, dans l'intérêt de la monarchie Franque et de la Chrétienté, et il lui conseilla d'attendre l'heure favorable que Dieu lui indiquerait. Satisfait de la réponse de Benoît et l'esprit rasséréné, Guillaume quitta Aniane; mais il songeait toujours à ses projets et donnait un libre cours à ses pensées profondes. Tout en cheminant, il avait quitté les champs de vignes et d'oliviers qui entouraient*

Aniane et il était passé sur la rive droite de l'Hérault, pour pénétrer dans une région inhabitée, coupée par de sombres taillis. Une gorge abrupte était devant ses yeux. Un cours d'eau impétueux le traversait en bouillonnant. Il se mit à le suivre et il se trouva finalement dans un véritable désert de rochers énormes et bizarres qui se dressaient à pic le long des berges du cours d'eau et qui formaient, des deux côtés, comme un rempart inaccessible. Continuant sa route, il dépassa une cascade retentissante et se trouva dans le val de Gellone, qui contrastait par sa verdure plantureuse avec les rochers stériles qui l'entouraient. Il ne pouvait rêver un endroit plus solitaire et une nature plus conforme à ses désirs, pour y bâtir le monastère qu'il avait projeté et y finir ses jours dans la retraite et la dévotion. C'est là, en effet, près du torrent du Verdus, qui se jette dans l'Hérault comme l'Aniane, mais sur la rive opposée, à quatre milles de l'abbaye qu'avait édifiée Benoît, que Guillaume devait, à son tour, construire le couvent de Gellone, avec l'aide de Benoît et sous sa direction.

Cette construction fut poussée très activement. Pour assurer la subsistance des religieux, Guillaume dota généreusement le couvent et lui assigna par une charte spéciale des biens considérables dans les diocèses de Lodève, de Maguelone, de Béziers et d'Albi. Les propriétés du monastère s'accrurent encore par des donations nombreuses que fit à Guillaume le roi d'Aqui-

taine, Louis. Ce prince lui accorda une grande étendue de terrain ; il y joignit des ornements d'église en grand nombre, des calices et des patènes d'or e d'argent.

Mandé, à la fin de l'an 805, à la diète qui devait se tenir à Thionville et où Charlemagne fit le partage de ses États entre ses trois fils : Charles, Pépin et Louis, Guillaume de Toulouse profita de cette circonstance pour demander à l'Empereur de le relever de ses fonctions et de l'autoriser à prendre l'habit religieux dans l'abbaye qu'il avait fondée à Gellone. Cette demande émut profondément le vieil empereur. Le grand Charles se jeta au cou de Guillaume et pleura, à la pensée de perdre son serviteur si fidèle et si vaillant, qui lui avait rendu tant de services et qui était encore capable de lui en rendre d'autres non moins importants. Un instant, Guillaume se laissa émouvoir par les objurgations de son souverain ; mais il ne tarda pas à se reprendre et persuada si bien Charlemagne, que celui-ci finit par acquiescer à ses désirs et lui donna à son départ, outre de riches présents, plusieurs reliques pour le monastère de Gellone, entre autres une portion de la vraie Croix, que le patriarche de Jérusalem venait de lui envoyer. Ayant ainsi obtenu l'agrément de l'Empereur et surmonté l'opposition de ses proches et de ses amis, qui avaient également traversé ses desseins, Guillaume fit de nombreuses largesses aux divers membres de sa famille et donna la liberté à ses

serfs. Puis il quitta la cour de Charlemagne. Il passa par l'Auvergne, dont les peuples étaient soumis à son autorité, et se rendit à Brioude, pour y déposer ses armes, dans le sanctuaire de saint Julien, patron des hommes de guerre. Il se prosterna devant son tombeau, y laissa son haubert et son écu, offrit plusieurs autres présents, et, allant dans le vestibule de l'église, y suspendit son arc armé d'une grande flèche, son carquois et son épée. Puis, il prit l'habit de pélerin et s'achemina vers Gellone, pour y faire sa profession de foi religieuse. Jusque là, Guillaume avait voyagé en grand seigneur ; mais, depuis qu'il avait fait à Dieu le sacrifice de ses armes, il marchait en simple pélerin, et c'est ainsi qu'il arriva au diocèse de Lodève, dont dépendait l'abbaye de Gellone. En entrant dans ce diocèse, il redoubla d'austérité, se revêtit d'un cilice et ne marcha plus que nu-pieds et portant religieusement dans sa main le morceau de la vraie Croix, dont l'Empereur lui avait fait présent. Instruits de son arrivée, l'abbé et les religieux de Gellone allèrent processionnellement au-devant de lui, ce qui fit souffrir sa modestie. Ils le conduisirent ainsi au monastère où il fut revêtu de l'habit religieux, le jour de Saint-Pierre, 29 juin de l'an 806.

Ce fut un changement de vie complet pour ce rude guerrier habitué, dès sa jeunesse, aux mouvements bruyants des camps, aux émotions des combats aventureux, aux distractions et aux hon-

neurs des cours souveraines. Cependant, l'homme nouveau ne laissa rien paraître du vieil homme : le moine fit complètement oublier l'ancien seigneur. Il s'étudiait à être le plus humble de ses frères en religion. L'historiographe d'Aniane, Ardon (Smaradge), raconte qu'on le voyait souvent, monté sur un âne, porter à boire aux religieux occupés dans la campagne aux travaux de la moisson. Les habits les plus pauvres étaient les siens. Il prenait part à tous les travaux des religieux, les aidant tantôt à pétrir le pain, tantôt à faire la cuisine. Il était toujours plein de zèle pour les offices et plein d'ardeur pour la mortification et la prière. Il se plaisait à coucher sur la dure ; mais il avait fini par tomber dans un tel état d'épuisement, que Benoît l'obligeait à user d'une couche moins dure, et c'est avec peine qu'il s'y résignait.

Au printemps de l'an 812 (ou 813), sentant sa fin approcher, il ne put s'empêcher de se rappeler son ancienne notoriété, et, pour se faire oublier tout à fait du monde, il prit soin de notifier lui-même sa mort à tous les monastères de l'Empire franc. Il mourut, en effet, le 28 mai, en glorifiant Dieu et en lui demandant sa protection pour l'abbaye qu'il avait fondée, ainsi que pour ses frères en religion.

Le vœu suprême de Guillaume de Toulouse a été exaucé. Pendant de nombreux siècles, l'abbaye de Gellone est restée florissante. Et, lorsque la canonisation de leur fondateur fut prononcée,

les moines voulant perpétuer son souvenir, abandonnèrent le vieux nom de Gellone, pour le remplacer par celui de Saint-Guilhem-du-Désert.

Jusqu'à la Révolution de 1789, le sanctuaire de Gellone n'a pas cessé d'être un lieu de pélerinage très suivi. On y accourait des pays les plus éloignés, et tous y venaient révérer la mémoire de saint Guilhem, sinon implorer sa protection, les rois et les princes, comme les prélats, surtout les gens du peuple. Il était même fréquenté par ceux qui se rendaient aux grands pélerinages de Rome et de Saint-Jacques-de-Compostelle et qui se détournaient de leur route, soit à l'aller, soit au retour, pour y faire leurs dévotions (1).

b) La Légende. — *La Légende ne pouvait que s'emparer de la vie si remplie, si considérable et si diverse de Guillaume de Toulouse ; et elle l'a fait dans certaines chroniques latines du IX^e^ siècle, puis dans les* romans *français de la fin du XI^e^ siècle et surtout dans ceux du XII^e^. On trouve d'abord quelques renseignements dans un poème en vers latins en l'honneur de Louis-le-Pieux, roi d'Aquitaine, écrit une vingtaine d'années après la mort de Guillaume par Ernoldus Niger. Ce clerc aquitain avait été disgracié par Louis-le-Pieux et relégué à Strasbourg. Tel Ovide en son*

(1) De l'abbaye de Gellone, il ne reste aujourd'hui que des ruines, sur lesquelles les siècles ont amoncelé les ronces et les mousses, et son église, devenue l'église paroissiale du bourg de Saint-Guilhem-du-Désert.

exil sur les bords du Danube, il ne cessait d'accabler le roi de Toulouse, devenu empereur des Francs, de vers où il implorait sa grâce. Pour le mieux flatter, il avait composé son panégyrique en quatre chants, sous le titre de : Carmina in honorem Hludovici Pii *; mais il faut avouer, avec M. Bédier, que le rôle de Guillaume n'y est guère plus considérable que les divers rôles de ses compagnons d'armes, quoiqu'il y soit indiqué comme le principal chef des troupes aquitaines.*

Les poètes ont dû apprendre ce qu'ils ont mis en cantilènes, *en* romances *ou en* cansos *des moines d'Aniane et de Gellone, qui en avaient conservé les traditions. Or, ces poètes étaient plutôt ceux du Midi que ceux du Nord. Mais où sont leurs poèmes ? Ils n'existent plus, soit qu'ils soient perdus, soient qu'ils n'aient jamais été conservés par l'écriture. Et, par suite, on n'a pas manqué de dire que, si le Midi a eu de nombreux poètes lyriques, il n'a jamais eu de poètes épiques en langue d'Oc. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la légende de Guillaume de Toulouse expulsant les Sarrasins de la région occupée par les Wisigoths n'ait été profonde et universelle. Cette diffusion est attestée par le biographe de Guillaume, qui vivait au début du XII^e^ siècle et qui nous l'apprend en ces termes : « Quels sont les chœurs de jeunes gens, quelles sont les assemblées du peuple, quelles sont surtout les réunions de chevaliers et de nobles, quelles sont les veilles religieuses qui ne fassent doucement retentir, qui*

ne chantent son histoire en cadence, modulatis vocibus ? » *Évidemment, il ne s'agit point ici de chants épiques. Une épopée, en effet, n'a jamais été chantée en chœur par toute une nation : elle est bien trop longue et trop compliquée, et tous les termes du biographe de Guillaume ne conviennent réellement qu'à des chants courts, vifs, populaires, mélodiques, mi-narratifs et mi-lyriques, — des* cantilènes *enfin. L'Épopée ne vint que plus tard.*

c) Les Épopées. — *En s'inspirant des chants primitifs, habituellement fort courts, en les développant et en leur donnant la forme épique, les Trouvères se sont particulièrement distingués. C'est ainsi que, au lieu de faire, comme les Latins avec l'*Énéide, *des épopées artificielles, ils ont fait comme les Grecs avec l'*Iliade *et l'*Odyssée, *des épopées naturelles et vraiment nationales. Ces épopées, il est vrai, sont bien inférieures à l'*Iliade *et à l'*Odyssée ; *mais c'est surtout parce que les Trouvères n'avaient pas à leur disposition une langue aussi formée et aussi complète que la langue grecque, au temps d'Homère. Elles n'en sont pas moins remarquables, malgré leurs longueurs, leurs banalités désespérantes, leurs répétitions. Mais, si le style en est trop souvent médiocre, à quelle hauteur, parfois, ne s'élève pas la pensée des poètes inconnus qui les composèrent ! Ces chants épiques sont habituellement désignés sous le nom de « chansons de geste »* (gesta, *actions, exploits:* gesta Dei per Francos).

Leurs sujets, comme nous le fait remarquer le trouvère Jehan Bodel, se réduisent à trois principaux :

> Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
> De France, de Bretagne et de Rome la Grant.

La « matière de France » renferme les poèmes qui racontent les exploits de Charlemagne et des héros associés à sa gloire. La « matière de Bretagne » comprend les romans qui racontent les hauts faits d'Arthus, roi de la Grande-Bretagne, et des chevaliers de la Table-Ronde. Enfin, la « matière de Rome » embrasse les différents poèmes qui ont trait à l'antiquité grecque et latine. Chacun de ces groupes de poèmes est désigné sous le nom de « cycles », comprenant le groupe des poèmes qui offre le développement de la même légende et dont le héros principal occupe le centre. Tel est le Cycle carolingien, *qui se subdivise lui-même en trois* gestes. *Le trouvère inconnu à qui nous devons le roman de* Doon de Mayence *dit, en effet, qu'il n'y eut que trois gestes au royaume de France : la première, celle de Pépin (autrement dite la* Geste du Roi*) ; la seconde, celle de Garin de Montglane (ou des Méridionaux) ; la troisième, celle de Doon de Mayence (ou des hommes du Nord).*

La signification poétique de ces trois gestes *nous est indiquée par le trouvère Bertrand de Bar (Bar-sur-Aube), dans son roman de* Girard de Viane. *Il prétend, en effet, avoir « trouvé à Saint-Denis, dans un livre de grande antiquité,*

qu'il y a trois gestes de France : *la* geste du Roi, *qui est la plus riche en prouesses et en chevalerie, la mieux fournie de richesses et de châteaux ; la* geste de Doon de Mayence, *à la barbe fleurie, lignée fière et hardie, qui eût conquis toute la seigneurie de France, si quelques-uns de ses membres, Ganelon par exemple, n'eussent montré tant de ruse et de félonie ; enfin, la* geste de Garin de Montglane, *dans laquelle il n'y eut ni lâche ni traître, et dont tous les héros furent sages, nobles guerriers et hardis chevaliers ; ils travaillèrent sans repos à aider leur légitime seigneur en même temps qu'à augmenter honorablement le nombre de leurs fiefs ; mais ils mirent constamment par-dessus tout l'intérêt de la Chrétienté, en confondant et détruisant les Sarrasins* ».

*D'après une tradition qui ne paraît pas remonter plus haut que le XIII*e *siècle et due à l'imagination des poètes épiques, Charlemagne, Doon de Mayence et Garin de Montglane naquirent le même jour et à la même heure. En ce moment solennel, toute la nature se troubla. Le soleil devint rouge comme du sang, la terre trembla, une tempête épouvantable se déchaîna sur le monde et, particulièrement, sur l'Espagne terrifiée, où plus de cent châteaux sarrasins s'écroulèrent sous les coups de l'orage. Puis, trois grands coups de tonnerre retentirent et la foudre tomba en même temps devant le palais de Pépin, roi de France, devant celui du duc d'Aquitaine et devant*

celui où allait naître Doon de Mayence, en creusant dans le sol trois grands trous d'où sortirent trois beaux arbres verdoyants et fleuris qui devaient vivre autant que les trois chefs des trois grandes familles épiques. La foule se demanda si la fin du monde n'allait pas arriver ; mais, en réalité, tous ces prodiges annonçaient la perte des Sarrasins et le salut de la Chrétienté, la victoire de l'Église et la gloire de la France ... En attendant, trois nouveau-nés dormaient paisiblement dans les bras de leur mère. Ils s'appelaient : Charles, Doon et Garin.

C'est à la geste méridionale de Garin de Montglane que se rattache Guillaume au Court-Nez, et voici sa généalogie d'après les poètes épiques. Son père est Aimeri de Narbonne, le preux et le vaillant, l' « *Aymerillot* » *de la* Légende des Siècles ; *son grand-père est Hernaut de Beaulande, le fidèle et le noble ; son aïeul est Garin de Montglane, fils de Savari, le sage et le saint* (1). *Et tous appartiennent à l'Aquitaine, berceau de la famille.*

Guillaume au Court-Nez a six frères : Bernard de Brebant, Beuve de Comarcis, Hernaut de Gironde, Garin d'Anséune, Aïmer le Chétif, Guibelin d'Andrénas, tous rudes aux Sarrasins et pleins de prud'hommie, et cinq sœurs, toutes alliées à des héros, et dont l'une, Blanchefleur,

(1) Telle est, du moins, la généalogie indiquée par le poème *d'Aimeri de Narbonne.*

épouse l'empereur Louis. Guillaume n'est pas l'aîné : il n'est que le troisième ; mais sa haute personnalité domine de bonne heure celle de tous ses frères. C'est l'habitude des temps légendaires de préférer les cadets de famille aux aînés et de les représenter comme les plus intelligents et de meilleur cœur.

La Geste de Guillaume *s'étend à ses frères, à ses neveux, fils de ses frères et de ses sœurs, ainsi qu'à leur descendance. Tous, jusqu'au dernier, Galien le Restauré, sont les défenseurs de la terre de France et de la Chrétienté, notamment Vivien, l'héroïque fils de son frère Garin d'Anséune. Les* Chansons *dont se compose la* Geste de Guillaume *sont au nombre de vingt-quatre et ne comprennent pas moins de cent trente mille vers ! Sept d'entre elles constituent l'essentiel de son histoire. Ce sont :*

1° *Les* Enfances Guillaume *consacrées à ses premiers exploits, du vivant de Charlemagne, qui l'arme chevalier et prévoit qu'il deviendra le grand soutien de son vaste empire ;*

2° *Le* Couronnement Looys, *où Charlemagne, se sentant mourir, confie son fils Louis à Guillaume, avec mission de le défendre contre les ennemis du dedans et du dehors, et où il lui promet, en récompense, son invincible épée Joyeuse, qui lui vient de Clovis, le premier roi chrétien. Guillaume s'acquitte courageusement de cette mission. Il met lui-même la couronne de Charle-*

magne sur la tête de Louis et délivre celui-ci de ses vassaux rebelles ;

3° *Le* Charroi de Nîmes *et* 4° *la* Prise d'Orange *disent comment Guillaume, déguisé en marchand, et son neveu Bertrand, en charretier, pénètrent dans Nîmes avec leurs chevaliers cachés dans des tonneaux, s'emparent de cette ville, puis d'Orange, où Guillaume fait la conquête de la belle princesse sarrasine Orable, qu'il convertit à la religion chrétienne, à laquelle il fait prendre au baptême le nom de Guibourc et qu'il épouse ensuite ;*

5° *Le* Covenant Vivien *et* 6° Aliscans *racontent la grande défaite de Guillaume par les Sarrasins, à Villedaigne-sur-Orbieu, comme Roland avait été défait à Ronceveaux, et la revanche glorieuse qu'il prend, peu après, en chassant les Sarrasins de Barcelonne et de tout le nord de l'Espagne. C'est le point culminant de l'épopée de Guillaume ;*

7° *Le* Moniage Guillaume *montre le vieux guerrier ayant perdu sa compagne Guibourc, fatigué de ses nombreuses et longues aventures, se retirant pieusement dans un cloître, mais en sortant pour reprendre fièrement ses armes, toutes les fois que son Souverain est en danger, et, finalement, y mourant en odeur de sainteté.*

La grande idée poétique qui domine toute ces Cansos, *ce n'est pas seulement la glorification personnelle d'un héros : c'est surtout la nécessité*

religieuse et patriotique de délivrer les pays méridionaux de la domination « païenne », c'est-à-dire musulmane, et d'assurer ainsi la puissance de l'Empire franc et le triomphe de la Chrétienté. A cet effet, les Trouvères commencent par attribuer à Guillaume au Court-Nez toutes les qualités nécessaires pour arriver à son but : la force, la loyauté, la fidélité à la royauté et à la patrie commune. Et ils montrent toutes ces qualités physiques et morales pénétrant, grâce à lui, dans les populations méridionales et les rattachant ainsi à l'Empire franc. C'est la première généralisation, et elle est conforme à la vérité historique.

En second lieu, les Trouvères font représenter par Guillaume au Court-Nez la vocation providentielle octroyée à la France méridionale, ainsi préparée, de triompher des Sarrasins qui avaient déjà conquis l'Espagne et envahi l'Empire franc. En conséquence, notre héros est chargé symboliquement de combattre sans trêve pour la civilisation européenne et pour la religion du Christ. Ce fut la seconde généralisation : elle conserve encore la vérité historique, mais elle lui donne un plus libre développement.

Enfin, les Trouvères font intervenir une influence que l'on pourrait appeler sociale, conforme aux mœurs de la société aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Inspirés par le principe de l'hérédité des charges et des devoirs féodaux, ils font prédominer dans l'épopée l'idée d'hérédité de certaines missions providentielles, la succession, de génération en

génération, de devoirs héroïques. D'où la formation de plusieurs cycles chevaleresques reposant sur l'idée de famille, mais comprenant non seulement ceux qui sont unis par les liens du sang, mais ceux qui accomplissent les exploits propres à une race, qui obéissent à une même mission civilisatrice, qui partagent, en un mot, l'activité héroïque, chétienne ou politique imposée aux chefs d'une famille épique.

Si de ces généralisations nous passons aux détails des sept Cansos *que nous venons de citer, nous voyons que deux seulement sont basées sur des faits historiques particuliers et certains : la bataille de Villedaigne-sur-Orbieu (Aude), devenue dans la Légende la bataille d'*Aliscans, *que la* Canso *ne situe jamais, et le* Moniage Guillaume, *qui rapporte la conversion, la sainteté et la mort du grand duc d'Aquitaine à l'abbaye de Gellone. Mais aucun historien ni aucun chroniqueur ne nous ont montré Guillaume conquérant Nîmes, non plus que délivrant Narbonne et s'emparant d'Orange. Si ces villes furent libérées des Sarrasins, c'est qu'après la bataille de Villedaigne, ceux-ci se hâtèrent de repasser les Pyrénées, pour ne plus reparaître en France. Et les Trouvères ont attribué cette délivrance à Guillaume, qui, en réalité, continua ses exploits non plus en France, mais en Espagne.*

Ce qui a rendu populaire la bataille de Villedaigne-sur-Orbieu, c'est qu'elle eut lieu dans les mêmes conditions que celle de Poitiers.

En 793, comme en 732, l'Empire franc avait été envahi par une armée immense de Musulmans, et les plus graves intérêts étaient en jeu. Les Arabes avaient l'ambition de s'emparer de l'Empire franc, comme ils s'étaient emparés de l'Espagne, et d'y faire triompher l'étendard du Prophète. Les Chrétiens avaient donc à défendre contre eux leur religion, leurs institutions, leurs propriétés, leur vie même. Pour eux, il ne s'agissait de rien moins que du salut de leur patrie franque et de la destinée de la foi chrétienne. La victoire de Poitiers, attribuée à Charles-Martel, mais due surtout à Eudes, duc d'Aquitaine, grâce à ses habiles manœuvres avec ses fantassins aguerris, a été hautement célébrée par les Historiens, tandis qu'ils se sont moins occupés de la bataille de Villedaigne. Les Trouvères, au contraire, ont attaché une importance capitale à celle-ci. Ils y ont été incités par les nombreux chants populaires, militaires et religieux qu'elle avait inspirés et qui s'étaient conservés jusqu'à eux. Ils se sont ainsi montrés plus conscients de la vérité. Si la bataille de Villedaigne-sur-Orbieu ne fut pas une victoire, elle eut des résultats plus définitifs que la bataille de Poitiers. Non seulement elle obligea les Arabes à repasser précipitamment les Pyrénées, mais elle permit au roi de Toulouse d'aller les combattre jusqu'en Espagne et de s'emparer de Barcelone et de toute la Catalogne. C'est pourquoi, de même que l'Histoire a exalté, aux dépens d'Eudes, le nom seul de Char-

les-Martel à l'occasion de la victoire de Poitiers, de même le nom de Guillaume est le seul qui soit resté définitivement attaché, dans la Légende, au souvenir de l'expulsion définitive des Sarrasins du territoire franc.

Ce qui a aussi aidé à la popularité de Guillaume au Court-Nez, c'est qu'à sa valeur militaire et aux services patriotiques et religieux qu'il a rendus sont venus se joindre une auréole de sainteté que n'ont jamais eu ni Eudes ni Charles-Martel et son culte dans un lieu de pélerinage crée par lui et fréquenté par de nombreux pélerins. La Légende est allée plus loin encore. Elle a fini par attribuer à Guillaume tous les exploits que ses émules avaient pu accomplir contre les Arabes. C'est ainsi qu'on retrouve, dans les poèmes qui lui ont été consacrés, le souvenir de la prise de Narbonne par Alsamak, en 721, la victoire que le duc Eudes remporta, cette même année, sur les Musulmans aux portes de Toulouse, les conquêtes de Carcassonne et de Nîmes par les Arabes, en 724, et, vers la même époque, l'attaque d'Arles qui fut si fatale aux Chrétiens. Et tous ces exploits historiques ont été groupés si arbitrairement qu'ils ont fini par se synthétiser sur une seule personnalité, celle de Guillaume au Court-Nez, et se cantonner dans deux régions particulières : le Narbonnais et la Provence.

Mais il faut y joindre bien d'autres faits généraux qui ont influencé ces récits particuliers, tels que les progrès de la féodalité, les violences

des hauts barons et la faiblesse des derniers empereurs Carolingiens que les Chansons *nous montrent tour à tour soutenus ou humiliés par Guillaume ou par les membres de sa famille. Enfin, aux exploits personnels de celui-ci furent ajoutés ceux de tous les Paladins ayant porté le nom de Guillaume. Ces Paladins sont au nombre de treize. Mais on ne peut citer avec certitude que Guillaume I^er^, comte de Provence, en 961, et Guillaume I^er^ dit Tête-d'Étoupe, duc d'Aquitaine, de 950 à 963.*

Ces confusions ou plutôt ces amalgames paraissent avoir été tout d'abord l'œuvre des nombreux pélerins qui, pendant plusieurs siècles, se sont rendus aux grands sanctuaires d'Espagne ou d'Italie et s'arrêtaient à ceux de la France méridionale qui se trouvaient sur leur passage ou qui se recommandaient tout particulièrement à leurs dévotions. A leur retour dans leur pays, les récits qu'ils y faisaient, plus ou moins exacts, plus ou moins amplifiés, servaient de thème à de nombreux poètes. Il y a même cela de remarquable que la plupart des héros chantés ainsi ont exécuté leurs exploits dans les pays traversés par les pélerins et portent des noms méridionaux. On a même dit qu'il y avait des cours hospitalières, telle celle d'Ermengarde de Narbonne, au XII^e^ siècle, où étaient particulièrement célébrés les héros de l'indépendance méridionale et où parfois se fabriquaient de toutes pièces des généalogies rattachant le présent au

passé et rappelant les noms de seigneurs locaux en exercice, pour les flatter, tels notamment ceux d'Aimeric II et de sa fille Ermengarde, portés par le vicomte et par la vicomtesse de Narbonne et donnés arbitrairement au père et à la mère de Guillaume au Court-Nez. Mais il est aujourd'hui établi que la légende d'Aimeric de Narbonne est antérieure à la vie et aux exploits d'Aimeric II, qui dirigea deux expéditions contre les Maures : l'une en 1114-1116 avec son frère utérin Raymond-Bérenger, marquis de Barcelone, contre les îles d'Yviça et de Majorque, et l'autre en 1134, de concert avec Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse, pour aller au secours d'Alphonse I^er^, roi d'Aragon, qui faisait le siège de Fraga occupé par les Arabes.

d) Le Romancero. — *Entre toutes ces données de l'Histoire et de la Légende, Prosper Estieu avait à choisir. S'il avait opté pour l'Histoire, nous aurions eu un Guillaume de Toulouse plus complet et plus authentique, car il nous l'aurait montré triomphant des Vascons avant de combattre les Arabes et faisant de Toulouse le principal boulevard de la Chrétienté contre l'Islamisme, après en avoir fait un des domaines les plus importants de l'Empire franc. Mais, en revanche, il lui aurait enlevé tout ce que la Légende lui a prêté de chevaleresque et de pittoresque. Comme l'a dit Victor Hugo, entre Hérodote qui a fait l'Histoire et Homère qui a fait la Légende, on ne saurait dire qui doit être*

préféré. La poésie a ce grand avantage tantôt de condenser la réalité historique, tantôt de la deviner. Elle rend mieux que l'histoire la couleur du temps et l'esprit des civilisations passées. C'est de l'Histoire écoutée aux portes de la Légende. On ne saurait donc reprocher à Prosper Estieu, qui, avant tout, est un poète, sa préférence pour la Légende.

Mais, en optant pour celle-ci, il n'a pas cherché à la refaire, car, telle qu'elle est, sa beauté est incomparable, et y toucher trop arbitrairement eût été une profanation. Il n'a pas même voulu éblouir outre mesure notre imagination par des spectacles étranges, ni solliciter notre esprit et notre cœur par des recherches curieuses d'érudition savante ou par un enchaînement rigoureux de vérités psychologiques. Il s'est borné — et c'était bien suffisant — à interpréter à sa manière, à évoquer plutôt la Légende de Guillaume au Court-Nez telle qu'elle a été consacrée par les Trouvères ; il s'est contenté de puiser à plein cœur à « cette mer de poésie », selon l'expression de Victor Hugo, comme celui-ci avait puisé son Mariage de Roland *dans* Girard de Viane *et son* Aymerillot *dans* Aimeri de Narbonne. *Et c'est ainsi que, par une heureuse sélection des nombreux épisodes légendaires relatifs à Guillaume au Court-Nez, il a composé la plus grande partie du* Romancero Occitan.

Mais ce n'est pas tout. A ces épisodes épiques — auxquels il a donné un relief saisisant qu'il

serait difficile de trouver toujours dans les anciens textes — il a joint des cantilènes *lyriques comme :* Los Planhs del Maure *(Les Plaintes du Maure), l'ode à* Las tres Espazas *(Les trois Épées),* Lo Lais d'Amor d'Ermengarda *(Le Lai d'Amour d'Hermengarde),* Lo bèl Cabalher *(Le beau Chevalier),* La bèla Orabla *(La belle Orable),* La Canson dels Joglars *(La Chanson des Jongleurs),* La Tristor de Guilhèm *(La Tristesse de Guillaume),* Victòria ! *(Victoire !), etc., qui contrastent harmonieusement avec les récits héroïques et les tumultueux échos des combats.*

Cependant, nous ne sommes pas ici en présence de pièces détachées et composées au hasard de l'inspiration. Le Poète a synthétiquement groupé tout cela et en a fait une œuvre ayant sa parfaite unité, sans constituer un poème épique suivant les formules classiques actuellement bien tombées en désuétude. Et cette œuvre est d'autant plus variée. Elle ressemble à une mosaïque où chaque pièce a sa forme propre et sa couleur distincte, mais où les formes et les couleurs se fondent dans l'ensemble, pour faire un tout homogène ayant son caractère particulier.

Ajouterons-nous qu'un souffle puissant et personnel, tour à tour épique et lyrique et se prêtant aux mille nuances de l'inspiration, parcourt et anime tout ce livre ? Le lecteur en sera vite convaincu et sentira vibrer en lui les accents de cette poésie tantôt pleine d'élan, de fougue, de passion, tantôt contenue dans le développement

de la pensée et dans le cadre de l'exécution. Cela peut manquer, il est vrai, de certaines fioritures modernistes et décadentes ; mais, incontestablement, on y entend de belle musique où la trompe de bronze domine quelquefois la flûte de Pan et la lyre d'Orphée. Du reste, chaque époque a sa manière de penser et de s'exprimer, et les Trouvères, ces Primitifs admirables, n'écoutaient battre leur cœur que pour de grandes causes et non pour suivre dans le bleu ou dans le noir, dans l'air calme ou dans le vent, le vol capricieux de leurs rêves ... Ils célébraient de preux chevaliers poussés par un idéal de guerre, de conquête et de victoire, pour la plus grande gloire de la race qui créa la France et qui fit le triomphe de la Croix sur le Croissant.

Prosper Estieu s'est inspiré de ces sentiments et a mis sa Muse en harmonie avec leurs modes d'expression. Ses poèmes sont le reflet exact de la société féodale aux XI^e^ et XII^e^ siècles. Ils rappellent tantôt les formes simples, naïves, parfois même brutales, du Couronnement Looys, *du* Charroi de Nîmes, *d'*Aliscans, *du* Moniage Guillaume, *tantôt les formes plus adoucies, plus savantes, plus littéraires des* Enfances Guillaume *et de la* Prise d'Orange. *Son* Romancero *est une des plus belles œuvres de la Renaissance méridionale actuelle, d'abord par la langue sélectionnée dont il a usé, que nul, sauf son émule et ami Antonin Perbosc, n'a maniée avec autant de pureté et de maîtrise, et où il semble s'être surpassé lui-*

même, et ensuite par les sujets qu'il a traités en impeccable artiste et en ardent patriote de la France Occitane à l'honneur de cette France qu'il aime par-dessus tout, parce qu'elle est, suivant le mot de Michelet, le pays de ceux qu'il a le plus aimés.

Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD.

SUR LA PRONONCIATION OCCITANE

Sur la prononciation Occitane

I. — VOYELLES

1° La voyelle ***a*** garde en général le son alphabétique, quelle que soit sa place dans le mot. Cependant, ***a*** final atone se prononce, dans plusieurs provinces du Midi de la France et en particulier dans le Haut-Languedoc, complètement fermé, entre ***a*** et ***o***. Ex. : *pòrta* (porte), prononcer : *porto ; — clastra* (cloître), pr. : *clastro*.

2° Il n'y a pas d'***e*** muet en occitan. La voyelle ***e*** simple se prononce comme ***é*** fermé français. Ex. : *pel* (poil), pr. : *pél*. La voyelle ***e*** surmontée d'un accent grave se prononce comme ***é*** ouvert français. Ex. : *pèl* (peau), pr. : *pèl*.

3° La voyelle ***o*** simple a le son fermé (semi-sonnant) et se prononce comme en français ***ou*** moyen dans *couleur*. Ex. : *mon* (mon), pr. : *moun*. La voyelle ***o*** surmontée d'un accent grave a le son ouvert

(pleni-sonnant) comme **o** français. Ex. : *cròs* (tombeau), pr. : *cros*.

4° La voyelle **u** a le même son qu'en français, lorsqu'elle est précédée d'une consonne. Ex. : *luna* (lune), pr. : *luno ; — segur* (sûr), pr. : *ségur*. Elle a le même son qu'en latin ou en italien et se prononce donc comme en français **ou** fermé dans *fou*, lorsqu'elle est précédée d'une voyelle avec laquelle elle forme diphtongue. On a ainsi les diphtongues *au, eu, èu, iu, òu,* qui se prononcent : *àou, éou, èou, ìou, òou*. Ex. : *trauc* (trou), pr. : *tràouc* ; — *beu* (il boit), pr. : *béou ; — lèu* (bientôt), pr. : *lèou ; — riu* (ruisseau), pr. : *rìou ; — nòu* (neuf), pr. : *nòou*.

5° Les groupes **ai, ei, èi** se prononcent aussi en une seule émission de voix, en conservant à chaque voyelle le son qui lui est propre, mais en appuyant sur la première. : Ex. : *paire* (père), pr. : *pài-ré ; — legeire* (lecteur), pr. : *lé-géi-ré ; — pèira* (pierre), pr. : *pèi-ro*.

II. — CONSONNES

1° La consonne **s** ne se redouble jamais en occitan. Par conséquent, elle a toujours le son dur, comme dans *sable, passer*. Ex. : *pasat* (passé), pr. : *passat*. Dans les mots où **s** a le son doux, comme dans *rose*, on écrit toujours **z,** qui a le même son qu'en français. Ex. : *ròza* (rose), pr. : *roẓo*.

REMARQUES : *a)* Lorsqu'un mot finit par **s** et que le mot suivant commence par une voyelle, on fait la liaison. Dans ce cas, **s** a le son doux de **z**. Ex. : *los òmes aimables* (les hommes aimables), pr. : *louz oméz àimablés*.

b) Lorsqu'un mot est terminé par **s** et que le mot suivant commence par une des consonnes fortes **c, p, t,** l'**s** finale du premier mot conserve le son dur. Ex. : *los cants* (les chants), pr. *lous cants ; — los prats* (les prés), pr. : *lous prats ; — las taulas* (les tables), pr. : *las tàoulos*.

c) Mais, si le mot suivant commence par une consonne autre que **c, p, t,** l'**s** finale du premier mot se vocalise en **i**. Ex. : *los bìòus* (les bœufs), pr. : *loui bìòous ; — los mainats* (les enfants), pr. : *loui mainats ; — las dents* (les dents), pr. : *lai dénts ; — las fédas* (les brebis), pr. : *lai fédos ; — los libres* (les livres), pr. : *loui librés ; — las fèlhas* (les feuilles), pr. : *lai fèillos*.

2° La consonne **v,** souvent imposée par l'étymologie, a, comme en espagnol, le son de **b,** dans plusieurs régions occitanes, notamment en Haut-Languedoc, en Gascogne et en Guyenne. Ex. : *vida* (vie), pr. : *bido*.

3° Le groupe **ch** ne se prononce jamais comme en français. Il se prononce **tch,** comme dans le mot espagnol *muchacho*. Ex. : *gauch* (joie), pr. :*gàoutch*.

4° La consonne **h** s'emploie après les consonnes **l** et **n** pour leur donner le son mouillé. En conséquence, le groupe **lh** se prononce comme en fran-

çais ***ill***, et le groupe ***nh***, comme en français ***gn***, Ex. : *palha* (paille), pr. : *paillo* ; — *banhat* (mouillé), pr. : *bagnat*.

III. — CONSONNES ÉTYMOLOGIQUES MUETTES

Les consonnes finales suivantes, requises par l'étymologie ou la dérivation, ne se prononcent pas en général :

1° La finale ***r*** de l'Infinitif des verbes. Ex. : *aimar* (aimer), pr. : *àimà ; — finir* (finir), pr. : *finì ; — aber* (avoir), pr. : *abé*.

2° La finale ***r*** des substantifs et des adjectifs en *or* et en *er*. Ex. : *flor* (fleur), pr. : *flou; — cantador* (chanteur), pr. : *cantadou ; — mestier* (métier), pr. : *méstiè; — primier* (premier), pr. : *primiè*.

3° La finale ***t*** des substantifs et des adverbes en *ment* ainsi que des participes en *ant, int, ent*. Ex. : *jurament* (serment), *flacament* (faiblement), *trobant* (trouvant), *finint* (finissant), *recebent* (recevant), pr. : *juramén, flacamén, trouban, finin, récébén*.

4° La finale ***n*** des substantifs en *an, in, en, on*, ainsi que des adjectifs en *on*. Ex. : *pan* (pain), *vin* (vin), *ben* (bien), *tron* (tonnerre), *bon* (bon), pr. : *pa, bi, bé, trou, bou*. Cette lettre a un léger son

nasal dans quelques régions ; mais elle était muette dans la langue des Troubadours et portait le nom d'*n caduc*.

IV. — ACCENT TONIQUE

Il y a lieu, quant à l'accent tonique, de considérer deux groupes de mots, suivant que ces mots se terminent par une voyelle ou par une consonne.

1° Les mots terminés par une des voyelles ***a, e, i,*** même suivies de la consonne ***s***, marque du pluriel ou finale d'une désinence verbale, ont l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe. Ex. : *pòrta, lìbre, cementèri ;* au pluriel : *pòrtas, lìbres, cementèris ;* — *cànta* (il chante), *que cante* (qu'il chante), *cànti* (je chante) ; avec une ***s*** : *càntas* (tu chantes), *que càntes* (que tu chantes).

REMARQUES : *a)* Les mots terminés par la diphtongue ***ia*** suivent généralement la même règle. Ex. : *glòria* (gloire), *istòria* (histoire), *victòria* (victoire), *pregària* (prière). Mais avec les autres diphtongues terminales, l'accent tonique est sur la première voyelle de la diphtongue. Ex. : *agradìu* (agréable), *cantaràì* (je chanterai).

b) Dans les mots terminés par une triphtongue, l'accent tonique est sur la seconde voyelle de la triphtongue. Ex. : *iòu* (œuf), *biòu* (bœuf), *cantariài* (je chanterais).

EXCEPTIONS : *a)* L'usage veut, mais fautivement, que quelques substantifs en ***ia*** aient l'accent tonique sur la première voyelle de cette diphtongue terminale. Ex. : *patrìa* (patrie), au lieu de : *pàtria*.

b) Quelques formes verbales terminées par les voyelles ***a, i,*** seules ou suivies de la consonne ***s***, ont l'accent tonique sur la dernière syllabe. Dans ce cas, la voyelle accentuée est toujours marquée d'un accent grave. Ex. : *cantarà* (il chantera), *cantarià* (il chanterait), *cantaràs* (tu chanteras), *cantariàs* (tu chanterais). Il en est de même de quelques rares mots invariables terminés par ***i*** ou ***o***. Ex. : *aicì* (ici), *aisò* (ceci), *acò* (cela).

2° Les mots terminés par une consonne ont en général l'accent tonique sur la dernière syllabe. Ex. : *poton* (baiser), *trobador* (troubadour), *glorios* (glorieux), *libertat* (liberté), *cantam* (nous chantons), *cantarem* (nous chanterons), *que cantem* (que nous chantions), *cantatz* (chantez), *cantaretz* (vous chanterez), *que cantetz* (que vous chantiez).

REMARQUES : *a)* Lorsque le mot terminé par une consonne n'a pas l'accent tonique sur la dernière syllabe, la voyelle accentuée est toujours marquée d'un accent grave. Ex. : *càntan* (ils chantent), *cantàbem* (nous chantions), *que cànten* (qu'ils chantent).

b) Les mots terminés au singulier par ***as,*** prennent un accent grave sur la voyelle accentuée, afin de ne pas être confondus avec d'autres mots au pluriel ayant la même forme. Ex. : *solàs* (soulagement),

à cause de *solas* (seules), *fangàs* (bourbier), à cause de *fangas* (boues), etc.

c) Les participes passés en **es** ont l'accent tonique indiqué exceptionnellement par un accent aigu. Ex. : *promés* (promis).

I

ALS PALADINS

Als Paladins

PERDUT dins lo campèstre e fugint ciutadins,
Tal un monge d'antan al fonze de sa clastra,
Ai pastat aicest pan poètic dins ma mastra,
Per reviudar la vòstra Gèsta, ò Paladins !

Vòstres grands faits, los reveiretz aicì-dedins.
Se, de còps, la Dolor foguèt vòstra sorrastra,
Dins los miunis bordons vòstra valor s'enclastra,
E vos mòstri tals qu'ètz : eròs e campardins !

Cercant, l'espaza al punh, la Glòria perdurabla,
Vòstra Aimada ajès nom : Auda, Ermengarda, Orabla,
Degun non vos valguèt, per la Guèrra e l'Amor.

Quantis n'abètz trucats, de felons verinozes !
E, lauzant per acò vòstre bras venjador,
Vos vòlon per Aujòls mos Raibes ufanozes !

Aux Paladins

PERDU dans la campagne et fuyant les citadins, tel un moine d'antan au fond de son cloître, j'ai pétri ce pain poétique dans ma huche, pour faire revivre votre *Geste,* ô Paladins !

Vos hauts faits, ici vous les reverrez. Si, parfois, la Douleur fut votre sœur mauvaise, votre valeur s'enchâsse dans mes vers, et je vous montre tels que vous êtes : héros et francs lurons !

Cherchant, l'épée au poing, la Gloire immortelle, que votre Aimée eût nom : Aude, Hermengarde, Orable, nul ne vous valut, pour la Guerre et l'Amour.

Combien vous en avez pourfendus, de venimeux félons ! Et, louant pour cela votre bras vengeur, mes rêves d'homme fier vous veulent pour Aïeux !

II

LO PALET DE ROLAND

Lo Palet de Roland

ABANT d'anar en Espanha
Sus son destrier Valentiu,
Roland pasèt un estiu
Subre la Negra-Montanha.
Com debià se regalar
A la casa del singlar,

De La Val-Dots à Narbona,
De Narbona à La Val-Dots !

Le Palet de Roland

AVANT d'aller en Espagne sur son destrier Vaillantif, Roland passa un été sur la Montagne-Noire. Comme il devait prendre plaisir à la chasse du sanglier,

De La Valdoux à Narbonne, de Narbonne à La Valdoux !

Riu plazent de Comba-Escura,
Lo Paladin, quantis còps
L'as mirat prenent sos òps,
De l'albeta à nèit escura !
De qun aire triomfant
Embocaba l'olifant,

De La Val-Dots à Narbona,
De Narbona à La Val-Dots !

Encara se vei la trasa
De sos dits subre los ròcs.
Per jogar als siunis jòcs,
Ne nais plus d'aquela rasa.
Quand mandaba lo palet,
Lo cambiaba en embelet,

De La Val-Dots à Narbona,
De Narbona à La Val-Dots !

Lo bèl palet qu'acò èra !
Tot un rocàs de frejal
Que l' Valent am Durandal
Arranquèt d'una peirièra.
Un tal bruch sos còps fazian,
Que s' resons se n'auzisian,

Agréable ruisseau de Combescure, combien de fois tu vis le Paladin prenant ses ébats, de la prime aube à la nuit noire ! Avec quelle attitude de triomphe il embouchait l'olifant,

De La Valdoux à Narbonne, de Narbonne à La Valdoux.

On voit encore sur les rochers la trace de ses doigts. Il n'en naît plus de sa race, pour jouer à ses jeux. Quand il lançait le palet, il le changeait en éclair,

De La Valdoux à Narbonne, de Narbonne à La Vadoux !

Le beau palet que c'était ! Tout un gros rocher de granit qu'avec Durandal le Vaillant arracha d'une carrière. Ses coups faisaient un tel bruit, que son écho s'entendait,

De La Val-Dots à Narbona,
De Narbona à La Val-Dots !

Pèi, Roland faguèt la guerra
E vers Ronsas-Vals moric ...
Ara, en fasa d'Alaric,
Son palet quita plus terra ;
Mas, la nèit, los pets de tron
Fan brembar son jòc feron,

De La Val-Dots à Narbona,
De Narbona à La Val-Dots !

De La Valdoux à Narbonne, de Narbonne à La Valdoux !

Puis, Roland fit la guerre et mourut à Roncevaux ... Maintenant, en face du mont Alaric, son palet ne quitte plus le sol ; mais, la nuit, les éclats du tonnerre remémorent son jeu furieux,

De La Valdoux à Narbonne, de Narbonne à La Valdoux.

III

LAS TRES ESPAZAS

Las Tres Espazas

OS-AUTRAS tres, Espazas encantadas,
Que 's Paladins et l' grand Emperador
An fait luzir subre l'Aude et l'Ador,
Per un Felibre siatz cantadas !

Al bras de Carl, d'Olivier, de Roland,
Qu'abètz trucat sus la maldita Rasa
Qu'en terra d'Oc venguèt com una aurasa
Portar Mahom e Tarvagant !

Les Trois Épées

Vous trois, Épées enchantées, que les Paladins et le grand Empereur ont fait luire sur l'Aude et sur l'Adour, soyez chantées par un Félibre !

Au bras de Charles, d'Olivier, de Roland, comme vous avez frappé sur la maudite Race qui, tel un ouragan, vint en terre d'Oc, pour y porter Mahomet et Tarvagant !

Turpin de Rems vos abià benezidas ;
Vòstre poder vos avenià del Cèl,
Pramor qu'abiatz dins lo vòstre pomèl
Relicas raras e cauzidas.

Èra garit per sempre de tot mal
Lo que de vos recebià blesadura,
E perfendiatz d'una lama segura
Lo cabalher et lo cabal.

Qunis combats vejèt la Val-de-Danha
Entre los Francs e l' Pòple mescrezent !
Aquì calguèt, Espazas, que l' Creisent
Se revirèse vers l'Espanha !

Miratz l'ufan del rei Justamondur !
Mas Olivier a levat Auta-Clara,
E l' cap del rei qu'a tant maurèla cara
Tomba com un espic madur.

O Maugrabins desfizant las Espazas,
Es subre-clar qu'ètz estats emprudents !
Ètz trasmudats en cadavres pudents,
Dont totas las combas son razas.

Turpin de Reims vous avait bénies ; vous teniez du Ciel votre puissance, parce que vous aviez dans votre pommeau des reliques rares et choisies.

Il était guéri pour toujours de tout mal, celui qui de vous recevait blessure, et vous pourfendiez d'une sûre lame le cavalier et le cheval !

Quels combats vit le Val-de-Daigne entre les Francs et le Peuple mécréant ! Là, il fallut, Épées, que le Croissant reprît le chemin de l'Espagne !

Admirez la fierté du roi Justamondur ! Mais Olivier a levé Hauteclaire, et la tête du roi qui a si brun visage tombe comme un épi mûr !

O Maugrabins défiant les épées, il est bien clair que vous fûtes téméraires ! Vous voilà changés en cadavres puants, dont toutes les vallées sont pleines !

Maure Tamiz, al combat as grand vam !
Ailas ! sus tu Durandal lèu s'abaisa
E, subre l' prat ensannozit te laisa
Dobèrt com un grelhant aglam !

Acò 's, segur, una bèla mesclada.
Quantis crezian reveze l'Ièmen,
Per i tastar los plazers de l'imen,
Que son tombats, la cara asclada !

Dempèi La Mèca, abian vist fòrsa lòcs ;
Mas non sabian qu'en terra de Narbona
Èra un acier d'una trempa tant bona
Que fazià brèca subre 's ròcs ...

Aquel acier sens pauza rega l'aire.
Que 's Paladins son bèls, l'espaza al punh !
Son afanats com dalhaires en Junh,
E la sang raja de tot caire.

Auzisètz Carl, qu'a lo front en suzor !
— Barons, trucatz subre 's Pagans ! Montjòia ! —
E sa Joioza aucis am bèla jòia
Lo rei cordoban Al-Manzor !

Maure Tamiz, tu as grande ardeur au combat ! Hélas ! Durandal s'abaisse bientôt sur toi et, sur le pré ensanglanté, te laisse ouvert comme un gland qui germe !

Sûrement, c'est une belle mêlée. Combien croyaient revoir l'Yémen, pour y goûter les plaisirs de l'hyménée, qui sont tombés, le visage fendu !

Depuis La Mecque, ils avaient vu de nombreuses contrées ; mais ils ne savaient pas qu'en terre Narbonnaise était un acier d'une si bonne trempe qu'il ébréchait les rochers ...

Cet acier sillonne l'air sans trêve. Que les Paladins sont beaux, l'épée au poing ! Ils se hâtent comme les faucheurs en juin, et, de toutes parts, le sang coule.

Entendez Charles, dont le front est mouillé de sueur ! Barons, frappez sur les Païens ! Montjoie ! — Et sa Joyeuse occit en grande joie le roi de Cordoue Al-Manzour !

Glòria immortala à las Espazas qu'ara
Ven de cantar un Trobaire occitan !
Glòria als grands noms de la Gèsta d'antan :
Durandal, Joioza, Auta-Clara !

Gloire immortelle aux Épées qu'un Poète occitan vient de chanter ! Gloire aux grands noms de la Geste ancienne : Durandal, Joyeuse, Hauteclaire !

IV

LOS PLANHS DEL MAURE

Los Planhs del Maure

ATAL, agonizant, lo calif Al-Manzor
Fa resontir sos planhs subre la terra Audenca:

— Per me mostrar mon bèl palais e sa 'splendor,
Abaisa-te res qu'un moment, serra nevenca !

Se reveziai mon bèl palais, non moririai,
Pramor que d'el m'arribarià la dots de vida.

Aquel palais comol de luts qu'à Cordob ai
Als èlhs dels òrbs torna còp-sec flamba escantida.

Les Plaintes du Maure

Ainsi, agonisant, le kalife Al-Manzour fait retentir ses plaintes sur la terre Audoise :

— Pour me montrer mon beau palais et sa splendeur, abaisse-toi, pour un instant, montagne neigeuse !

Si je revoyais mon beau palais, je ne mourrais pas, car de lui me viendrait la source de vie.

Ce palais plein de lumière que j'ai à Cordoue rallume soudain aux yeux des aveugles la flamme disparue.

Fa debrembar tot mal, fa debrembar tot ben.
Qu'es, prèp d'el, la bèltat de las joves cantairas ?

Mai que l'Amor, mai que lo vin, fa pèrdre l' sen,
Tant montan dels sius òrts embriaïgantas flairas !

Es plus aut que Sedir, plus aut que Cavarnac,
E jamai rei Persan n'ajèt tala demòra.

Sentisi que per el mon còr a tant d'estac
Que, se lo reveziai, creiriai veze l'Auròra.

O mon Palais, ès un terrèstre paradis,
E me veicì , morent, dins un païs estrange.

Ailas ! plazer uman n'es gaire duradis ...
Qu'es lènh mon bòsc ont tant s'amadura l'irange !

Èra aquì lo miu cèl mai bèl que los sèt cèls,
E subre el, nèit e jorn, triomfaba la Luna.

Aquì venian, seguidas pels esclaus fidèls,
Mas cent molhers, e recebiai bais de caduna.

Mas perleja à mon front la darrièra suzor.
Cal que ma vida de calif aicì finigue ...

Il fait oublier tout mal, il fait oublier tout bien. Qu'est, auprès de lui, la beauté des jeunes chanteuses ?

Plus que l'Amour, plus que le vin, il fait perdre la raison, tant les parfums enivrants montent de ses jardins !

Il est plus haut que Sédir, plus haut que Kavarnak, et jamais roi de Perse n'eut semblable demeure.

Je sens que mon cœur lui est si attaché que, si je le revoyais, je croirais voir l'Aurore.

O mon Palais, tu es le Paradis sur terre, et me voici mourant en pays étranger.

Hélas ! plaisir humain n'a pas grande durée ... Qu'il est loin mon bois où si bien mûrit l'orange !

Il était là, mon ciel plus beau que les sept cieux, et sur lui, nuit et jour, la Lune triomphait.

Là venaient, suivies des esclaves fidèles, mes cent épouses, et je recevais le baiser de chacune.

Mais mon front est mouillé de la sueur dernière. Il faut que ma vie de kalife s'achève ici !

Ara, s'atuda lo bèl astre d'Al-Manzor !
Allah es grand ! Sò qu'es escriut que se compligue ! —

Maintenant, le bel astre d'Al-Manzour s'éteint ! Allah est grand ! Que ce qui est écrit s'accomplisse ! —

V

LO CORN

Lo Còrn

I

MENTRE que Carl arriba prèp La Grasa
Am son armada adejà belcòp lasa,

A Ronsas-Vals, Roland subre son pòt
Pauza so còrn e bufa tant que pòd.

Los monts son auts, e lo son se perlonga,
E lo reson n'arriba à Serra-Longa.

Le Cor

I

TANDIS que Charles arrive près de La Grasse avec son armée déjà très fatiguée,

A Roncevaux, Roland a embouché son cor et souffle tant qu'il peut.

Les monts sont hauts, et le son se prolonge, et son écho arrive à Serrelongue.

Lo Rei l'auzis : — I'a batalha apramont,
Barons ! — Mas lèu li respond Ganelon :

— Dit per un autre, acò serià mesorga !
Sò qu'auzisètz es lo bruch d'una sorga ! —

Pracò, Roland am pena e grand afan
Torna bufar dins son blanc olifant.

Subre son pòt la sang fa 'na rajada
E, prèp son front, a 'na vena crebada.

S'enva tant lènh lo grand son de son còrn,
Que Carl l'auzis resontir dins son còr.

Naimes tant-ben auzis cauza parièra,
E, pracò, l'òst es en plena Corbièra.

E lo Rei dis : — Es ton còrn, ò Roland !
Sonarias pas, s'abias pas perilh grand ! —

Mas Ganelon : — Sire, non i'a batalha !
Abètz pel blanc, lo vièlhum vos trabalha !

Parlatz, ma fe ! com s'èretz un enfant !
Non coneisètz vòstre nebot Roland ?

Le Roi l'entend : — Là-haut, il y a bataille, barons ! — Mais Ganelon bientôt lui répond :

— Dit par un autre, cela serait mensonge ! Ce que vous entendez, c'est le bruit d'une source ! —

Cependant, Roland avec peine et grand effort souffle de nouveau dans son blanc olifant.

Sur sa lèvre le sang coule et, près de son front, une de ses veines est rompue.

Il va si loin, le grand son de son cor, que Charles l'entend retentir dans son cœur.

Naimes aussi entend semblable chose, et, cependant, l'armée est en pleine Corbière.

Et le Roi dit : — C'est ton cor, ô Roland ! Tu ne sonnerais pas, si tu n'étais pas en grand péril ! —

Mais Ganelon : — Sire, il n'y a point bataille ! Vous avez les cheveux blancs, la vieillesse vous nuit !

Vous parlez, ma foi ! comme si vous étiez un enfant ! Ne connaissez-vous point votre neveu Roland ?

Cornarià 'n an res que per una lèbre !
Non vos faguetz, per el, venir la fèbre !

A-n-aicesta ora, es am los siunis pars
Darrier 'n izard dejà mòrt als tres quarts

E qu'a perdut demest qualqua bruscalha ...
Qual auzarià l'atacar en batalha ?

Cabalcatz donc sens vos cracinejar !
La Fransa es lènh ! Perque tant landrejar ? —

Roland pels pòts fa la sang à rajadas
E, prèp son front, a las venas crebadas.

Am dolor granda et majoral afan
Bufa totjorn dins son blanc olifant.

E Carl l'auzis, e 's Francezes l'auzison ...
— Mos auzidors non sens motiu bruzison ! —

Dis l'Emperaire. — Es lo còrn de Roland !
Roland batalha, e son perilh es grand !

Montjòia ! adonc, contra la gent Pagana !
E grand felon es aquel que m'engana ! —

Il cornerait un an pour un seul lièvre ! A cause de lui, ne vous rendez point malade !

A cette heure, il est avec ses pairs à la poursuite d'un izard déjà mort aux trois quarts

Et qu'il a perdu parmi quelque broussaille ... Qui oserait l'attaquer résolument ?

Chevauchez donc sans vous mettre en peine ! La France est loin ! Pourquoi tant perdre votre temps ? —

Roland a des ruisseaux de sang sur ses lèvres, et, près de son front, ses veines sont rompues.

Avec grande souffrance et grand effort il souffle toujours dans son blanc olifant.

Et Charles l'entend, et les Français l'entendent ... — Mes oreilles ne bourdonnent pas sans motif ! —

Dit l'Empereur. — C'est le cor de Roland ! Roland combat ! et son péril est grand !

Montjoie ! donc contre la gent Païenne ! Et grand félon est celui qui me trompe !

II

L'Emperador a fait sonar sos còrns,
E l' flam de guerra aluca tots los còrs.

Cade baron met l'èlme e pren l'espaza ;
Los gonfalons autant rojes que braza,

Los blancs com nèu e los blaus com azur,
Las lansas qu'an un margue de bòsc dur

E 's grands escuts formilhejan per òrta.
Los cabalhers d'aquela òst subre-fòrta

Dizon entre els, los pèds dins cade estriu :
— Ah ! se trobam Roland encara viu,

Farem amb el un famos mortalatge
E plan mai qu'ara aurem gauch sul vizatge ! —

E Carl a dit à son fidèl Begon :
— Que, 'ncadenat, lo Judas-Ganelon

II

L'Empereur a fait sonner ses cors, et l'ardeur de la guerre enflamme tous les cœurs.

Chaque baron met le heaume et prend l'épée. Les gonfalons aussi rouges que braise,

Les blancs comme neige et les bleus comme azur, les lances emmanchées de bois dur

Et les grands écus fourmillent dans la campagne. Les chevaliers de cette armée puissante

Disent entre eux, les pieds dans les étriers : — Ah ! si nous trouvons Roland encore en vie,

Nous ferons en sa compagnie un fameux massacre et bien plus que maintenant nous aurons joie sur le visage ! —

Et Charles a dit à son fidèle Bégon : — Qu'enchaîné, Ganelon le Traître

Seguigue l'òst juscas à Saragòsa !
Per li pagar sa felonia atròsa,

Lo rei Marsil l'atend segurament...
E ieu tant-ben li debi pagament !

De far son compte ai pas lo temps, per ara ...
En atendent, escrachi sus sa cara ! —

Suive l'ost jusqu'à Saragosse ! Pour lui payer son atroce félonie,

Le roi Marsile l'attend certainement ... Et moi aussi, je lui dois son salaire !

A cette heure, je n'ai pas le loisir de lui faire son compte ... En attendant, je lui crache au visage ! —

VI

AIMERIC DE NARBONA

Aimeric de Narbona

CARL voldrià plan prendre Narbona ; mas, ailas !
Cadun de sos barons li dis qu'ara es tròp las.
E Carl, auzint acò, dona l' vam à son ira :
— Companhs, òc vezi ! sò que lènh d'aicì vos tira,
Acò 's l'amor del cap-foguier, l'amor del lèit !
Fugisètz donc de mon entorn, abant la nèit !
Pietat ! ara qu'es mòrt Roland lo Triomfaire,
La Crestiantat n'a plus que ieu per aparaire !
Fugisètz, Borguinhons ! Fugisètz, Francimans,
Angevins, Peitavins, Mancèls, Bretons, Flamans !
E non creguetz qu'aicest comand sià galejada !
Tots los qu'an paur d'aber la pèl ensannejada,

Aimeric de Narbonne

CHARLES voudrait bien prendre Narbonne ; mais, hélas ! chacun de ses barons lui dit qu'il se sent trop fatigué, à cette heure... Et, entendant cela, Charles donne un libre cours à sa colère : — Compagnons, je le vois ! ce qui vous attire loin d'ici, c'est l'amour du coin du feu, l'amour du lit ! Fuyez donc loin de moi, avant la nuit ! Quelle pitié ! maintenant que Roland le Victorieux est mort, la Chrétienté n'a plus que moi pour défenseur ! Fuyez, Bourguignons ! Fuyez, gens de France, Angevins, Poitevins, Manceaux, Bretons, Flamands ! Et ne croyez point que cet ordre soit une plaisanterie ! Tous ceux qui ont peur d'avoir la peau ensanglantée, je ne les

Los vòli pas, per sant Firmin d'Amiènez !
Tot sol, demorarai al païs Narbonez
E, sol, conquistarai aquela bèla terra !
Ah ! n'abètz pron, dels grands rambalhs d'aicesta guerra !
Eh ben ! fe d'Emperaire ! aicì sejornarai
Vint longs mezes, s'òc cal, e, s'òc cal, vint de mai,
Juscas qu'i aji 'n palais am pintrura autant bèla
Qu'aquela qu'es dins mon palais d'Ais-la-Capèla !
E, quand seretz tornatz al païs d'Orlean,
En terra de Laon o jol cèl Alaman,
Se qualcun, estonat de vos veze, demanda :
— Ont es donc lo rei Carl, que lo Ponent comanda ?
Es que, pr'azard, l'aurian vincut los Sarrazins ? —
Cap acatat e de vergonha carmezins,
Li respondretz, Barons, qu'abètz l'ama felona :
— L'abèm abandonat al sièti de Narbona ! —

Mas Arnaut de Baulanda esclata jos l'afront:
— Sire ! dis el, se non abiai rufas al front,
Prendriai e gardariai aquela bèla vila ;
Mas s'à mon filh volètz ne faire òfra civila,
Crezi, fe de Crestian ! que, sens tròp lo vantar,
Malgrat sa joventut, podrà vos contentar !
Aimeric es son nom. — Am sa cara de filha,
Car n'a res que vint ans, Aimericòt se quilha
Dabant l'Emperador e li dis umilment :
— Que lo Dius qu'a son trône al mièch del firmament
Garde lo Rei de Sant-Danis, lo Rei de Fransa,
E lo gandigue per totjorn de malauransa !
Auzisètz-me, gent Emperaire ! Aicest païs
M'agrada fòrt, e, com ni baron ni marquis,

veux pas, par saint Firmin d'Amiénois ! Je demeurerai tout seul au pays Narbonnais et, seul, je conquerrai cette belle terre ! Ah ! vous en avez assez, des grands tracas de cette guerre ! Eh bien ! foi d'Empereur ! je séjournerai ici vingt longs mois, s'il le faut, et, s'il le faut, vingt de plus, jusqu'à ce que j'y aie un palais avec aussi belle peinture que celle qui est dans mon palais d'Aix-la-Chapelle ! Et, quand vous serez revenus au pays d'Orléans, en terre de Laon ou sous le ciel d'Allemagne, si quelqu'un, étonné de vous voir, demande : — Où est donc le roi Charles, qui gouverne l'Occident ? Est-ce que, par hasard, les Sarrasins l'auraient vaincu ? — tête basse et cramoisis de honte, vous lui répondrez, Barons, qui avez la félonie dans l'âme : — Nous l'avons abandonné au siège de Narbonne ! —

Mais Hernaut de Beaulande éclate sous l'affront : — Sire, dit-il, si mon front n'était pas si ridé, je prendrais et je garderais cette belle ville ; mais, si vous en faites offre civile à mon fils, malgré sa jeunesse et sans trop le vanter, celui-ci, foi de Chrétien ! pourra vous satisfaire ! Aimeric est son nom. — Avec son visage imberbe comme celui d'une fille, car il n'a que vingt ans, Aimerillot se dresse devant l'Empereur et lui dit humblement : — Que le Dieu qui a son trône au milieu du firmament garde le Roi de Saint-Denis, le Roi de France, et pour toujours le préserve d'infortune ! Écoutez-moi, bel empereur ! Ce pays me plaît fort, et, comme ni Baron ni Marquis,

A sò que vezi à-n-aicesta ora, non s'enchauta,
Fasètz-me ne l'autrech, e lo prendrai sens fauta ! —
Acò dizent, l'enfant s'es mes d'agenolhons.
Carl li respond : — Al còr m'as fait de gratilhons,
Sire Aimeric ! Pòs prendre e la vila e la terra !
E vos-aus tots, Barons, ò nòblas gents de guerra,
Debrembatz ma colèra e mon parlar brozesc !
Com la tristor a fait dins mon còr òrre cresc,
Dezempèi qu'Olivier e Roland n'an plus vida !
Mas, ara, vezètz plan qu'ai l'ama regaudida,
Que l'estrambòrd me torna e que tot m'es plazent !... —

Sus lo vèspre, Aimeric venciguèt lo Creisent.

d'après ce que je vois à cette heure, ne s'en soucie, veuillez me l'octroyer, et je le prendrai sûrement ! — Disant cela, l'enfant s'est mis à genoux. Charles lui répond : — Tu as chatouillé mon cœur, sire Aimeric ! Tu peux prendre et la ville et la terre ! Et vous tous, Barons, qui êtes nobles gens de guerre, oubliez ma colère et mon rude langage ! Comme la tristesse a fait dans mon cœur affreuse croissance, depuis qu'Olivier et Roland sont morts ! Mais, maintenant, vous voyez bien que j'ai l'âme réjouie, que mon enthousiasme est revenu et que tout me fait plaisir !... —

Sur le soir, Aimeric vainquit le Croissant.

VII

CARCAS SALUDA

Carcas Saluda

L'EMPERADOR qu'a la barba florida
Torna d'Espagnha am la cara amagrida.

A Ronsas-Vals, sos dotze Pars son morts.
Glòria immortala à-n-aquels subre-fòrts !

Prèp de la mar, ven de balhar Narbona
A-n-Aimeric, que l'a trobada bona.

Mas Eginhard : — Sire, non abètz res,
Sense Carcas, ciutat que ne val tres !

Carcas Salue

L'Empereur à la barbe fleurie revient d'Espagne avec le visage défait.

A Roncevaux, ses douze Pairs sont morts... Gloire immortelle à ces héros !

Près de la mer, il vient de donner Narbonne à Aimeric, qui l'a trouvée bonne à prendre.

Mais Eginhard lui dit : — Sire, vous n'avez rien sans Carcassonne, cité qui en vaut trois !

Acò 's la clau que dorbis l'Aquitània !
Sense Carcas, que val la Sètimània ? —

Carl li respond : — Clerc, as bèla razon !
Aimi bèl-còp l'aire de ta canson !

Un bèl jovent ven de prendre Narbona :
L'Emperador prendra ben Carcasona !

Am ! menatz-me Tencendur, mon cabal !
Cintatz-me donc Joioza ! e, peraval,

Barons, mostratz sò qu'es la sang de Fransa !
Los Sarrazins van aber malauransa ! —

Long-temps, ailas ! lo grand Emperador
Dabant Carcas demòra esperador.

Dòna Carcas es una vièlha mandra,
E dins son cap mai d'una engana landra ...

Lo sièti dura, e la fièra Ciutat
Ten à probar qu'a 'ncara milh e blat.

De sos merlets tomba una truèja grasa
Que, se crebant, mòstra gran e repasa.

C'est la clef qui ouvre l'Aquitaine ! Que vaut la Septimanie, sans Carcassonne ?

Charles lui répond : — Clerc, ta raison est bonne ! J'aime bien l'air de ta chanson !

Un beau jeune homme vient de prendre Narbonne : l'Empereur prendra bien Carcassonne !

Allons ! amenez-moi Tencendur, mon destrier ! Ceignez-moi Joyeuse ! et, par là-bas,

Barons, montrez ce qu'est le sang de France ! Les Sarrasins vont avoir du malheur ! —

Longtemps, hélas ! le grand Empereur attend devant Carcassonne.

Dame Carcas est une vieille matoise, et plus d'une ruse traverse son esprit ...

Le siège dure, et la fière Cité tient à prouver qu'elle a encore maïs et blé.

De ses murailles tombe une truie grasse qui, en se crevant, montre grain et farine.

E Carl a dit : — A veze lor bestial,
Los Maugrabins encara an pas grand mal

E vivon pas de ròs com las cigalas !
Perdem plus temps ! Barons, à las escalas ! —

Tots los barons en ufanos rambalh
Dejà se son afanats à l'asalh.

Cadun trabalha, e s'ensaja, e s'esquinta.
Qun fum de gents dabant la torre Pinta !

Mas l'auta torre es aflambada lèu
E crèma tant que deven un grand flèu.

Sus l'òst de Carl l'auriu fòc la degrana,
S'entre-dorbis com madura milgrana,

Pèi s'espotis, dins un gèst sobeiran...
Atal Carcas saludèt Carl lo Grand !

Et Charles a dit : — A voir leur bétail, les Maugrabins n'ont pas grand mal encore

Et ne vivent pas de rosée comme les cigales ! Ne perdons plus notre temps ! Barons, aux échelles ! —

Tous les barons en fier empressement se sont déjà rués à l'assaut.

Chacun travaille, et s'essaie, et se harasse. Quelle foule, devant la tour Pinte !

Mais la haute tour est bientôt toute en flammes et brûle tant qu'elle devient un grand fléau.

Le feu sauvage l'égrène sur l'ost de Charles, elle s'entr'ouvre comme une grenade mûre,

Puis s'écroule en un geste souverain... C'est ainsi que Carcas salua Charlemagne !

VIII

LO MARIDATGE D'AIMERIC

Lo Maridatge d'Aimeric

AIMERIC vòl aber per molher Ermengarda,
Sòrre de Bonifàs qu'es lo rei dels Lombards,
Com ten Narbona dempèi pauc, gelos, la garda
E manda à Bonifàs sos mesatgers bragards.
Demest aicestis, que son tots d'un aut paratge,
I'a Gui de Mont-Pensier, Girard de Roselhon,
Ugò de Bargalena am son reguèrg caratge
E lo valent Allaum, que ten lo gonfalon.
Aimeric lor a dit : — Sabi joventa bèla
Qu'en ciutat de Pavia a granda set d'amor.
Demandatz donc per ieu la man de la piuzèla
Que, de tant lènh, a mes lo miu còr en cremor ! —

Le Mariage d'Aimeric

AIMERIC veut épouser Hermengarde, sœur de Boniface, qui est roi des Lombards. Comme il tient Narbonne depuis peu, jalousement il la garde et envoie à Boniface ses hardis messagers. Parmi ceux-ci, qui sont tous de haut parage, il y a Guy de Montpensier, Girard de Roussillon, Hugo de Bargalenne au sombre visage et le vaillant Alleaume, qui tient le gonfalon. Aimeric leur a dit : — Je connais une belle jeune fille qui, en la cité de Pavie, a grande soif d'amour. Demandez pour moi la main de la pucelle qui, de si loin, a enflammé mon cœur ! —

Los Narbonezes son partits. An bonas lansas,
Destriers rabents e subretot bèls marcs d'argent.
Tot caminant, an amermat las esperansas
De Savarì, gròs Alaman tròp emprudent...
Pèi, sus l'èrba, en cantant, an eisugat lors lamas,
E los vaquì lèu-lèu entà l' rei Bonifàs.
Aicest, que non coneis sò que bulh dins lors amas,
Los convida à sa taula.

— Abèm d'aur mai que n'as,
E pagarem nòstre ostalher, en Lombardìa !
Grand mercès, Rei ! — dizon en còr los Cabalhers.
Lo Rei, tre los auzir, es comol de furìa
E comanda als fornhers, tavernhers, mazelhers
De vendre al prètz major las provezions de boca.
Acò destorba pas los vasals d'Aimeric.
Pagan cent marcs un biòu, vint liuras una cloca,
E se mòstran atal d'un païs subre-ric.
Novèl òrdre del Rei : — A tots es fait defensa
De vendre lenha als cabalhers mal embocats ! —
Los Sètimans, non s'enchautant de la despensa,
Crompan, per faire fòc, anaps escrincelats.
— Enfin, qu'un es lo vent que vers aisì vos mena,
Senhors ? — a dit lo Rei, mai que jamai renos.
Alavets parla atal Ugò de Bargalena :

— Nòstre comte Aimeric, filh d'Ernaut l'Ufanos,
Te fa saber que per molher cauzis ta sòrre
E que, s'al siu voler metes empachament,
De sa man de valent periràs de mal òrre !
Mentrestant, de sa part, te fau lo jurament

Les Narbonnais sont partis. Ils ont bonnes lances, destriers rapides et surtout beaux marcs d'argent. Chemin faisant, ils ont amoindri les espérances de Savary, gros Allemand trop imprudent... Puis, sur l'herbe, en chantant, ils ont essuyé leurs épées, et les voilà bientôt chez le roi Boniface. Celui-ci, ignorant ce qui bout en leurs âmes, les convie à sa table.

— Nous avons de l'or plus que toi, et nous paierons notre hôtelier, en Lombardie ! Grand merci, Roi ! — disent en chœur les Chevaliers. A ces mots, le Roi entre en grande fureur et ordonne aux fourniers, taverniers et bouchers de vendre au plus haut prix les provisions de bouche. Cela ne trouble point les vassaux d'Aimeric. Ils payent cent marcs un bœuf, vingt livres une poule couveuse et montrent ainsi qu'ils sont d'un très riche pays. Nouvel ordre du Roi : — Il est interdit à quiconque de vendre du bois aux Chevaliers impertinents ! — Les Septimaniens, ne se préoccupant guère de la dépense, achètent, pour faire du feu, des hanaps ciselés. — Enfin, quel est le vent qui vous amène ici, Seigneurs ? — a dit le Roi, plus que jamais hargneux. Alors s'exprime ainsi Hugo de Bargalenne :

— Notre comte Aimeric, fils d'Hernaut le Fier, te fait savoir qu'il choisit ta sœur pour épouse et que, si tu mets empêchement à sa volonté, de sa main de vaillant tu périras d'affreuse mort ! Cependant, de sa part, je te fais le serment qu'Hermengarde

Qu'Ermengarda la Bèla aurà 'n polit doari
En païs Narbonez e 'n païs Aquitan,
E que l'Espanha aurà tant-ben, s'es necesari...
Ara, aicì sèm pr'auzir ta vots de bon Crestian ! —

Lo Rei, tot trebolat, vers sa sòrre s'abansa :

— Ma sòrre, escotatz-me ! Vos ai trobat pr' espos
Un baron ric e fòrt, e som segur d'abansa
Que vos agradarà ! — Fraire car, taizatz-vos !
Sabètz que per mai d'un foguèri demandada ;
Qu'ai refuzat lo Dòge e Savarì lo Ric...
Aprenètz donc qu'aimariai mai èstre cremada
Qu'espozar un baron, se non es Aimeric ! —
— Ma sòrre ! es Aimeric que vòstra man demanda !
— Es Aimeric ? M'abètz dobèrt lo Paradis,
E belèu morirai d'aber jòia tant granda !
Qu'Aimeric vengue lèu dins aiceste païs ! —

la Belle aura un beau douaire en pays Narbonnais et en pays Aquitain, et qu'elle aura aussi l'Espagne, si c'est nécessaire... Maintenant, nous sommes ici pour ouïr ta voix de bon Chrétien ! —

Le Roi, bouleversé, s'avance vers sa sœur :

— Ma sœur, écoutez-moi ! Je vous ai trouvé pour époux un baron riche et fort, et je suis sûr d'avance qu'il vous plaira ! — Frère cher, taisez-vous ! Vous savez que par plus d'un je fus demandée ; que j'ai refusé le Doge et Savary le Riche... Aprenez donc que j'aimerais mieux être brûlée qu'épouser un baron, si ce n'est Aimeric ! — Ma sœur ! c'est Aimeric qui demande votre main ! — C'est Aimeric ? Vous m'avez ouvert le Paradis, et je mourrai peut-être d'éprouver joie si grande ! Que bientôt Aimeric arrive en ce pays ! —

IX

LO LAIS D'AMOR D'ERMENGARDA

Lo Lais d'Amor d'Ermengarda

DINS una clastra, en Lombardìa,
Abiai cregut trobar ma vìa ;
Mas lo dius Amor me soris...
Qu'Aimeric vengue lèu dins aiceste païs !

Te vau laisar, bèla Italìa,
Per anar dins l'Occitanìa
Que l'Sarrazin endoloris,
E carirai aquì lo que tant me caris !

Le Lai d'Amour d'Hermengarde

DANS un cloître, en Lombardie, j'avais cru trouver ma voie ; mais le dieu Amour me sourit... Que bientôt Aimeric arrive en ce pays !

Je vais te quitter, belle Italie, pour aller dans ce pays d'Oc que le Maure ravage, et, là, je chérirai celui qui tant me chérit !

Sabi que l' Dòge aurà furìa
E dirà qu'ai pr'el felonìa.
A grand tòrt d'aimar qui l'orris,
Car la flor de mon còr, non es pr'el que floris !

Que pòd me far sa gelozìa !
Ai set de la dosa ambrozìa
Que del grand mal d'Amor garis !
E, com ieu, d'aquel mal mon Aimeric moris !

Am gauch cambiarai de patrìa,
Per que mon còr tròbe alegrìa.
Se com lo miu son còr sofris,
Aimeric vendra lèu dins aiceste païs !

Je sais que le Doge sera furieux et m'accusera de félonie. Il a grand tort d'aimer qui le déteste, car la fleur de mon cœur, ce n'est pas pour lui qu'elle s'épanouit !

Que m'importe sa jalousie ? J'ai soif de la douce embroisie qui guérit du grand mal d'Amour ! Et, comme moi, mon Aimeric meurt de ce mal !

Avec joie je changerai de patrie, pour que mon cœur trouve allégresse. Si son cœur souffre comme le mien, Aimeric viendra bientôt en ce pays !

X

L'ENFANTESA DE GUILHÈM

L'Enfantesa de Guilhèm

AIMERIC de Narbona es uros. Sa molher,
Cade an, li dona un filh que serà Cabalher.

Bernat, Garin, Ernaut, Guilhèm, Beuve grandison,
Mentre que 's Sarrazins vers l'Espanha fugison.

Pèi, cinq filhas vendran. Quand aurà lo pel gris,
Ne veirà una — Blanca-Flor — emperairis !

Dejà, sos bèls mainats, dins son palais de marbre,
Semblan, à son entorn, los regrelhs d'un bèl arbre.

L'Enfance de Guillaume

AIMERIC de Narbonne est heureux. Chaque année, sa compagne lui donne un fils qui sera Chevalier.

Bernard, Garin, Hernaut, Guillaume, Beuve grandissent, tandis que les Sarrasins s'enfuient vers l'Espagne.

Puis, cinq filles viendront. Quand il aura les cheveux gris, il en verra une — Blanchefleur — impératrice !

Déjà, ses beaux enfants, dans son palais de marbre, ressemblent, autour de lui, aux surgeons d'un bel arbre.

Mas sò qu'ara à son còr de paire es lo mai dos,
Es de veze l'ardor de Guilhèm l'Ufanos.

Aicest n'a que setze ans, e raiba que batalha,
Maures aucits o trasmudats en varletalha.

Malgrat qu'aje quatre ans de mens que son ainat,
Comanda com un rei à son fraire Bernat.

S'èra mèstre, còp-sec partirià per Aurenja,
E, gracia à-n-el, la Crestiantat aurià revenja !

Ailas ! deu se plegar dabant son paire car
Que lo vòl adobat Cabalher pel grand Carl.

L'ira qu'a dins lo còr, cal, ara, que la domte
E s'enangue à Paris am sos fraires e l' Comte...

Atal ne fa comand l'eiretier de Pepin,
Pr'un mesatger montat subre un miòl sarrazin.

Mais ce qui est le plus doux à son cœur de père, c'est de voir l'ardeur de Guillaume le Fier.

Celui-ci n'a que seize ans, et il ne rêve que bataille, Maures occis ou réduits en servitude.

Quoiqu'il ait quatre ans de moins que son aîné, il commande comme un roi à son frère Bernard.

S'il était le maître, il partirait tout de suite pour Orange, et, grâce à lui, la Chrétienté aurait revanche!

Hélas ! il doit s'incliner devant son père cher qui veut le voir armé Chevalier par le grand Charles.

A cette heure, il faut qu'il dompte la colère qu'il a dans le cœur et parte pour Paris avec ses frères et le Comte...

Ainsi l'ordonne, au nom de l'héritier de Pépin, un messager monté sur un mulet de race sarrasine.

XI

LA CONQUISTA DE BAUCENT

La Conquista de Baucent

AMBE sos filhs, que tots an bèla mina,
Devers Paris En Aimeric camina
E tròba, aprèp la ciutat de Beziers,
Un fum de Turcs que, subre lors destriers
Venon d'Aurenja. Aquì, la rèina Orabla,
Qu'a pel negros e la cara agradabla,
Lor a promés d'èstre lèu la molher
Del fier Tibaut que rènha en Arabìa.
Uèi, per Guilhèm, es un jorn d'alegrìa.
Pel primier còp, es sul prat batalher
E va poder, sens èstre Cabalher,
Faire rajar un pauc de sang pagana...

— Veiretz lèu-lèu que som de vòstra grana
E que, malgrat que n'aji pas alberc,
Non som nascut per viure com un clerc ! —

La Conquête de Baucent

Avec ses fils, qui ont tous belle apparence, Aimeric chemine vers Paris et trouve, après la cité de Béziers, une foule de Turcs qui, sur leurs destriers, viennent d'Orange. Là, la reine Orable aux cheveux noirs et au visage séduisant leur a promis d'être bientôt l'épouse du fier Thibaut qui règne en Arabie. Ce jour, pour Guillaume, est un jour de grande joie. Pour la première fois, il est sur le pré de bataille, et, sans être encore Chevalier, il va pouvoir faire couler un peu de sang païen...

— Vous verrez bientôt que je suis de votre race et que, quoique je n'aie point haubert, je ne suis pa s né pour vivre comme un clerc ! — Ainsi Guillaume

Atal Guilhèm ara parla à son paire
Que fièrament còsta el es cabalcaire.
Pèi, dins sa man n'ajent qu'un tròs de pal,
Tomba suls Turcs e los met en grand mal.
Lo bèl combat ! Mas los Turcs son sèt mila,
E los Crestians non son belèu sèt cents.
Quantis d'aicests veiran la granda Vila ?
Quantis sul prat demoraran jazents ?
Dejà lo Comte es pres, ò malauransa !
— Que devendran, dis el, los mius enfants,
Que Carl espèra al dos païs de Fransa ? —
Guilhèm respond : — Seran tots triomfants ! —
E lo siu pal fend los caps com milgranas.
Espaventats, los Turcs viran talons,
Abandonant armas et gonfalons
E de lors mòrts cobriguent monts e planas.

Mas, sautant rius com un auzèl, praval,
Qu'es donc aquel tant afogat cabal ?
Dejos la sèla a cobèrta brodada ;
Son mòrs es d'aur e val mila bezants...
Acò's Baucent, qu'al Prince dels Pagans
Manda en prezent Orabla la Mannada.
— Lo bèl destrier ! sosca Guilhèm. — Me l' cal !
E ne farai mon companh, per la vida ! —
Rabentament l'aganta per la brida,
Lo monta e dis : — Vaquì lo miu cabal ! —

parle maintenant à son père qui fièrement chevauche près de lui. Puis, en sa main n'ayant qu'un tronçon d'épieu, il court sus aux Turcs et les met en grand mal. Le beau combat ! Mais les Turcs sont sept mille, et les Chrétiens ne sont pas, peut-être, sept cents... Combien, parmi ceux-ci, verront la grande Ville ? Combien sur le pré demeureront étendus ? Déjà, ô malheur ! le Comte est prisonnier ! — Que deviendront, dit-il, mes enfants, que Charles attend au doux pays de France ? — Guillaume lui répond : — Tous seront triomphants ! — Et son épieu entr'ouvre les têtes comme grenades. Épouvantés, les Turcs s'enfuient, abandonnant armes et gonfalons et de leurs morts couvrant monts et plaines.

Mais, là-bas, franchissant les ruisseaux comme un oiseau, quel est donc ce cheval si fougueux ? Il a, sous la selle, une housse brodée ; son mors est d'or et vaut mille besants... C'est Baucent, qu'Orable la Belle envoie en présent au Prince des Païens. — Quel beau destrier ! songe Guillaume. — Il faut qu'il m'appartienne ! et j'en ferai mon compagnon, pour la vie ! — Rapidement, il le saisit par la bride, l'enfourche et dit : — Voilà mon cheval ! —

XII

CARL E GUILHÈM

Carl e Guilhèm

Tre que Guilhèm es arribat à Sant-Danis,
A vist un rei vincut, que subre lo parvis
De la Grand-Glèiza, dabant Carl, pòrta Joioza.
Non podent mestrejar son ama coleroza,
Lo buta am son gròs punh e li dis rudament :
— Aprèp Carl, es à ieu que Joioza aparten !
Vaquì per tu ! — Subre una ancola de capèla
A resquitat un pauc la reiala cerbèla.
E Carl a dit : — Lo damaizèl fa bon debut !
Serà pros cabalher, se non es Belzebut !
En atendent, que de ma vista disparegue ! —
Plan rezolgut, Guilhèm respond: — Que Carl me 'n cregue !

Charles et Guillaume

Dès que Guillaume est arrivé à Saint-Denis, il a vu un roi vaincu qui, sur le parvis de la Basilique, devant Charles, porte Joyeuse. Ne pouvant maîtriser sa colère, il le pousse avec son gros poing et lui dit rudement : — Après Charles, c'est à moi que Joyeuse appartient ! Voilà pour toi ! — Sur le contrefort d'une chapelle a giclé un peu la cervelle royale. Et Charles a dit : — Le damoiseau débute bien ! Il sera preux chevalier, s'il n'est pas Belzébuth ! En attendant, qu'il disparaisse à mes yeux ! — Bien résolu, Guillaume répond : — Que

Portar Joioza dabant ieu es aber tòrt !
Lo que d'aisì m'arrancarà, lo vezi mòrt ! —
L'Emperador potent qu'a vincut tantis reizes
E que jamai n'a conegut los grands desreizes,
Aquel que fa fugir Normans e Sarrazins,
Que fa dels riuzes clars de riuzes carmezins
E que segurament ten dins sa man la Bòla,
Tant-lèu qu'auzis Guilhèm, com lo fèlhum tremòla.
— Bèl Emperaire, dis aicest, som coleric.
Perdonatz-me ! Ai dins lo còr sang d'Aimeric ! —
— Ès lo filh d'Aimeric, jovent ? Qu'adonc t'abrasi !
Sentisi que lo gauch dins mon còr fa 'n aigasi
E que seras de mon Empèri lo pilher ! —

Atal Guilhèm per Carl foguèt fait Cabalher.

Charles m'en croie ! Porter Joyeuse devant moi, c est avoir tort ! Celui qui m'arrachera d'ici, je le vois mort ! — Le puissant Empereur qui a vaincu tant de rois et qui jamais n'a connu les grands désastres, celui qui met en fuite Normands et Sarrasins, qui change les ruisseaux clairs en ruisseaux cramoisis et tient sûrement le Globe en sa main, tremble comme feuillage, dès qu'il entend Guillaume. — Bel Empereur, dit celui-ci, je suis irascible. Pardonnez-moi ! J'ai dans le cœur sang d'Aimeric ! — Tu es le fils d'Aimeric, jeune homme ? Que je t'embrasse ! Je sens que la joie tombe à verse en mon cœur et que tu seras le pilier de mon Empire ! —

Ainsi Guillaume fut fait Chevalier par Charles.

XIII

LA DELIBRANSA DE NARBONA

La Delibransa de Narbona

DEMPÈI qu'Aimeric es anat en Fransa,
Los Turcs son tornats e vòlon venjansa.
Tibaut d'Arabìa es dabant Narbona
Am un òst de Turcs qu'an cara ferona.

La fòrta ciutat, ara, qui la garda ?
Es una molher qu'a nom Ermengarda.

Pietat ! com faras, Dòna sètimana,
Per fòrabandir la Rasa pagana ?

La Délivrance de Narbonne

DEPUIS qu'Aimeric est allé en France, les Turcs sont revenus et veulent se venger.

Thibaut d'Arabie est devant Narbonne avec un ost de Turcs au visage farouche.

Qui garde, maintenant, la forte Cité ? Ce n'est qu'une épouse qui s'appelle Hermengarde.

Hélas ! comment feras-tu, Dame de Septimanie, pour chasser la race païenne ?

Aquel fier Tibaut, qu'a 'spozat Orabla,
Es vengut te far guerra espaventabla.

Arriba l' reson de ta malauransa
Jusc'à Sant-Danis, qu'es en dosa Fransa.

Al dezesper grand la Cort s'abandona ;
Mas non pèrd lo cap Guilhèm de Narbona.

— Sire, dis à Carl lo grand Emperaire,
Me cal vos quitar ! Pr'aval, ai afaire ! —

Pèi, à-n-Aimeric : — Vos, mon valent paire,
Podètz demorar prèp de l'Emperaire !

Vos espantetz pas ! S'abètz pres Narbona,
Vos la gardarà mon espaza bona ! —

E Guilhèm, lo còr comol d'esperansa,
Quita Sant-Danis, qu'es en dosa Fransa.

Es subre Baucent, e tant l'esperona,
Que, com un esclaire, arriba à Narbona.

Tre que vei aquì Tibaut d'Arabìa,
Truca sus son cap am bèla furìa.

Ce fier Thibaut, qui a épousé Orable, est venu te faire une épouvantable guerre.

La nouvelle de ton infortune arrive jusqu'à Saint-Denis, qui est en douce France.

La Cour s'abandonne au grand désespoir ; mais Guillaume de Narbonne reste calme.

— Sire, dit-il au grand empereur Charles, il faut que je vous quitte ! Par là-bas, j'ai affaire ! —

Puis, à Aimeric : — Vous, mon vaillant père, vous pouvez rester près de l'Empereur !

Ne vous épouvantez point ! Si vous avez pris Narbonne, ma bonne épée saura vous la garder ! —

Et, le cœur plein d'espoir, Guillaume quitte Saint-Denis, qui est en douce France.

Il est sur Baucent, et tant il l'éperonne, que, tel un éclair, il arrive à Narbonne.

Dès qu'il voit Thibaut d'Arabie, il le frappe à la tête avec belle fureur.

Tibaut es blesat, son òst s'espaventa,
Los Turcs fan vers mar fugida rabenta.

Guilhèm, triomfant, fugir los regarda ;
Pèi, va abrasar sa maire Ermengarda.

Aimeric pòd plan demorar en Fransa :
Narbona sens el a 'gut delibransa !

Thibaut est blessé, son ost s'épouvante, les Turcs fuient rapidement vers la mer.

Guillaume, triomphant, les regarde fuir ; puis, il va embrasser sa mère Hermengarde.

Aimeric peut bien séjourner en France : Narbonne a été délivrée sans lui !

XIV

LO DESPARTIMENT DELS ENFANTS D'AIMERIC

Lo Despartiment
dels Enfants d'Aimeric

I

ARA, Aimeric à son entorn a sos sèt filhs
Que, totis sèt, se tenon muts e plan umils.
Lor paire va parlar, e lor maire Ermengarda
Belèu pel darrier còp los baiza e los regarda.

— Filhs ! (parli pas per vòstre fraire Guibelin,
Qu'es encara tròp jove e qu'es mon Benjamin)
En demorant aicì, non fazètz cauza bona !
Sabètz que n'abiai res, quand prenguèri Narbona,
E que non som pron ric per vos enriquir tots.
Bernat, mon car ainat, escota plan ma vots,
E que lèu-lèu ma bèla espèra sià complida !

La Séparation des Enfants d'Aimeric

I

MAINTENANT, Aimeric autour de lui a ses sept fils qui, tous les sept, gardent le silence et sont bien humbles. Leur père va parler, et leur mère Hermengarde les couvre de baisers et les contemple peut-être pour la dernière fois.

— Fils, (je ne parle pas pour votre frère Guibelin, qui est encore trop jeune et qui est mon Benjamin) il n'es pas bon que vous restiez ici ! Vous savez que, quand je pris Narbonne, je ne possédais rien et que je ne suis pas assez riche pour vous enrichir tous. Bernard, mon cher aîné, écoute bien ma voix, et que

Lo ric duc de Brebant a 'na filha polida.
Es mon amic. Vai à Brebant e fai-te aimar !
Se la filha te plai, la te caldrà 'spozar ! —
N'ajent, per tot deque, res qu'una espaza bona,
Bernat subitament es partit de Narbona.
Aurà lèu per molher la filha de Brebant
E, la primièra nèit, engendrarà Bertrand,
Bertrand lo Paladin qu'espantarà lo Maure,
Quand fonsarà subre el am la furor d'un taure.

II

Ara, Aimeric à son entorn a sos sièis filhs
Que, totis sièis, se tenon muts e plan umils.
Lor paire va parlar, e lor maire Ermengarda
Belèu pel darrier còp los baiza e los regarda.

— Garin, com pel sedos negreja jos ton nas !
S'aicì non as fortuna, en Lombardìa n'as !
Vai l'i querre ! Ton Grand es lo rei de Pavìa.
N'a ni filhas ni filhs. Adiu ! e bona vìa !
Mas debrembi quicòm... Com te sabi pron viu,
Castiga un pauc ta lenga, e, tornamai, adiu ! —
N'ajent, per tot deque, res qu'una espaza bona,
Garin subitament es partit de Narbona.
Quand aurà pres Anseuna als Turcs, lo pros enfant
Aurà d'Eustasa un polit dròlle : Vivian,
Vivian lo Valent, qu'aurà jamai la canha
E que, pietat ! morirà jove à Vila-Danha...

bientôt ce que j'espère s'accomplisse ! Le riche duc de Brebant a une fille belle. C'est mon ami. Va à Brebant et fais-toi aimer ! Si la fille te plaît, il faudra que tu l'épouses ! — N'ayant, pour tout bien, qu'une bonne épée, Bernard soudainement est parti de Narbonne. Il aura bientôt pour femme la fille de Brebant et, la première nuit, engendrera Bertrand, Bertrand le Paladin qui épouvantera le Maure, quand, tête basse, il fondra sur lui comme un taureau.

II

Maintenant, Aimeric autour de lui a ses six fils qui, tous les six, gardent le silence et sont bien humbles. Leur père va parler, et leur mère Hermengarde les couvre de baisers et les contemple peut-être pour la dernière fois.

— Garin, comme un poil soyeux et noir se montre sous ton nez ! Si tu n'as pas de la fortune ici, tu en as en Lombardie ! Va l'y chercher ! Ton grand-père est le roi de Pavie. Il est sans postérité. Adieu ! et bon voyage ! Mais j'oublie quelque chose... Comme je te sais assez violent, châtie un peu ta langue, et, de nouveau, adieu ! — N'ayant, pour tout bien, qu'une bonne épée, Garin soudainement est parti de Narbonne. Quand il aura pris Anséune aux Turcs, le preux enfant aura d'Heustace un fils joli : Vivien, Vivien le Vaillant, qui jamais ne connaîtra la mollesse et qui, hélas ! mourra jeune à Villedaigne...

III

Ara, Aimeric à son entorn a sos cinq filhs
Que, totis cinq, se tenon muts e plan umils.
Lor paire va parlar, e lor maire Ermengarda
Belèu pel darrier còp los baiza e los regarda.

— Ernaut, l'auzèl qu'a pluma a lèu fòranizat !
Atal faguèron tos ainats, lo mez pasat.
De viure sens fa res quora auràs donc vergonha ?
Am ! sias lèu arnescat, per anar en Gasconha !
Lo comte de Gironda a dejà lo pel gris.
Es mon amic. Sa filha bèla es Beatris.
Delibra-lo dels Turcs, e ta fortuna es bona ! —
Ernaut subitament es partit de Narbona !

IV

Ara, Aimeric à son entorn a quatre filhs
Que, totis quatre, aquì son muts e plan umils.
Lor paire va parlar, e lor maire Ermengarda
Belèu pel darrier còp los baiza e los regarda.

— Guilhèm, Beuve, Aïmer, seretz paures barons,
Tant que la Narboneza aurà de Turcs ferons ! —
N'ajent, per tot deque, res qu'una espaza bona,

III

Maintenant, Aimeric autour de lui a ses cinq fils qui, tous les cinq, gardent le silence et sont bien humbles. Leur père va parler, et leur mère Hermengarde les couvre de baisers et les contemple peut-être pour la dernière fois.

— Hernaut, quand l'oiseau est emplumé, il sort bientôt du nid ! Ainsi, le mois passé, firent tes deux aînés. Quand donc auras-tu honte de vivre sans rien faire ? Allons ! sois bientôt équipé, pour aller en Gascogne ! Le comte de Gironde a déjà les cheveux gris. C'est mon ami. Béatrix est sa fille belle. Délivre-le des Turcs, et tu auras grande fortune ! — Hernaut soudainement est parti de Narbonne !

IV

Maintenant, Aimeric autour de lui a quatre fils qui, tous les quatre, sont là silencieux et bien humbles. Leur père va parler, et leur mère Hermengarde les couvre de baisers et les contemple peut-être pour la dernière fois.

— Guillaume, Beuve, Aïmer, vous serez piètres barons, tant que la Narbonnaise aura des Turcs farouches ! — N'ayant, pour tout bien, qu'une bonne

Los tres fraires còp-sec son partits de Narbona.
Beuve, que se sentis una ama de lion,
Aurà la filha e lo reialm del rei Ion ;
Aïmer combatrà contra 's Maures d'Espanha
E farà lèu de Sauramonda sa companha.
Per quant al pros Guilhèm, à Paris es tornat.
Es el que salvarà tot sol la Crestiantat
E que saurà tenir am bèla aseguransa
Joioza, qu'es encara al punh de Carl de Fransa !

Ara, Aimeric al costat d'el n'a res qu'un filh.
Es Guibelin, que se ten mut e plan umil.
Son paire parla plus, e sa maire Ermengarda,
Soscant als enanats, lo baiza e lo regarda.

épée, les trois frères soudain sont partis de Narbonne. Beuve, qui se sent une âme léonine, aura la fille et le royaume du roi Yon. Aïmer luttera contre les Maures d'Espagne et prendra Sauremonde pour épouse. Quant à Guillaume, il est revenu à Paris. C'est lui qui sauvera tout seul la Chrétienté et qui saura tenir avec une belle hardiesse Joyeuse, qui est encore au poing de Charles de France !

Maintenant, Aimeric auprès de lui n'a qu'un fils. C'est Guibelin, qui est silencieux et bien humble. Son père ne parle plus, et se mère Hermengarde, songeant à ceux qui sont partis, le couvre de baisers et le contemple.

XV

LO SUPLICI DE GUIBELIN

Lo Suplici de Guibelin

I

DEMPÈI que son partits los sièis filhs d'Aimeric,
Se mòstran tornamai los Turcs d'Ab-el-Melik.

La rabia dins la sang e la cara ferona,
Enròdan com un fum la ciutat de Narbona.

Belèu qu'aiceste còp triomfaran, enfin !
Aimeric se fa vièlh, plan jove es Guibelin...

Guibelin, per segur, n'a que dotze ans à pena ;
Mas dejà dins son còr la Valor se remena.

Le Supplice de Guibelin

I

DEPUIS que les six enfants d'Aimeric sont partis, les Turcs d'Abd-el-Mélik se montrent de nouveau.

La rage dans le sang et le visage furieux, ils entourent comme une nuée la cité de Narbonne.

Cette fois, peut-être, ils triompheront, enfin ! Aimeric devient vieux, Guibelin est bien jeune...

Guibelin, pour sûr, n'a à peine que douze ans ; mais déjà dans son cœur la Valeur se démène.

Quand vei jos las parets las còrnas del Creisent,
Se sentis grand azir pel Pòple mescrezent.

Perque lo clerc, son mèstre, estretament lo garda ?
Pramor qu'atal òc vòl la comtesa Ermengarda.

D'èstre com un esclau, lo mainat n'a lèu pron.
Un jorn, truca son mèstre al bèl mitan del front,

Emponha fièrament una espaza luzenta
E tomba com un tron sus la gent mescrezenta.

Pracò, per semenar à son entorn la Mòrt,
Son bras d'enfant, pietat ! encara es pas pron fòrt.

Que Guibelin es bèl am sos longs pelses saures !
Mas lèu, dins la mesclada, es prezonier dels Maures...

II

Aimeric, sus sa torre, es palle. Qu'a donc vist ?
Son tant car Guibelin en crots com Jezus-Crist !

Quand il voit sous les murailles les cornes du Croissant, il se sent grande haine pour le peuple mécréant.

Pourquoi le clerc, son maître, le garde-t-il étroitement ? Parce qu'ainsi le veut la comtesse Hermengarde.

D'être comme un esclave, le bel enfant en a assez. Un jour, il frappe son maître au beau milieu du front,

Saisit fièrement une luisante épée et tombe comme un tonnerre sur la gent mécréante.

Pourtant, pour semer la Mort autour de lui, son bras d'enfant, hélas ! n'est pas encore assez fort.

Que Guibelin est beau avec ses longs cheveux blonds ! Mais bientôt, dans la mêlée, il est prisonnier des Maures...

II

Aimeric, sur sa tour, est pâle, Qu'a-t-il donc vu ? Son si cher Guibelin en croix comme Jésus-Christ.

Pels Turcs, cruzificar un dròlle es òbra santa,
E se pauzan atal de la guerra alasanta...

— Maldita Rasa, per la quala los Crestians
Valon encara mens que la rasa dels cans !

Lo pez de ma dolor va 'spotir mai d'un morre ! —
Atal clama Aimeric quilhat subre sa torre.

III

Paladins eroïcs à Ronsas-Vals tombats,
Gautier, Turpin, Roland, Olivier, agaitatz !

Agaitatz Aimeric que sortis de Narbona
E que la set de la venjansa ara enfurona !

Demest los Maures, Aimeric se fa 'n camin
Devers la crots ont, pantaisos, es Guibelin.

A lèu fait d'arrancar los clabèls sanguinozes
E d'embrenicar Turcs com de clòscas de nozes.

Pour les Turcs, crucifier un enfant est œuvre sainte, et c'est ainsi qu'ils se reposent de la guerre accablante...

— Maudite Race, pour laquelle les Chrétiens valent encore moins que la race des chiens !

Le poids de ma douleur va écraser plus d'un museau ! — Ainsi clame Aimeric dressé sur sa tour.

III

Paladins héroïques tombés à Roncevaux, Gauthier, Turpin, Roland, Olivier, regardez !

Regardez Aimeric qui sort de Narbonne et que la soif de la vengeance rend maintenant furieux !

Parmi les Maures, Aimeric se fraie un chemin vers la croix où Guibelin est pantelant.

Il a bientôt arraché les clous sanglants et broyé les Turcs comme des coques de noix.

Ara, a pauzat son filh subre son grand escut
E s'entorna un pauc mai content que n'es vengut.

De lènh, l'òst dels Pagans, espantat, lo regarda...
E Guibelin es lèu sul faudal d'Ermengarda !

Maintenant, sur son grand écu il a posé son fils et s'en retourne un peu plus content qu'il n'est venu.

De loin, épouvanté, l'ost des Païens le suit des yeux... Et Guibelin est bientôt sur le giron d'Hermengarde !

XVI

LO CORONAMENT DE LOÏS

Lo Coronament de Loïs

CARL, en pasant la man dins sa barba florida,
S'es demandat : — Que devendran Fransa carida
E tot l'Empèri, quand, colcat dins lo tombèl,
Non podrai traire ma Joioza del forrèl,
Per far demorar siaus los pòples tant nombrozes
Que d'èstre ajogatats se sentison febrozes ?
Qui sab se mos barons non espèran ma mòrt
E non emplegaran lo vièlh dret del plus fòrt
Contra mon filh Loïs, jovent de cara palla,
Pauruc e flac, que non arriba à mon espalla ?
Qu'ensajaran los Maiencezes en furor
Contra Loïs, quand lo veiran Emperador ?
Com aicest portarà la pezuca corona
Que, de l'Elbe à l'Ador, del Tibre à la Garona,

Le Couronnement de Louis

En promenant la main dans sa barbe fleurie, Charles s'est demandé : — Que deviendront ma France chère et tout l'Empire, quand, couché dans la tombe, je ne pourrai plus tirer ma Joyeuse du fourreau, pour tenir apaisés les peuples si nombreux qui, parce que soumis, se sentent enfièvrés ? Qui sait si mes barons ne désirent pas ma mort et n'emploieront point le vieux droit du plus fort contre mon fils Louis, jeune homme au pâle visage, peureux et faible, qui n'arrive pas à mon épaule ? Qu'essaieront les Mayençais furieux contre Louis, quand ils le verront Empereur ? Comment celui-ci portera-t-il la lourde couronne qui, de l'Elbe à l'Adour, du Tibre

Fa tremolar Satsons, Francs, Lombards e felons ? —
A-n-aquel soscadis, monta los escalons
De la Dolor l'ama de Carl lo Triomfaire.

Enfin, s'es dit : — Ara, ai trobat sò que cal faire ! —

Dabant Loïs, que tant li cauza son torment,
Dins La Capèla-d'Ais Carl ten grand parlament.
Aquì, son los barons aimats de l'Emperaire,
Quaranta abats, quatòrze bisbes e l' Sant-Paire.
L'emperiala Corona es al mièch de l'autar.
Degun, sens tremolar, non la pòd agaitar.
Per l'Apostòli sant mesa granda es cantada.,
Agenolhat, Loïs a l'ama espaventada.
E Carl s'es arborat, e, de sa fòrta vots,
A son flac eiritier dis aisò dabant tots :

— Miu filh carit, se te sentises aziransa
Pels grands pecats ; s'es en Dius sol ton esperansa ;
Se vòs fugir Lutsuria e Felonìa ; s'as
Pron fòrsa per luchar contra lo Satanas ;
Se debes, tant qu'auràs la beluga de vida,
Aparar l'orfanèl, la veuza adolentida,
E se jamai non vòs trahir ton jurament,
Pren aicesta Corona ! Es a tu qu'aparten !
Si-que-non, laisa-la ! —

Auzint aquel troneire,
A cent lègas d'aquì Loïs voldrià se veire.

— Miu filh carit, se te sentises pron d'ufan

à la Garonne, fait trembler Saxons, Francs, Lombards et félons ? — A cette pensée, l'âme de Charles le Triomphant monte les échelons de la Douleur...

Enfin, il s'est dit : — Maintenant, je sais ce qu'il faut faire ! —

Devant Louis, qui est la grande cause de son tourment, Charles tient cour plénière dans La Chapelle-d'Aix. Là, sont les barons aimés de l'Empereur, quarante abbés, quatorze évêques et le Saint-Père. La Couronne impériale est placée au milieu de l'autel. Nul, sans trembler, n'ose la regarder. Par l'*Apostole* saint la grand' messe est chantée. Agenouillé, Louis a l'épouvante dans l'âme. Et Charles s'est levé, et, de sa forte voix, dit ceci devant tous à son faible héritier :

— Mon fils chéri, si tu te sens haine pour les grands péchés ; si ton espoir est en Dieu seul ; si tu veux fuir Luxure et Félonie ; si tu es assez fort pour lutter contre Satan ; si, tant que tu auras une étincelle de vie, tu dois défendre l'orphelin et la veuve affligée, et si tu ne veux jamais trahir ton serment, prends cette Couronne ! C'est à toi qu'elle appartient ! Sinon, n'y touche pas ! —

Entendant ce tonnerre, Louis voudrait se voir à cent lieues de là.

— Mon fils chéri, si tu te sens assez de fierté pour

Per comandar un òst d'emperaire roman ;
Se raibas de pasar las aigas de Gironda
E l'Oceana Mar, qu'es tant larga e prigonda,
Pr'anar vencir lo Turc al païs d'Iemen,
Pren aicesta Corona ! Es à tu qu'aparten !
Si-que-non, laisa-la ! —

Loïs a tant flaquièra,
Que se crei arribat à son ora darrièra.

— Miu filh carit, es que vòs èstre juste e bon,
Ausar lo pros en glòria, acatar lo felon,
Servir la Glèiza, conortar la valentiza
E castigar com òc se deu l'ensolentiza ?
Se n'es atal e se Valensa te manten,
Pren aicesta Corona ! Es à tu qu'aparten !
Si-que-non !... —

Mas Loïs, à-n-aquels mòts, trantòla
E, blanc autant que nèu, sul paziment redòla.

— Non ès mon filh ! Acò se vei subre ton front !
Ta maire se colquèt ambe qualque capon !
Non ès mon filh, te dizi ! Autrament, de ta boca
La pròba sortirià qu'ès branca de ma soca !
Abatz ! prenètz cizèus, tondètz aquel bastard !
Serià pecat de faire un rei d'un tal coard !
Mas espèras dins el serian espèras vanas...
Que sià monge al mostier e sone las campanas ! —

Los bisbes e 's barons son en grand espavent

commander un ost d'empereur romain ; si tu rêves de passer les eaux de Gironde et la Mer Océane, qui est si large et si profonde, pour aller vaincre le Turc au pays d'Yémen, prends cette Couronne ! C'est à toi qu'elle appartient ! Sinon, n'y touche pas ! —

Louis se sent si faible, qu'il croit que sa dernière heure est arrivée.

— Mon fils chéri, veux-tu être bon et juste, élever le preux en gloire, abaisser le félon, servir l'Église, réconforter la vaillance et châtier l'insolence comme elle le mérite? S'il en est ainsi et si Vaillance te soutient, prends cette Couronne ! C'est à toi qu'elle appartient ! Sinon... —

Mais, à ces mots, Louis titube et, aussi blanc que la neige, roule sur les dalles.

— Tu n'es pas mon fils ! Cela se voit sur ton front ! Ta mère se coucha avec quelque lâche ! Tu n'es pas mon fils, te dis-je ! S'il en était autrement, la preuve que tu es branche de ma souche sortirait de tes lèvres ! Abbés ! prenez des ciseaux et tondez ce bâtard ! Ce serait péché de faire un roi de ce poltron ! Mon espoir en lui serait un vain espoir... Qu'il soit moine au moûtier et qu'il sonne les cloches ! —

Les évêques et les barons sont dans une grande

E tremòlan autant que las fèlhas al vent.
Dizon entre els : — Ailas ! qun malastros afaire !
Caler copar lo pel al filh de l'Emperaire ! —

Mentrestant, l'ambicios Ernaut l'Orleanez
S'abansa e dis à Carl : — Sire, vòstre filh n'es
Encara qu'un mainat bon per servir la mesa.
N'a que quinze ans, non a finit son enfantesa,
E n' faire uèi un emperaire es pas aizit.
Sire, veirem acò, quand aurà mai grandit.
Fizatz-me-lo tres ans ! Dins tres ans, lo refondi !
Ne fau un Cabalher bon e pros, e n' respondi ! —
L'Emperaire à-n-Ernaut anaba dire : Oc,
Quand Guilhèm de Narbona intra dins lo Sant-Lòc.
D'un còp de punh, aucis Ernaut, pren la Corona,
L'enfonza jusc'al còlh de Loïs, e, ferona,
Sa vots atal dins la capèla resontis :
— Auzisètz tots un Cabalher que non mentis !
Ernaut èra un felon, e n'a 'gut malauransa !
Es ieu sol que serai lo grand Baile de Fransa ! —

Alavets, Carl, plorant de gauch, à Guilhèm dis :
— Ieu mòrt, auràs Joioza, espaza de Clovis ! —

épouvante et tremblent comme les feuilles au vent. Ils disent entre eux : — Hélas ! quelle malheureuse affaire! Falloir couper la chevelure au fils de l'Empereur ! —

Cependant, l'ambitieux Hernaut l'Orléanais s'avance et dit à Charles : — Sire, votre fils n'est encore qu'un enfant bon à servir la messe. Il n'a que quinze ans, il est encore dans l'enfance, et en faire aujourd'hui un empereur, ce n'est pas facile... Sire, nous verrons cela, quand il aura un peu plus grandi. Confiez-le-moi pendant trois ans ! En trois ans, je le transforme ! J'en fais un Chevalier bon et preux, et j'en réponds ! — L'Empereur allait dire : oui ! à Hernaut, quand Guillaume de Narbonne entre dans le Saint-Lieu. D'un coup de poing, il tue Hernaut, prend la Couronne, l'enfonce jusqu'au cou de Louis, et, furieuse, sa voix retentit ainsi dans la chapelle : — Entendez tous un Chevalier qui ne ment point ! Hernaut était un félon, et cela lui a porté malheur ! C'est moi seul qui serai le grand Bailli de France ! —

Alors, Charles, pleurant de joie, dit à Guillaume : — Après ma mort, tu auras Joyeuse, épée de Clovis ! —

XVII

LA MORT DE CORSOLT

La Mòrt de Còrsolt

A Roma, com dins tots los païzes latins,
S'auzis qu'un clam : « Los Sarrazins ! Los Sarrazins ! »
Los filhs de Mahomet, tala una mar que monta,
An envazit l'Euròpa, ont degun non los domta.
Tenon l'Espanha e tot lo terraire Aquitan,
E 's clar per tots que lor triomfe es plan certan.
Ara, desbarcan suls ribatges d'Italìa
Galafre e Tenebrèu, reizes dont la furìa
Espaventa còp-sec tota la Crestiantat.
A lor sèla de caps son penjats, ò pietat !
Que son de lors vincuts una orresca despolha.
Dejà, son prezoniers Gaifier, rei de la Polha,
Son òst nombros, sa filha bèla e sa molher.
La santa Glèiza es en perilh. Lo cabalher

La Mort de Corsolt

A Rome, comme dans tous les pays latins, on n'entend qu'un cri : « Les Sarrasins ! Les Sarrasins ! » Les fils de Mahomet, telle une marée montante, ont envahi l'Europe, où nul ne les dompte. Ils tiennent l'Espagne et tout le terroir d'Aquitaine, et il est clair pour tous que leur triomphe est bien certain. Maintenant, débarquent sur les rivages d'Italie Galafre et Ténébré, rois dont la sauvagerie épouvante soudain toute la Chrétienté. O pitié ! à leur selle des têtes pendent, qui sont l'horrible dépouille de leurs vaincus. Déjà, sont prisonniers Gaifier, roi de Pouille, son ost nombreux, sa fille belle et son épouse. La sainte Église est en péril. Le cavalier qui annonce

Qu'anoncia acò dins Roma es auzit pel Sant-Paire.

— Es que Mahom, ò Crist ! pòd èstre triomfaire ? —
A dit aicest, en enautant los èlhs al cèl.
A dit tant-ben : — Engarda-nos d'afros mazèl !
Ajuda-nos e fai miracle, ò Dius de glòria !
E que Roma crestiana aje granda victòria ! —
Finis à pena sa pregaria, quand Guilhèm
Intra e dis : — Paire-Sant, sò que tots dos volèm
Es una granda causa, e cal que se compligue !
Mahom es Satanàs, e 's grand temps que perigue !
Am l'ajuda de Dius, es ieu que l' vencirai,
E podètz creire que, pr' acò, pron valor ai !
Non ajetz desconòrt ! Lo qu'amont senhoreja
Saurà mostrar à qui son asistensa autreja.
Sant-Paire, ajem fe granda à-n-aquel que tot pòd !
Per azard, som vengut aicì per faire un vòt
E pregar per Loïs, que serà rei de Fransa,
E veicì que m'an dit que granda malauransa
Vos amenasa ! Fizatz-vos à-n-aicest bras !
Aicest bras de Guilhèm de s'apauzar es las.
Los Maugrabins lo sentiran subre lor clòsca.
Se lo veziatz asclar cerbèls, clamariatz : Osca !
Dizon que lor gigant Còrsolt aurà ma pèl.
Oc sabi pas ; mas es segur que serà bèl
Nòstre combat. Espèri plan que, s'abètz leze,
Sant-Paire, me faretz l'onor d'anar lo veze
E que, quand triomfant de Còrsolt m'auretz vist,
Voldretz dire mercès per ieu à Jezus-Crist ! —

L'endeman, l'Apostòli es anat à 'Spramonte

cela dans Rome est ouï par le Saint-Père.

— Est-ce que Mahomet, ô Christ ! peut être triomphant ? a dit celui-ci, en levant les yeux au ciel. Il a dit aussi : — Préserve-nous d'un affreux carnage ! Aide-nous et fais un miracle, ô Dieu glorieux! et que Rome chrétienne ait grande victoire ! — Il finit à peine sa prière, lorsque Guillaume entre et dit : — Saint-Père, ce que, tous deux, nous voulons, c'est une grande chose, et il faut qu'elle s'accomplisse ! Mahomet est Satan, et il est grand temps de l'anéantir ! Avec l'aide de Dieu, c'est moi qui le vaincrai, et vous pouvez croire que, pour cela, j'ai assez de courage ! N'ayez point inquiétude ! Celui qui trône là-haut saura montrer à qui il accorde son appui... Saint-Père, ayons foi absolue en Celui qui peut tout ! Par hasard, je suis venu ici pour faire un vœu et prier pour Louis, qui sera roi de France. Et voilà qu'on m'a dit qu'un grand malheur vous menace ! Fiez-vous à ce bras ! Ce bras de Guillaume est las de ne rien faire. Les Maugrabins le sentiront sur leur nuque. Si vous le voyiez écraser les cervelles, vous crieriez : bravo ! Ils disent que leur géant Corsolt aura ma peau... Je n'en sais rien ; mais ce qui est sûr, c'est que notre combat sera beau. J'espère bien que, si vous avez loisir, Saint-Père, vous me ferez l'honneur d'aller le voir et que, quand vous m'aurez vu triompher de Corsolt, vous voudrez bien dire merci pour moi à Jésus-Christ ! —

Le lendemain, l'*Apostole* est allé à Aspramonte

Ont Guilhèm e Còrsolt combaton. Cal que monte
Subre una serra, per seguir, plan atentiu,
Lo grand duèl qu'es, per la Glèiza, deciziu.
Orror ! que vei ! Guilhèm blesat ! Son cap sanneja !
Pracò, trantòla pas e bèlament maneja
L'espaza qu'à son punh es grifa de lion.
Còrsolt lo Maugrabin, montat subre Alion,
Ven de trencar son èlme e 'n pauc de sas nazicas...
Ailas ! quand sus son còrps pasèron las relicas,
Los bisbes tròp presats debrembèron son naz...
— Maldit Pagan ! clama Guilhèm, ara pron n'as !
E, d'un sol còp, copa lo cap del potent Maure ;
Pèi, lo pòrta al Sant-Paire e dis : — Guilhèm es paure ;
Mas, quand dona à la Glèiza, es pas d'arracacòr ! —

Los Romans an cantat lo *Te Deum* en còr.

où Guillaume et Corsolt combattent. Il faut qu'il monte sur une colline, pour suivre attentivement le grand duel qui, pour l'Église, est décisif. Horreur ! que voit-il ! Guillaume blessé ! Sa tête est couverte de sang ! Pourtant, il ne chancelle pas et manie superbement l'épée qui, à son poing, est griffe de lion. Corsolt le Maugrabin, monté sur Alion, vient de trancher son heaume et un peu de ses narines ... Hélas ! quand sur son corps ils passèrent les reliques, les évêques trop affairés oublièrent son nez... — Maudit Païen ! clame Guillaume, tu en as assez, maintenant ! — Et, d'un seul coup, il coupe la tête du terrible Maure ; puis, il l'apporte au Saint-Père et dit : — Guillaume est pauvre ; mais, quand il donne à l'Église, ce n'est pas à regret ! —

Les Romains ont chanté le *Te Deum* en chœur.

XVIII

LO MARIDATGE DE GUILHÈM DEL CORT-NAZ

Lo Maridatge
de Guilhèm del Cort-Naz

ROMA es en fèsta. Ambe la filha de Gaifier
En Guilhèm del Cort-Naz, aicest jorn, se marida.
La blesadura qu'à son naz recebèt ier,

N'i'a per pron temps, abant qu'à fons siague garida ;
Mas non i sosca lo valent Triomfador
Qu'ara balha lo bras à Promeza carida.

La santa Glèiza a 'gut dins el son salvador,
Car, Còrsolt mòrt, los Sarrazins son en fugida,
E l'autar de Sant-Pèire es en granda esplendor.

Le Mariage
de Guillaume au Court-Nez

ROME est en fête. En ce jour, Guillaume au Court-Nez se marie avec la fille du roi Gaifier. La blessure qu'il reçut hier à son nez,

Il y en a pour assez longtemps, avant qu'elle soit tout à fait guérie ; mais il n'y songe guère, le vaillant Triomphateur qui, maintenant, donne le bras à sa Promise chère.

La sainte Église a eu en lui son sauveur, car, Corsolt mort, les Sarrasins sont en fuite, — et le maître-autel de Saint-Pierre est splendidement ornée.

L'union de Guilhèm am princesa grazida
En alegrìa a mes tot lo pòple roman,
E l'Apostòli sant l'aura lèu benezida.

Mesa granda comensa, e, dejà, dins sa man
Guilhèm a l'anèl d'aur qu'al dit de son Aimada
Va li balhar lo dret d'èstre un uros uman.

La filha de Gaifier, prèp d'el agenolhada,
Espèra l' Sacrament, quand per dos cabalhers
La pòrta de la glèiza es còp-sec alandada.

Espantant, aicest clam fa reson suls pilhers :
— Carl, lo grand Carl es mòrt dins son Ais-la-Capèla,
E Loïs es trahit per tots sos familhers ! —

Dins los dits de Guilhèm l'anèlet d'aur trampèla.
Quna pallor a l' vencidor dels Sarrazins !
Pietat ! Amor per el non farà la nèit bèla...

— Loïs es en perilh, e som aicì-dedins ?
Romans, fazètz-me plasa, o veiretz mortalatge !
E vos, Sant-Paire, estalbiatz donc los mòts latins !

L'union de Guillaume avec une princesse qui lui agrée a mis en grande joie tout le peuple de Rome, et le saint *Apostole* l'aura bientôt bénite.

La grand'messe commence, et, déjà, Guillaume a dans sa main l'anneau d'or qui, au doigt de son Aimée, va lui donner le droit d'être un humain heureux.

La fille de Gaifier, agenouillée auprès de lui, attend le Sacrement, quand par deux cavaliers la porte de la basilique est ouverte soudain.

Terrifiant, ce cri retentit sous la voûte: — Charles, le grand Charles est mort en son Aix-la-Chapelle, et Louis est trahi par tous ses favoris ! —

L'anelet d'or tremble aux doigts de Guillaume. Quelle pâleur a le vainqueur des Sarrasins ! Hélas ! Amour ne fera pas pour lui la nuit belle...

— Louis est en péril et je me trouve ici? Romains, faites-moi place, ou vous verrez massacre ! Et vous, Saint-Père, économisez donc les mots latins !

Se maridar, lo naz en sang ? Non es l'uzatge !
Pèi, èstre en gauch, quand à Loïs es fait afront ?
Non i soscatz ! Volètz adonc me faire otratge ?

A Dius siatz totz ! De tot aisò n'ai mai que pron ! —
Acò dizent, Guilhèm s'arbora e, trist, potona
La filha de Gaifier castament sus lo front.

Atal lènh de tots dos fugiguèt l'Ora bona.

Se marier, le nez ensanglanté ? Ce n'est pas l'usage ! Puis, être en joie, quand à Louis on fait affront ? Vous n'y songez pas ! Voulez-vous donc m'outrager ?

A Dieu soyez tous ! J'ai plus qu'assez de tout ceci ! — Disant cela, Guillaume se lève et, attristé, baise chastement sur le front la fille de Gaifier.

Ainsi loin de tous deux s'envola l'Heure bonne.

XIX

LO GRAND BAILE DE FRANSA

Lo grand Baile de Fransa

Los trahidors an triomfat ! Lo flac Loïs
Dins lo mostier de Tors dempèi un mez languis.
Acelin lo Normand, ajudat per son paire,
Del poder emperial es ara l'uzurpaire.
Mas Guilhèm non es lènh. Auzisètz-lo dejà !
— Felons ! vòstre cerbèl, vos lo farai rajar
Jusc' als talons ! Acò 's atal qu'auretz corona ! —
E va salvar Loïs En Guilhèm de Narbona !
A còps de pèd, à còps de punh, fòrabandis
Los monges del mostier ont languisià Loïs,
Ascla l' cap d'Acelin, estabozis son paire
E dis al filh de Carl : — Encara ès l'Emperaire ! —

Le grand Bailli de France

Les traîtres ont triomphé ! Le faible Louis languit depuis un mois dans le monastère de Tours. Acelin le Normand, aidé de son père, est maintenant l'usurpateur du pouvoir impérial. Mais Guillaume n'est pas loin. Entendez-le déjà ! — Félons ! votre cervelle, je vous la ferai couler jusqu'aux talons ! C'est ainsi que vous aurez couronne ! — Et Guillaume de Narbonne va sauver Louis ! A coups de pied, à coups de poing, il chasse les moines du moûtier où Louis languissait, fend la tête d'Acelin, étourdit son père et dit au fils de Charles : — Tu es encore l'Empereur !

Mas, com camparòls fòlhs, dins tots los terradors
Ara son espelits los vasals trahidors :
Amaronde à Bordèus, Dagobert à Belcaire,
E Julian à Sant-Gili, e d'autres de tot caire.
Guilhèm los vencis tots. Acò li pren tres ans.
E, quand son acabats aquels trabalhs presants,
L'Alcid novèl, qu'al còr del Rei met alegransa,
Non l'es res que de nom, lo grand Baile de Fransa !

Mais, tels des champignons vénéneux, maintenant se montrent dans tous les terroirs les vassaux traîtres : Amaronde à Bordeaux, Dagobert à Beaucaire, et Julien à Saint-Gilles, et d'autres un peu partout... Guillaume les vainc tous. Il y emploie trois ans. Et, quand ces urgents travaux sont finis, le nouvel Alcide, qui met l'allégresse au cœur de son Roi, ne l'est pas que de nom, le grand Bailli de France !

XX

LA CANSON DE GARIN D'ANSEUNA

La Canson
de Garin d'Anseuna

I

UBRE 's camps batalhers, abià la lansa bona
Garin d'Anseuna, filh d'Aimeric de Narbona.

Malgrat que lo Valent aje fait son degut,
Sèt reizes sarrazins, un vèspre, l'an vincut.

L'an vincut e l'an mes dins la prezon escura
Ont lo ròc es mofut, tant a granda frescura.

Mas lo rei Marlotez, que coneis sa valor,
Es anat l'atrobar e planhe sa dolor.

La Chanson de Garin d'Anséune

I

Sur les champs de bataille, il avait bonne lance, Garin d'Anséune, fils d'Aimeric de Narbonne.

Quoique le Vaillant ait fait ce qu'il devait, sept rois sarrasins, un soir, l'ont vaincu.

Ils l'ont vaincu et l'ont mis en la prison obscure où le roc est moussu, tant il a grande fraîcheur.

Mais le roi Marlotez, qui connaît sa vaillance, est allé le trouver et plaindre sa douleur.

— Al nom d'Allah ! Garin, se vòs te faire Maure,
Vòli que tot mon aur, dels pèds al cap te daure !

Mas doas filhas seran las tiunas doas molhers,
E tornaràs luchar subre 's camps batalhers.

Se vòs l'Andalozìa ambe sa capitala,
L'auràs, tant-lèu sortit de ta prezon mortala ! —

— Taiza-te, Marlotez ! A tos bens agradius,
I tastarai jamai ! Lo Crist sol es mon Dius !

Tas filhas sian pels de ta rasa caresadas !
Mon Aimada es en Fransa ont vòlan mas pensadas ! —

Auzint acò, lo Rei, de granda ira enrabiat,
Sortis e ten, sèt ans, lo Valent engabiat.

II

— Santa Vierge ! perque, defòra, aquel tapatge ?
Tre que vòli dormir, cal que quicòm m'empache !

— Au nom d'Allah ! Garin, si tu veux te faire Maure, je veux que tout mon or te dore des pieds à la tête !

Mes deux filles seront tes deux épouses, et tu combattras de nouveau sur les champs de bataille.

Si tu veux l'Andalousie avec sa capitale, tu l'auras, dès que tu seras sorti de ta mortelle prison ! —

— Tais-toi, Marlotez ! Je ne goûterai jamais à tes biens agréables ! Le Christ seul est mon Dieu !

Que tes filles soient caressées par ceux de ta race ! Mon Aimée est en France où mes pensées s'envolent ! —

Entendant cela, le Roi, fou de colère, sort et garde, sept ans, le Vaillant dans sa prison.

II

— Sainte Vierge ! pourquoi, dehors, tout ce tapage ? Dès que je veux dormir, il faut que quelque chose m'en empêche !

Belèu que se marida una filha del Rei !
Belèu que vau morir ! Que grand es mon desrei ! —

E Garin, dins l'escur trigosant sas cadenas,
Crei qu'es vengut lo jorn que finirà sas penas.

— Garin ! non a picat l'ora de ton trespàs,
E la filha del Rei uèi se marida pas !

Es ton giulher que parla, e sa vots non t'engana.
Es fèsta dins la vila : es la Pascor pagana.

Subre lo planal grand, s'arbora un taulador
Ont cade Maure en van ensaja sa valor.

Jusquas ara, degun non l'a virat de caire,
E Marlotez es fòlh o se n' manca de gaire.

A dit : — Poparan plus los mainats al trosèl,
Tant que lo taulador sera dret jos lo cèl ! —

Veicì sò qu'al giulher Garin ven de respondre :
— Se ton Mèstre volià los sius Maures confondre,

Me permetrià d'èstre, un moment, cabalcador
Subre l' cabal que me preguèt long de l'Ador.

Peut-être, une fille du Roi se marie ! Peut-être, vais-je mourir ! Combien grand est mon trouble ! —

Et Garin, traînant ses chaînes dans l'obscurité, croit qu'est venu le jour qui finira ses peines.

— Garin ! l'heure de ton trépas n'a pas sonné, et, aujourd'hui, la fille du Roi ne se marie pas !

C'est ton geôlier qui parle, et sa voix n'est nullement trompeuse ! La ville est en fête : c'est la Pâques païenne.

Sur la grand' place, un *tablador* (1) s'élève, où chaque Maure essaie en vain sa valeur.

Encore, nul ne l'a renversé, et Marlotez est fou ou sur le point de le devenir.

Il a dit : — Les enfants au maillot ne téteront plus, tant que le *tablador* sera droit sous le ciel ! —

Voici ce qu'au geôlier Garin vient de répondre : — Si ton Maître voulait confondre tous ses Maures,

Il me permettrait de chevaucher, un moment, le cheval qu'il me prit le long de l'Adour...

(1) *Tréteau élevé contre lequel, les jours de fête, les Maures combattaient à cheval avec la lance.*

E veirià, se, tant-ben, me tornaba ma lansa,
Sò qu'es Garin, quand contra un taulador se lansa ! —

Lo giulher es anat parlar à Marlotez :
— Rei, Garin vòl sortir de la prezon ont es ! —

— Garin non sortirà, tant qu' aurà 'n buf de vida ! —
— Rei, l'ama de Garin es de valor claufida ! —

— Garin es un vincut ! Garin es un *giaor !* —
— Rei, Garin dis que vòl crebar lo taulador ! —

III

Sus son cabal de guerra e dins lo punh sa lansa,
Vers lo rei Marlotez lo Paladin s'abansa.

— Garin, te creziai mòrt ! — T'enganabas, ò Rei ! —
— Garin, pareises flac ! — Es fòrt lo qu'al Crist crei ! —

Acò disent, Garin s'es sinhat, e, pecaire !
Còp-sec lo taulador resquita de tot caire !

Et il verrait, s'il voulait aussi me rendre ma lance, ce qu'est Garin, quand il se lance contre un *tablador* ! —

Le geôlier est allé parler à Marlotez : — Roi, Garin veut sortir de sa prison ! —

— Garin ne sortira pas, tant qu'il aura un souffle de vie ! — Roi, l'âme de Garin est pleine de valeur ! —

— Garin est un vaincu ! Garin est un *giaour !* — — Roi, Garin dit quil veut crever le *tablador !* —

III

Sur son cheval de guerre et sa lance au poing, le Paladin s'avance vers le roi Marlotez :

— Garin, je te croyais mort ! — Tu te trompais, ô Roi ! — Garin, tu parais faible ! — Il est fort, celui qui a foi au Christ ! —

Parlant ainsi, Garin a fait le signe de la croix, et, pitié ! le *tablador* vole soudain en éclats !

Los Maures an clamat : — Gos de Crestian, à mòrt ! —
Mas lèu viran talons dabant lo Subreforˆt.

La lansa de Garin dins los Maures se planta
E, dins un res de temps, n'aucis mai de milanta.

Pèi, à galaup, lo Valent torna al siu païs
Ont tròba los potons de La que tant caris !

Subre 's camps batalhers, abià la lansa bona
Garin d'Anseuna, filh d'Aimeric de Narbona.

Les Maures ont crié : — Chien de Chrétien, à mort ! — Mais ils s'enfuient bientôt devant le Héros.

La lance de Garin s'enfonce dans les Maures et, en peu de temps, en occit plus de mille.

Puis, au galop, le Vaillant revient dans son pays où il trouve les baisers de Celle qu'il chérit tant !

Sur les champs de bataille, il avait bonne lance, Garin d'Anséune, fils d'Aimeric de Narbonne.

XXI

LO BÈL CABALHER

Lo Bèl Cabalher

Lo bèl Cabalher arriba d'Espanha
Ont a batalhat contra 's Sarrazins.
A son tròt, òm vei que non a la canha
E que son destrier val mila rosins.
Que n'a fait, de mòrts, darrier la montanha,
Lo bèl Cabalher !

Tre qu'es aribat dins la ciutat fòrta
Ont, dempèi sèt ans, Eustasa languis,
Vòl saber sulcòp s'aicesta es pas mòrta.
La guerra es finida, al lèntan païs !
Qun gauch per sa Miga ! E tusta à sa pòrta
Lo bèl Cabalher.

Le Beau Chevalier

Le beau Chevalier arrive d'Espagne où il a combattu contre les Sarrasins. On voit, à son trot, qu'il n'a pas indolence et que son destrier vaut mille roussins. Qu'il en a fait, des morts, derrière la montagne, le beau Chevalier !

Dès qu'il arrive dans la cité forte où, depuis sept ans, Heustace languit, il veut savoir sans tarder si celle-ci n'est pas morte. La guerre est finie, au lointain pays ! Quelle joie pour son Amie ! Et il frappe à sa porte, le beau Chevalier.

Quand auzis tustar, la Bèla, estonada,
Desbarra sa pòrta e l'entre-dorbis.
Jès ! sul moment, crei que s'es enganada.
Es plan El, pracò, qu'aquì li soris !
Mas, se reculant, fuch la potonada
Del bèl Cabalher.

— Ma Miga, perque me fas trista cara ?
Som ton car Garin, lo filh d'Aimeric !
Se m'as vist, antan, mens amagrit qu'ara,
Mon còr es per tu d'amor sempre ric.
Oh ! dis-me qu'ès miuna e que som encara
Ton bèl Cabalher ! —

— Res que de te veze, acò se devina :
Te rizes de ieu, non m'ès plus fidèl !
La masca a parlat ! E l' cap me bronzina,
E mon paure amor m'es pezuc fardèl,
Dempèi qu'ès l'espos d'una Maugrabina,
Felon Cabalher ! —

— Que lo Satanàs d'una arpia ferona
Enfonze en Infern la que t'a mentit !
Tu sòla, ès ma Dòna, e seràs barona,
Tre qu'aurai pasat l'anèl a ton dit !
Sosca que, per tu, refuzèt corona
Aicest Cabalher ! —

Quand elle entend frapper, la Belle, étonnée, débarre la porte et l'entr'ouvre. Jésus ! sur l'instant, elle croit qu'elle s'est trompée... C'est bien Lui, pourtant, qui là lui sourit ! Mais, se reculant, elle fuit les baisers du beau Chevalier.

— Ma Mie, pourquoi as-tu pour moi triste visage ? Je suis ton cher Garin, le fils d'Aimeric ! Si, autrefois, tu m'as vu moins amaigri qu'à cette heure, mon cœur est toujours riche d'amour pour toi. Oh ! dis-moi que tu es mienne et que je suis encore ton beau Chevalier ! —

— En te voyant, cela se devine : tu te moques de moi, tu ne m'es plus fidèle ! La sorcière a parlé ! Et ma tête bourdonne, et mon pauvre amour est pour moi un fardeau bien pesant, depuis que tu es l'époux d'une Maugrabine, félon Chevalier ! —

— Qu'avec sa furieuse griffe Satan enfonce en Enfer celle qui t'a menti ! Toi seule, tu es ma Dame, et tu seras baronne, dès que j'aurai passé l'anneau à ton doigt ! Songe que, pour toi, il refusa une couronne, ce Chevalier-ci ! —

— S'acò n'es atal, fai-me una abrasada
E vai, sens muzar, querre un capelan !
Ara, la mala ora es enfin pasada !
Vòli dabant Dius te balhar ma man
E per tu, Garin, èstre caresada ! —
L'uros Cabalher !

S'il en est ainsi, embrasse-moi et, sans tarder, va chercher un chapelain ! Maintenant, la mauvaise heure est enfin passée ! Je veux t'accorder ma main devant Dieu et par toi, Garin, être caressée ! — L'heureux Chevalier !

XXII

LA PREZA DE NIMES

La Preza de Nimes

I

Am los dos mila cabalhers que l' rei Loïs
A balhats à Guilhèm, aprèp grand parladis,
Com aiceste podrà, dins la terra Occitana,
Vencir los Maures qu'aquì fan granda pavana ?
Urozament qu'amb el es son nebot Bertrand
Que, tot sol, val un òst, tant son coratge es grand.
Adonc, l'oncle e l' nebot cabalcan cap à Nimes,
Sens desclabar las dents, tot-ben que sian entimes.
Soscan. Jamai non venciran aquel Otrant
Qu'en ciutat Nimezenca es ara sobeiran !
Maladiccion ! los Sarrazins sont tròp nombrozes,
E 's combats dels Crestians van èstre malastrozes...

La Prise de Nîmes

I

Avec les deux mille chevaliers que le roi Louis a donnés à Guillaume, après grande discussion, comment celui-ci pourra-t-il, en terre Occitane, vaincre les Maures qui font là grande rumeur ? Heureusement, il a auprès de lui son neveu Bertrand, qui, tout seul, vaut un ost, tant son courage est grand. Donc, l'oncle et le neveu chevauchent vers Nîmes, sans mot dire, quoiqu'ils s'aiment beaucoup. Ils songent. Jamais ils ne pourront vaincre cet Otrant, qui, maintenant, est souverain dans la cité Nîmoise ! Malédiction ! les Sarrasins sont en trop grand nombre, et les combats des Chrétiens vont être désastreux...

Mas, tot d'un còp, Bertrand n'es plus en pensament
E, tot rizeire, dis : — Bèl oncle, del moment
Que non sèm los plus fòrts, s'emplegabem la ruza ?
Se mon idèia non val res, vos fau escuza ! —
— Parla, Bertrand ! — Eh ben ! que diriatz d'un carrech
De mercadiers plan provezits qu'aurian autrech
D'intrar dins Nimes ? — Que n' diriai ? Que lor cabensa
Serià mai granda que n'es granda ta valensa ! —
— E se, nos-aus, podiam nos faire mercadiers ? —
— I som, Bertrand ! Anam vencir los arlandiers ! —

II

Vers Nimes van tot dosament nombrozes carris.
Son cargats de tonèls e s'arrèstan jols barris.
Qui los mena ? Eh ! per Dius ! dos gaujozes lurrons
Que serià malaizat de prendre per barons !
— Que vendètz, mercadiers ? — dizon en còr los Maures.
— Per nos crompar tot sò qu'abèm, ètz plan tròp paures!—
Lor respondon Guilhèm e son nebot Bertrand.
— Abèm de tot : d'encens, d'alun e de safran,
De pebre, d'argent-viu, de cuèr e de candèlas,
De drap burèl, de drap porprat e de gonèlas !
Abèm encara : èlmes, albercs, lansas, escuts
E 'spazas que non son espazas de vincuts !
Laisatz-nos donc intrar, e jos vòstras parpèlas,
Senhors, espandirem aquelas cauzas bèlas ! —

Mais, soudain, Bertrand n'est plus attristé et, tout souriant, dit : — Bel oncle, puisque nous ne sommes pas les plus forts, pourquoi n'emploierions-nous pas la ruse ? Si mon idée ne vaut rien, je vous demande pardon ! — Parle, Bertrand ! — Eh bien ! que diriez-vous d'un charroi de marchands bien approvisionnés qui pourraient entrer dans Nîmes ? — Ce que j'en dirais ? Que leur bonne fortune serait plus grande que ta grande vaillance ! — Et si, nous, nous pouvions nous faire marchands ? — J'y suis, Bertrand ! Nous allons vaincre cette race de pillards ! —

II

Vers Nîmes vont tranquillement de nombreux chars. Ils sont chargés de tonneaux et s'arrêtent sous les remparts. Qui les conduit ? Eh ! par Dieu ! deux joyeux compères qu'il serait malaisé de prendre pour barons ! — Que vendez-vous, marchands ? — disent en chœur les Maures. — Pour nous acheter tout ce que nous avons, vous êtes bien trop pauvres ! — leur répondent Guillaume et son cousin Bertrant. — Nous avons de tout : de l'encens, de l'alun et du safran, du poivre, du vif-argent, du cuir et des chandelles, du drap de bure, du drap pourpré et des cottes d'armes ! Nous avons encore : heaumes, hauberts, lances, écus et des épées qui ne sont pas épées de vaincus ! Laissez-nous donc entrer, et, Seigneurs, nous déploierons sous vos yeux toutes ces belles choses ! —

III

Los carris son intrats dins Nimes ! Alavets,
Un son de còrn s'auzis tres còps sus las parets
E de tots los tonèls que son sus la grand plasa
Sortison cabalhers fazent un bruch d'aurasa.
— Montjòia ! dis Guilhèm, dementre que Bertrand
Ajusta : — Pels Pagans va i' aber mercat grand ! —
Am alegrìa cada espaza tusta e trenca...
L'òst dels Crestians a pres la ciutat Nimezenca !

III

Les chars sont entrés dans Nîmes ! Alors, un son de cor retentit trois fois sur les murailles et de tous les tonneaux qui sont sur la grand'place sortent des chevaliers qui font un bruit de tempête. — Montjoie ! dit Guillaume, tandis que Bertrand ajoute : — Il va y avoir grand marché pour les Païens ! — Avec allégresse chaque épée frappe et tranche... L'ost des Chrétiens a pris la cité Nîmoise !

XXIII

LA BÈLA ORABLA

La Bèla Orabla

ORABLA, la molher de Tibaut d'Arabìa,
Es rèina dins Aurenja e n'a gaire alegrìa.

Dempèi qu'a vist lo fòrt Guilhèm dins son bèl òrt,
Pr' el son còr es rozent d'un amor subrefòrt.

Guilhèm d'amor per ela a son ama claufida,
E, per la conquistar, farià don de sa vida.

Qu'es bèla aquela Sarrazina ! e que sos èlhs
Negres e vius son plan ondrats de longs parpèlhs !

— Guilhèm ! demòra am ieu ! Ma torre Glorieta
Es pron solida, vai ! e pica qui s'i freta.

La Belle Orable

ORABLE, femme de Thibaut d'Arabie, est reine dans Orange et n'a guère allégresse.

Depuis qu'en son beau jardin elle a vu le fort Guillaume, son cœur brûle pour lui d'un indomptable amour.

Guillaume a l'âme emplie d'amour pour elle, et, pour la conquérir, ferait don de sa vie.

Que cette Sarrasine est belle ! et que ses yeux noirs et vifs sont bien adornés de longs cils !

— Guillaume ! demeure avec moi ! Va ! ma tour Gloriette est assez solide et pique qui s'y frotte...

Guilhèm ! es res que tu que vòli per espos,
E t'aber per companh de lèit me serià dos !

Se mon senhor Tibaut s'entorna d'Arabìa,
M'apararà contra el ta geloza furìa.

E, se de t'agradar, Guilhèm ! lo bon ur ai,
Per te faire plazer, Crestiana me farai ! —

Quand Orabla a parlat, Guilhèm la potoneja,
E son còr, jos l'alberc, de grand gauch pataqueja.

Los Turcs pòdon venir ! Auran à qui parlar !
Lo pros Guilhèm es prèst à 's desgargamelar !

En atendent, la bèla Orabla es batizada
E son novèl espos li fa granda abrasada.

A 'gut per batistèri 'n larg e prigond dorc
E pòrta, ara, lo nom de Comtesa Guiborc.

Trobaires e joglars, entonatz la lauzenja
De Guilhèm e Guiborc que s'aiman dins Aurenja !

Guillaume ! ce n'est que toi que je veux pour mari, et t'avoir pour compagnon de lit me serait doux !

Si mon seigneur Thibaut revient d'Arabie, ta jalouse fureur me défendra contre lui.

Et, si j'ai le bonheur de te plaire, Guillaume ! je me ferai Chrétienne, pour te faire plaisir ! —

Quand Orable a parlé, Guillaume la couvre de baisers, et, sous le haubert, une grande joie fait palpiter son cœur.

Les Turcs peuvent venir ! Ils auront à qui parler ! Le preux Guillaume est prêt à leur couper la gorge !

En attendant, la belle Orable est baptisée et son nouvel époux lui fait grand embrassement.

Elle a eu pour baptistère une jarre large et profonde et, maintenant, elle porte le nom de Comtesse Guibourc.

Troubadours et jongleurs, entonnez le los de Guillaume et de Guibourc qui s'aiment dans Orange !

XXIV

LA CANSON DELS JOGLARS

La Canson dels Joglars

DINS l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Los perfums de las flors
S'espandison per òrta ;
Renaison las amors,
Quand la fredura es mòrta.

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

La Chanson des Jongleurs

RETENTIS dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

Les parfums des fleurs s'exhalent par les champs ; les amours renaissent, quand la froidure est morte.

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

L'auzèl bastis son nids
Dins lo ramut brancatge,
E lo tristum fugis
De cade fresc caratge.

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Lo riu, subre sos bòrds,
L'èrba tendra caresa ;
Raja de tots los còrs
La dots d'embrïaigesa.

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Vidalbas als garrics
Fan milanta abrasadas ;
Per aimadors africs
Dònas son caresadas.

L'oiseau bâtit son nid dans les branches feuillues, et la tristesse s'enfuit de chaque frais visage.

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

Sur ses bords, le ruisseau caresse l'herbe tendre ; la source d'ivresse coule de tous les cœurs.

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

Les clématites font aux chênes mille embrassements ; par ardents amoureux dames sont caressées.

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

La sang non raja plus
Dins las pradas d'Aurenja ;
Jol cèl en grand trelus,
La Pats a pres revenja.

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Nòstre Comte novèl
A pauzat son espaza,
E, dins lo siu castèl,
Dòna Guiborc l'abraza...

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

Le sang ne coule plus dans les plaines d'Orange ; sous le ciel éclatant, la Paix a pris sa revanche.

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

Notre nouveau Comte a déposé son épée, et, en son château, dame Guibourc l'embrase...

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

La Comtesa qu'abèm
E qu'es plus Sarrazina,
Jols potons de Guilhèm,
De viu plazer frezina...

Dins l'aire siau tinda, Canson,
Per qu'agradivas sian las oras !
E dins los còrs trobatz reson,
Rebècs, viòlas, mandoras !

Notre Comtesse, qui n'es plus Sarrasine, sous les baisers de Guillaume frissonne de plaisir...

Retentis dans l'air calme, Chanson, pour qu'agréables soient les heures ! Et trouvez écho dans les cœurs, rebecs, violes, mandores !

XXV

LO VOT DE VIVIAN

Lo Vôt de Vivian

ILH de Garin d'Anseuna e nebot de Guilhèm,
Lo jove Vivian es dins plazer estrèm :
Ambe tos sos cozins — e n'a 'na ribambèla —
Serà lèu Cabalher, dins Aurenja la Bèla.

Lo solelh de Pascor casa l' temps ibèrnal.
Los Maugrabins son siaus. I'aurà bèl festanal.
Auzisètz los trinhons que regaudison l'aire !
La comtesa Guiborc e Guilhèm son aimaire
Intran dins la grand glèiza e, jos los auts arcèls,
Son lèu seguits per cabalhers e damaizèls.
Dejà, dabant l'autar ont lo bisbe oficìa,

Le Vœu de Vivien

Fils de Garin d'Anséune et neveu de Guillaume, le jeune Vivien ressent un plaisir extrême : avec tous ses cousins — et il en a un grand nombre — il sera bientôt Chevalier, dans Orange la Belle.

Le soleil de Pâques chasse le temps d'hiver. Les Maugrabins sont calmes. La fête sera belle. La comtesse Guibourc et son ardent Guillaume entrent dans la basilique, et, sous la haute voûte, sont bientôt suivis des chevaliers et des damoiseaux. Déjà, devant l'autel où l'évêque officie, Vivien, à genoux, promet

Vivian, à genolhs, promet am cortezìa
Que sempre apararà la veuza e l'orfanèl
E serà de la Glèiza un servidor fidèl ;
Pèi, Guilhèm li fa don de l'èlme e de l'espaza,
E Vivian sentis qu'a de gauch l'ama raza.
Èlhs virats vers Guilhèm, man dèstra vers la Crots,
Lo novèl Cabalher arbora atal la vots :
— Auzisètz-me, bèl Oncle à qui grand respèct debi !
Aicesta espaza, es de tot còr que la recebi,
E fau lo vòt sacrat, dabant Dius e los Sants,
De jamai recular dabant Turcs o Persans ! —
Lo Comte li respond : — Nebot, dizes fadeza,
Car recular, quand cal, es cauza plan permeza !
Se vòs sempre tenir un parier jurament,
Me caldrà lèu anar à ton enterrament ! —
— Bèl Oncle, s'es vertat que venèm d'auzir mesa,
Juri, pel segond còp, que tendrai ma promesa ! —

Filh de Garin d'Anseuna e nebot de Guilhèm,
Ton vòt te metrà lèu dins lo malaize estrèm ;
Auràs subre ton còrps plagas en ribambèla
E faràs rajar plors, dins Aurenja la Bèla !

courtoisement qu'il défendra toujours la veuve et l'orphelin et sera un fidèle serviteur de l'Église ; puis, Guillaume lui fait don du heaume et de l'épée, et Vivien sent que son âme est emplie de joie. Les yeux tournés vers Guillaume, la main droite vers la Croix, le nouveau Chevalier parle ainsi : — Écoutez-moi, bel Oncle à qui je dois grand respect ! Cette épée, c'est de tout cœur que je la reçois, et je fais le vœu sacré, devant Dieu et les Saints, de ne jamais reculer devant Turcs ou Persans ! — Le Comte lui répond : — Neveu, tu parles follement, car reculer, quand il le faut, est chose bien permise ! Si tu veux tenir toujours un pareil serment, il faudra que j'assiste bientôt à tes funérailles ! — Bel Oncle, s'il est vrai que nous venons d'ouïr la messe, je jure, pour la seconde fois, que je tiendrai ce que j'ai promis !

Fils de Garin d'Anséune et neveu de Guillaume, ton vœu te mettra bientôt dans le malaise extrême ; ton corps sera couvert de plaies, et tu feras couler des larmes, dans Orange la Belle !

XXVI

LA BATALHA DE VILA-DANHA

La Batalha de Vila-Danha

I

DINS aquel jorn, à Vila-Danha-subre-Orbiu,
Sol de tot l'òst crestian, Guilhèm demorèt viu.

Per que Tibaut pògue à Guilhèm raubar Orabla,
Los Sarrazins van faire guerra espaventabla.

Se brembant de Peitiers e de Carl lo Martèl,
L'idèia del revenge escalfa lor cerbèl.

L'emir Abd-el-Melik, que non crenh los desreizes,
Ven de mandar sos brèus als sius trenta-e-tres reizes.

La Bataille de Villedaigne

I

En ce jour, à Villedaigne-sur-Orbieu, seul de tout l'ost chrétien, Guillaume survécut.

Pour que Thibaut puisse ravir Orable à Guillaume, les Sarrasins vont faire une guerre épouvantable.

Se souvenant de Poitiers et de Charles-Martel, l'idée de la revanche échauffe leur cerveau.

L'émir Abd-el-Mélik, qui ne craint pas les défaites, vient d'envoyer ses brefs à ses trente-trois rois.

Tots son venguts à son rampèl. Es tot l'Islam
Que, per vencir lo Crist, arriba com un lamp.

Subre la còsta Narboneza, quantas velas !
Aquì i'a mai de Turcs qu'al cèl non i'a d'estelas.

Aquels de l'Arabìa ambe los Sirians
An fait la pats, e son seguits per los Persans.

Que vas donc devenir, ò terra de Narbona,
Se non t'apara, à-n-aicesta ora, espaza bona ?

Urozament que Vivian a dins la sang
L'ardor qu'empacha de sentir l'espiu al flanc !

Autant fièr que l' garric, qnand sus la forèst venta,
Lo còr de Vivian non coneis l'espaventa.

— Gerard, Gui, Uc, Guichard, Gautier, Gaudin, Bertrand,
O miunis sèt cozins, ajetz coratge grand !

Es per lo Crist, e per Narbona, e per Aurenja
Que, contra 's Maures, nos cal uèi bèla revenja ! —

Atal dis Vivian, qu'a sang cauda com fòc,
E tot son òst de bèls jovents li respond : Oc !

A son appel, tous sont venus. C'est tout l'Islam qui, pour vaincre le Christ, arrive comme un éclair.

Sur la côte Narbonnaise, que de nombreuses voiles ! Il y a là plus de Turcs que d'étoiles au ciel.

Ceux de l'Arabie ont fait la paix avec les Syriens, et ils sont suivis des Persans.

Que vas-tu donc devenir, ô terre de Narbonne, si, à cette heure, une bonne épée ne te défend ?

Heureusement, Vivien a dans le sang l'ardeur qui empêche de sentir les coups d'épieu au flanc !

Aussi fier que le chêne, quand le vent souffle sur la forêt, le cœur de Vivien ne connaît pas l'épouvante.

— Gérard, Guy, Huc, Guichard, Gautier, Gaudin, Bertrand, ô mes sept cousins, ayez grand courage !

C'est pour le Christ, et pour Narbonne, et pour Orange que, contre les Maures, il nous faut aujourd'hui belle revanche ! —

Ainsi dit Vivien, dont le sang est aussi chaud que le feu, et tout son ost de beaux jeunes hommes lui répond : oui !

Alavets, lo valent, l'espaza al punh, am jòia,
Intra dins la mesclada, al bèl clam de : *Montjòia !*

A-n-aquel clam, lo pros Gerard de Comarcis
Espandis rete-mòrt l'*al-manzor* Margaris.

E Gautier lo Valent contra Gaifier se lansa
E, d'un sol còp, li trauca l' fetge ambe sa lansa.

Mas lo rei Cariòt a blesat Vivian,
E l' nebot de Guilhèm es tot banhat de sang.

Acò l'espanta, tot d'un còp ; de rabia plora,
Tant voldrià se venjar, abant sa darrièra ora.

Jos l'èlme, dis: — Oncle Guilhèm, me planguetz pas,
Se, tantis Maures vius, vau tant lèu al trespas ! —

E Gerard, que còsta el bèlament batalheja,
Li parla atal : — Maladiccion ! ton front sanneja !

Jamai podrem vencir ! Sèm dins perilh estrèm !
Mon bèl cozin, faguem venir l'oncle Guilhèm ! —

— Vezes aquel castèl, Gerard, subre la serra ?
Li respond Vivian. Anem-z-i ventre à terra ! —

Alors, le vaillant, l'épée au poing, entre avec allégresse dans la mêlée, au beau cri de : *Montjoie !*

A ce cri, le preux Gérard de Comarcis étend roide mort l'*al-manzor* Margaris.

Et Gautier le Vaillant contre Gaifier se précipite et, d'un seul coup, lui troue le foie avec sa lance.

Mais le roi Cariot a blessé Vivien, et le neveu de Guillaume est tout baigné de sang.

Sur le coup, cela l'épouvante ; il pleure de rage, tant il voudrait se venger, avant sa dernière heure.

Sous le heaume, il dit : — Oncle Guillaume, ne me plaignez point, si, tant de Maures encore vivants, je vais si tôt au trépas ! —

E Gérard, qui magnifiquement combat auprès de lui, lui parle ainsi : — Malédiction ! ton front saigne !

Nous ne pourrons jamais vaincre ! Nous sommes en grand péril ! Mon beau cousin, appelons l'oncle Guillaume !

— Vois-tu ce château, Gérard, sur la colline ? lui répond Vivien. Allons-y ventre à terre ! —

Traucant l'òst dels Pagans, dont fan un grand mazèl,
Los cabalhers crestians arriban al castèl.

Que de sang a rajat, en plana e subre auturas !
E Vivian es tot cobert de blesaduras...

Mentrestant, es gaujos e dis ara à Gerard :
— Vai querre donc l'oncle Guilhèm, que se fa tard ! —

II

Qual es, pr'aval, lo qu'am Joioza tant rambalha ?
Acò 's Guilhèm d'Aurenja intrant dins la batalha.

Subre Baucent, que fa de sauts de trenta pèds,
Lo Paladin, enquièt, clama : — O nebot, ont ès ? —

Com son bras es potent e sa lama luzenta !
De lènh, Abd-el-Melik l'agaita am espaventa.

Am l'escut en abant e lo front en suzor,
S'enfonza com un cunh dins los Turcs en furor.

Trouant l'ost des Païens, dont ils font un grand massacre, les chevaliers chrétiens arrivent au château.

Comme le sang a coulé, dans la plaine et sur les hauteurs ! Et Vivien est tout couvert de blessures...

Cependant, il est joyeux et dit maintenant à Gérard : — Va donc chercher l'oncle Guillaume, car il est tard ! —

II

Quel est, là-bas, celui qui tant se démène avec Joyeuse ? C'est Guillaume d'Orange entrant dans la bataille.

Sur Baucent, qui fait des sauts de trente pieds, le Paladin, inquiet, clame : — O mon neveu, où es-tu ? —

Comme son bras est puissant et son épée luisante ! De loin, Abd-el-Mélik le regarde avec épouvante.

L'écu en avant et le front couvert de sueur, il s'enfonce comme un coin dans les Turcs furieux.

Es tant acarnasit subre los Turcs ferojes,
Qu'am lor sang cambia lèu prats verts en bèls prats rojes.

Ven d'aucir Tempestèu e Bruiant d'Arguemor
E fa dos tròses d'Auquetin, filh de Cador.

Mas que vòl dire aisò? Al mièch de la mesclada,
Guilhèm vei sus son cap una espaza levada.

A just lo temps de se parar del còp mortal,
E vei qu'es Vivian, que lo saluda atal.

Levant son èlme d'aur, li dis am sa vots fòrta :
— Per Dius ! mon bèl nebot, non i vas de man mòrta ! —

— Perdonatz-me, bèl Oncle ! Es lo sang qu'ai perdut,
Que cauza un pauc que non vos ai reconegut !

Ai lo ventre dobert e, vejatz ! mas entralhas
Son barrejadas bèlcòp tròp am mas ferralhas...

Altorn de mon alberc vos las cal estacar,
Car mon destrier sus tot acò pòd trabucar ! —

— Mas, dins un tal estat, Vivian, que vòs faire ? —
— Non recular, per èstre al Cèl lèu triomfaire ! —

Il est si acharné sur les Turcs farouches, qu'avec leur sang il change bientôt les prés verts en beaux prés rouges.

Il vient d'occire Tempesté et Bruyant d'Arguemor et il fait deux tronçons d'Auquetin, fils de Cadour.

Mais que signifie ceci ? Au milieu de la mêlée, Guillaume voit une épée levée sur sa tête...

Il a à peine le temps de parer le coup mortel, et voit que c'est Vivien, qui le salue ainsi.

Levant son heaume d'or, il lui dit de sa voix puissante : — Par Dieu ! mon beau neveu, tu n'y vas pas de main morte ! —

— Pardonnez-moi, bel Oncle ! C'est le sang que j'ai perdu, qui cause un peu que je ne vous ai pas reconnu !

J'ai le ventre ouvert et, voyez ! mes entrailles sont beaucoup trop mêlées à mon armure...

Il faut que vous les attachiez autour de mon haubert, car mon destrier peut trébucher sur tout cela ! —

— Mais, dans un tel état, Vivien, que veux-tu faire ? — Ne pas reculer, pour triompher bientôt dans le Ciel ! —

Tornamai, al combat va lo filh de Garin,
E son bras poderos aucis mant Maugrabin.

Entristezit e fièr, dabant parier coratge,
Guilhèm, mai que jamai, de Turcs fa mortalatge.

Ailas ! aicestis son encara cent milhers,
E Guilhèm n'a lèu plus que qualques cabalhers !

Tal un lion, al fum dels Maures se barreja,
E, juscas solelh colc, son espaza lauceja...

Dins aquel jorn, à Vila-Danha-subre-Orbiu,
Sol de tot l'òst crestian, Guilhèm demorèt viu.

De nouveau, le fils de Garin va au combat, et son bras puissant tue maint Maugrabin.

Attristé et fier devant un tel courage, Guillaume fait, plus que jamais, un carnage de Turcs.

Hélas ! ceux-ci sont encore cent mille, et Guillaume n'a bientôt plus que quelques chevaliers !

Tel un lion, il se mêle à cette nuée de Maures, et, jusqu'au soleil couchant, son épée brille comme un éclair...

En ce jour, à Villedaigne-sur-Orbieu, seul de tout l'ost chrétien, Guillaume survécut.

XXVII

LA TRISTOR DE GUILHEM

La Tristor de Guilhèm

VINCUT, Guilhèm d'Aurenja atal es lagremaire :
— Maldit sià l' jorn ont sortiguèri de ma maire !

Maldit sià lo Solelh que, dempèi, me fa lum !
Maldita, aicesta nèit ! e maldit, l'estelum !

Dius potent, Dius unic que l'Univers adòra,
Fai que los miunis èlhs non revejen l'auròra !

Belèu, me vòs punir, ò Senhor subre-naut,
D'aber pres per molher la molher de Tibaut !

La Tristesse de Guillaume

Vaincu, Guillaume d'Orange se lamente ainsi :
— Maudit soit le jour où je sortis de ma mère !

Maudit soit le Soleil qui, depuis, m'éclaire ! Maudite, cette nuit ! et maudits, tous les astres !

Dieu puissant, Dieu unique adoré par l'Univers, fais que mes yeux ne revoient plus l'aurore !

Peut-être, veux-tu me punir, ô très haut Seigneur, d'avoir pris pour femme la femme de Thibaut !

O tu, que m'as permés de delibrar Narbona,
Dius tant bon ! perque donc ta bontat m'abandona ?

A 'Spramonte, Còrsolt non foguèt lo plus fòrt...
Com aurià mai valgut qu'aquì foguèsi mòrt !

Sabes qu'ai aparat la religion Crestiana,
E me veicì vincut per la rasa Pagana !

Venes de far que, de tot l'òst, demòri sòl !
Demest tantis de mòrts, com non aber trebol ?

Dempèi que lo Solelh esclaira aicesta terra,
Non s'èra jamai vist tant malastroza guerra !

E vòli, mentrestant, sens demandar pietat,
M'aclinar umilment dabant ta volontat.

Tu, qu'ès lo Sobeiran qu'à son dit ten los astres,
Debes saber perque delargas los malastres !

D'abòrd que fas la lei à las constellacions,
Es que pòs t'enganar sul sòrt de las nacions ?

Descadenas la mar, balhas fòc à l'esclaire,
Fas tremolar los monts, ès lo grand buf de l'aire,

O toi, qui m'as permis de délivrer Narbonne, Dieu si bon ! pourquoi ta bonté m'abandonne-t-elle ?

A Aspramonte, Corsolt ne fut pas le plus fort... Comme il aurait mieux valu que là je fusse mort !

Tu sais que j'ai défendu la religion Chrétienne, et me voici vaincu par la race des Païens !

Tu viens de faire que, de tout mon ost, je reste seul ! Parmi tant de morts, comment ne pas avoir grand trouble ?

Depuis que le Soleil éclaire cette terre, on n'avait jamais vu une guerre si désastreuse !

Et je veux, cependant, sans demander pitié, m'incliner humblement devant ta volonté.

Toi, qui es le Souverain qui tient les astres à son doigt, tu dois savoir pourquoi tu donnes libre cours aux catastrophes !

Puisque tu fais la loi aux constellations, pourrais-tu te tromper sur le sort des peuples ?

Tu déchaînes la mer, tu donnes le feu à l'éclair, tu fais trembler les montagnes, tu es le grand souffle de l'air,

E comprendriai perque la rasa dels Pagans,
A Vila-Danha, es vincedora dels Crestians ?

Sò que fas es plan fait ! E la miuna ama tròba
Que sa dolor prezenta es per ela una espròba...

Senhor, vòli mon còr mai potent que mon bras !
Ai fe dins tu ! E fai de ieu sò que voldràs !

Et je comprendrais pourquoi la race Païenne est, à Villedaigne, victorieuse des Chrétiens ?

Ce que tu fais est bien fait ! Et mon âme trouve que sa douleur présente est pour elle une épreuve...

Seigneur, je veux mon cœur plus puissant que mon bras ! J'ai foi en toi ! Et fais de moi ce que tu voudras !

XXVIII

LA MORT DE VIVIAN

La Mòrt de Vivian

La nèit es arribada, e Guilhèm, à l'azard,
Subre Baucent cobèrt d'escruma es cabalcaire.

Demest los mòrts, tròba Bertrand, tròba Gerard,
E los abrasa longament, tot lagremaire.

Mas qu'es donc devengut son nebot Vivian,
Qu'a vist, blesat à mòrt, tornar dins la mesclada ?

— O comtesa Guiborc, vos, que l'aimàbetz tant,
Quand conestretz sa fin, com seretz dezolada ! —

La Mort de Vivien

La nuit est venue, et Guillaume chevauche au hasard sur Baucent couvert d'écume.

Parmi les morts, il trouve Bertrand, il trouve Gérard, et, les yeux en pleurs, il les embrasse longuement.

Mais qu'est donc devenu son neveu Vivien, qu'il a vu, blessé à mort, revenir dans la mêlée ?

— O comtesse Guibourc, vous, qui l'aimiez tant, quand vous connaîtrez sa fin, comme vous serez désolée ! —

Tot d'un còp, entrevei quicòm prèp una font.
Acò 's son bèl nebot, qu'es jazent jos un arbre.

Es mòrt, segurament. I'a qu'à veze son front,
Son blanc front de jovent, qu'es mai fred que lo marbre.

Sus son alberc sanglent sas doas mans fan la crots
E subre sos dos èlhs a rajat sa cerbèla.

Alavets, de Guilhèm s'auzis atal la vots :
— Ara, mon bèl nebot, al Cèl as vida bèla !

Mas com farai, sens tu, per vencir los Pagans ?
Qu'èras brabe e valent e de tu pauc vantaire !

Perque me cal te veze mòrt, mòrt à vingt ans ?
Faziàs encara tant bezonh à ton terraire !

Jamai subre un destrier montèt un tal baron !
Ailas ! quand, l'an pasat, te balhèri l'espaza,

Sosquèri que jamai non te veiriai barbon,
Tant l'amor dels combats te fazià l'ama raza ! —

O gauch ! à-n-aquels mòts, Vivian fa 'n sospir,
Bolèga un pauc lo cap e dis d'una vots flaca :

Soudain, il entrevoit quelque chose, près d'une fontaine... C'est son beau neveu, qui est couché sous un arbre.

Il est mort, certainement. Il n'y a qu'à voir son front, son blanc front d'adolescent, qui est plus froid que le marbre.

Ses deux mains sont croisées sur son heaume sanglant et sa cervelle a coulé sur ses deux yeux.

Alors, la voix de Guillaume retentit ainsi : — Maintenant, mon beau neveu, tu as belle vie dans le Ciel !

Mais comment ferai-je, sans toi, pour vaincre les Païens ? Que tu étais bon et vaillant et modeste !

Pourquoi faut-il que je te voie mort, mort à vingt ans ? Ton pays avait encore tant besoin de toi !

Jamais sur un destrier ne monta un tel baron ! Hélas ! quand, l'an passé, je te donnai l'épée,

Je songeai que jamais je ne te verrais vieux, tant l'amour des combats emplissait ton âme ! —

O joie ! à ces mots, Vivien soupire, agite un peu la tête et dit d'une voix faible :

— Sentisi que per l'autre Monde vau partir...
Que partiriai content, s'abiai l'ama sens taca ! —

— A ieu confesa-te com à-n-un capelan,
Mon bèl nebot ! Qu'es donc acò que te tracasa ? —

— Bèl Oncle, li respond tristament Vivian,
Pramor que me vezètz sol à-n-aicesta plasa,

Dabant los Turcs ai reculat, segurament !
Mea culpa ! Que Nòstre-Senhe me perdone ! —

— Mon bèl nebot, non as trahit ton jurament !
Demòra siau ! E glòria etèrna Dius te done ! —

Vivian es garit del remòrds escozent,
E sa bèla ama al Cèl monta esperdigalhada.

Es dejà mièja-nèit. Guilhèm subre Baucent
Fa, prèp son nebot mòrt, la funèbra velhada.

— Je sens que je vais partir pour l'Au-Delà ! Que je partirais content, si j'avais l'âme sans tache ! —

— Confesse-toi à moi comme à un chapelain, mon beau neveu ! Qu'est-ce donc qui te chagrine ? —

Bel Oncle, lui répond tristement Vivien, puisque vous me voyez seul en cet endroit,

J'ai reculé devant les Turcs, c'est bien certain ! *Mea culpa !* Que Notre-Seigneur me pardonne ! —

— Mon beau neveu, tu n'as pas trahi ton serment ! Sois tranquille ! Et que Dieu te donne la gloire éternelle ! —

Vivien est guéri de son cuisant remords et sa belle âme monte au Ciel, toute joyeuse.

Il est déjà minuit. Près de son neveu mort, Guillaume sur Baucent fait la veillée funèbre...

XXIX

LA FUGIDA DE GUILHÈM

La Fugida de Guilhèm

BAUCENT, à punta d'alba, anilha fièrament.
— Mon destrier, dis Guilhèm, non es dins l'espavent.
E, ieu, tremolariai ? S'ai perdut la partida,
Ai encara lo temps de far bèla fugida !...
O ma cara Guiborc ! qun grand malcòr auretz,
Quand, aicest vèspre, dins Aurenja me veiretz
Intrar sol, lo cap bas, e la rabia dins l'ama !
Mas raibem plus, qu'a set de sang ma bona lama ! —

E, tot d'un còp, Baucent fa 'n espectaclos saut.
Esmerèl, qu'es lo filh d'Orabla e de Tibaut,
Ven de traucar son flanc d'un mèstre-còp de lansa.

La Fuite de Guillaume

A la prime aube, Baucent hennit fièrement. — Mon destrier, dit Guillaume, n'est pas épouvanté, et, moi, je tremblerais ? Si j'ai perdu la partie, j'ai encore le temps de faire une belle retraite !... O ma chère Guibourc ! quelle grande tristesse vous aurez, quand, ce soir, vous me verrez entrer dans Orange, seul, la tête basse, et la rage dans l'âme ! Mais ne rêvons plus ! car ma bonne lame a soif de sang ! —

Soudain, Baucent fait un saut extraordinaire. Esmerel, qui est le fils d'Orable et de Thibaut, vient de trouer son flanc d'un maître-coup de lance. Guil-

Guilhèm l'a vist. Sarrant las dents, subre el se lansa
E l' manda lèu al paradis de Mahomet.
Danebier dabant el se presenta : li met
Un pauc de fer trencant à travers la garganta.
Enfin, Abd-el-Roflan, qu'a 'na espaza giganta,
Subre l' prat apareis, montat sus Folatis :
Gaujozament, Guilhèm en dos lo despartis.

Mas lo paure Baucent pèrd son sang e trantòla.
De lo veze morent com Guilhèm se dezòla !
E, pracò, cal fugir ! Lavets, al rei vincut
Guilhèm arranca l'èlme e l'alberc e l'escut,
Fa de tot acò bèl sa novèla armadura,
Laisa Baucent e pren Folatis per montura.
Ara, es salvat ! Clama : — Mahom e Tarvagant ! —
Los Sarrazins lo prenon per Abd-el-Roflan
E dabant el aclinan vite lor caratge.

— Veni d'aucir Guilhèm ! lor dis dins lor lengatge,
E pensi plan qu'aurai Aurenja, abant deman ! —
Qun gauch pels Turcs ! Mas lèu es clar per mant Pagan
Qu'es Guilhèm que fugis e cèrca delibransa.
Alavets, dins tot l'òst, s'auzis qu'un clam : « Venjansa ! »
Lo rei Baudus lo perseguis. Acò 's en van :
Guilhèm es dejà lènh, e Folatis a vam !

laume l'a vu. Serrant les dents, il s'élance sur lui et l'envoie bientôt au paradis de Mahomet. Danebier se présente devant lui : il lui met un peu de fer tranchant au travers de la gorge. Enfin, Abd-el-Roflan, qui a une épée géante, monté sur Folatis, apparaît sur le pré : joyeusement, Guillaume le coupe en deux.

Mais le pauvre Baucent perd son sang et chancelle. Comme Guillaume se désole de le voir mourant ! Et, cependant, il faut fuir ! Alors, Guillaume arrache au roi vaincu le heaume, le haubert et le bouclier, fait de tout cela sa nouvelle armure, abandonne Baucent et monte sur Folatis. Maintenant, il est sauvé ! Il crie : — Mahom et Tarvagant ! — Les Sarrasins le prennent pour Abd-el-Roflan et inclinent leur visage devant lui.

— Je viens d'occire Guillaume ! leur dit-il en leur langage, et je pense bien que j'aurai Orange, avant demain ! Quelle joie pour les Turcs ! Mais, pour maint Païen, il est bientôt évident que c'est Guillaume qui fuit et cherche délivrance. Alors, dans tout l'ost, on n'entend qu'un cri : « Vengeance ! » Le roi Baudus se met à sa poursuite. C'est en vain : Guillaume est déjà loin, et Folatis a belle ardeur !

XXX

LA COMTESA GUIBORC

La Comtesa Guiborc

I

GUILHÈM, dabant Aurenja, a dit d'una vòts fòrta :
— Amic portier ! à ton Senhor dorbis la pòrta !
Som lo comte Guilhèm ! Abaisa donc lo pont ! —
Lo portier, li vezent èlme vert sus lo front,
Lo pren per un Pagan e ten pòrta barrada.
Mentrestant, a sentit qu'a l'ama trasvirada
E va dire à Guiborc : — Comtesa, un mescrezent
Montat subre un destrier autant bèl que Baucent,
Prèp lo pont-levadis, demanda retirada !
A l'espaza à la man, e gaire non m'agrada.
Es tot cobert de sang ! Enfin, dis qu'es Guilhèm !
Crezi qu'aurem grand mal, Comtesa, se l' crezèm ! —

La Comtesse Guibourc

I

DEVANT Orange, Guillaume a dit d'une voix forte : — Ami portier ! ouvre la porte à ton Seigneur! Je suis le comte Guillaume! Abaisse donc le pont ! — Le portier, lui voyant heaume vert sur le front, le prend pour un Païen et laisse la porte bien fermée. Cependant, il se sent saisi d'une grande frayeur et va dire à Guibourc : — Comtesse, un mécréant, monté sur un destrier aussi beau que Baucent, près le pont-levis, demande asile ! Il a l'épée à la main et ne me plaît guère. Il est tout couvert de sang ! Enfin, il dit qu'il est Guillaume ! Je crois qu'il nous adviendra grand mal, Comtesse, si nous

La comtesa Guiborc es tota trebolada
E, dins un res de temps, suls merlets s'es quilhada.
Sa vots a resontit : — Que demandas, vasal ? —
Guilhèm l'auzis e fòrtament li dis atal :
— Ma Guiborc, som Guilhèm ! Alandatz-me la pòrta !
Tot l'òst d'Abd-el-Melik me fa marrida escòrta !
Dorbisètz vite ! — Mescrezent, intraras pas !
Dorbirai qu'à Guilhèm ! Non ès Guilhèm, ailas ! —
— Comtesa, abètz grand tòrt de non voler me creire !
Som seguit pels Pagans, e lèu los anatz veire ! —
— Jamai n'ai vist Guilhèm aber paur dels Pagans !
Guilhèm sab mai que tu los mòts embrïaigants ! —

Al fonze de son còr, com Guilhèm se dezòla !
E l'òst dels Turcs s'abansa, e la terra n' tremòla...
Mas Guilhèm trai son èlme e dis : — Me crezètz pas ?
Eh ben ! cara Guiborc, agaitatz donc mon naz ! —
Guiborc lo reconeis e va dorbir la pòrta,
Quand, còp-sec, vei pasar, gemegaires per òrta,
Dos cents Crestians que los Turcs menan al trespas.
Alavets, dis : — Non ès En Guilhèm del Cort-Naz,
D'abòrd que l' sang non se revira dins tas venas,
Quand vezes de Crestians que trigòsan cadenas ! —
— Vòl m'esprobar, sosca Guilhèm, e non a tòrt !
Vau li mostrar que som sempre Guilhèm lo Fort ! —
Torna estacar son èlme e, brandisent sa lama,
Tomba suls Maugrabins, jos los èlhs de sa Dama.
Qun mortalatge bèl ne fa, dins un moment !
Trauca escuts, fend albercs, semena l'espavent
E fa tant qu'als captius balha la delibransa.
Guiborc, subre sa torre, es en granda alegransa.

le croyons ! — La comtesse Guibourc est dans un grand trouble et, immédiatement, monte sur les créneaux. Sa voix a retenti : — Que demandes-tu, vassal ? — Guillaume l'entend et fortement lui répond ainsi : — Ma Guibourc, je suis Guillaume ! Ouvrez-moi la porte ! Tout l'ost d'Abd-el-Mélik est à ma poursuite ! Ouvrez vite ! — Mécréant, tu n'entreras pas ! Je n'ouvrirai qu'à Guillaume ! Tu n'es pas Guillaume, hélas ! — Comtesse, vous avez grand tort de ne pas vouloir me croire ! Les Païens me poursuivent, et bientôt vous les verrez ! — Je n'ai jamais vu Guillaume avoir peur des Païens ! Guillaume sait plus que toi les mots qui enivrent ! —

Comme, au fond de son cœur, Guillaume se désole ! Et l'ost des Turcs s'avance, et le sol en est ébranlé... Mais Guillaume ôte son heaume et dit : — Vous ne me croyez pas ? Eh bien ! chère Guibourc, regardez donc mon nez ! — Guibourc le reconnaît et va ouvrir la porte, quand, soudain, elle voit passer, gémissant dans la campagne, deux cents Chrétiens que les Turcs conduisent au trépas. Alors, elle dit : — Tu n'es pas Guillaume au Court-Nez, puisque le sang ne se retourne pas dans tes veines, quand tu vois des Chrétiens enchaînés ! — Elle veut m'éprouver, songe Guillaume, et elle n'a pas tort ! Je vais lui montrer que je suis toujours Guillaume le Fort ! — Il rattache son heaume et, brandissant son épée, tombe sur les Maugrabins, sous les yeux de sa Dame. Quel beau massacre il en fait, en un instant ! Il troue écus, fend hauberts, sème l'épouvante et fait tant qu'il délivre les captifs. Sur sa tour, Guibourc a

Ne descend lèu e dis : — Guilhèm es plan atal ! —
E, tre qu'aiceste torna, alanda lo portal.

II

Dementre que los Turcs s'abansan vers Aurenja,
Al còlh de son Guilhèm Guiborc long-temps se penja.
Pèi, lo despelha e dis, en cambiant de color :
— Segur, mon bèl Amic, abètz granda dolor !
E vezi que, malgrat vòstra estranja armadura,
Non arribatz aicì salvat de blesadura...
Leialament vos espozèri dabant Dius
E recebèri vòstres baizes agradius ;
Es per l'amor de vos que non som plus Pagana,
E, s'òc cal, morirai per la grand Fe crestiana !
Mas una cauza, ara, me met en grand trebol :
Es, per vos faire intrar, d'aber trait lo ferrol !
S'èretz Guilhèm, seriatz seguit de vòstra armada !
Veiriai à vòstre entorn la joenesa aflambada,
Vòstres nebots : Bertrand lo Pros e Guinemant,
Gerard e Gui lo Brun, subretot Vivian !
Non ètz Guilhèm d'Aurenja, e ne som espantada ! —
— Per sant Pèire e la Vierge ! acò 's vertat probada
Que d'èstre tornat sol me fa granda dolor...
Tant-ben, vos parlarai sens cap de biscontor :
A Vila-Danha, es mòrt mon jove parentatge !
Non demòra que ieu d'aquel fièr baronatge !

grande joie. Elle en descend bientôt et dit : — Guillaume est bien ainsi ! — Et, dès que celui-ci revient, elle ouvre la grand porte.

II

Pendant que les Turcs s'avancent vers Orange, Guibourc se suspend longtemps au cou de son Guillaume. Puis, elle le déshabille et lui dit, toute pâle : — Sûrement, mon bel Ami, vous avez grande douleur ! Et je vois que, malgré votre armure étrange, vous n'arrivez pas ici sans blessures... Je vous épousai loyalement devant Dieu et je reçus vos baisers agréables ; c'est parce que je vous aime que je ne suis plus Païenne, et, s'il le faut, je mourrai pour la grande Foi chrétienne ! Mais, à cette heure, une chose cause mon grand trouble : c'est d'avoir ôté la barre pour vous faire entrer ! Si vous étiez Guillaume, vous seriez suivi de votre armée ! Je verrais autour de vous les jeunes hommes enflammés, vos neveux : Bertrand le Preux et Guinemant, Gérard et Guy le Brun, et surtout Vivien ! Vous n'êtes pas Guillaume d'Orange, et j'en suis épouvantée ! — Par saint Pierre et la Vierge ! il est bien vrai que j'ai grande douleur d'être revenu seul... Aussi, je vais vous parler sans feinte : à Villedaigne, toute ma jeune parenté est morte ! De tous ces fiers barons, il ne reste que

Vergonha sul miu nom ! Lo Dius bon m'a maldit !
Los Turcs an triomfat... e me som enfugit ! —

Auzint acò, Guiborc pel sòl reta es tombada.
Pèi, a clamat : — Santa Marìa coronada,
Entrestant que per ieu tantis jovents son mòrts,
Prenètz-me, se vos plai, dins los celestials òrts !
Fazètz que siai lèu mòrta e siai lèu enterrada,
Per que de ma dolor siai vite delibrada ! —

Dins Aurenja e Narbona, ara, i'a malcòr grand.
Son mòrts : Gerard, Gautier, Vivian e Bertrand !
Mòrts tant-ben : Joserant, Gaudin de Pèiralada,
Guichard e Guielin... Qun dòl per l'encontrada !

Pracò, Guiborc reven de son prigond esmai.
— Amic ! dis à Guilhèm, dezesperem jamai !
Los raises del solelh m'an tornat esperansa...
Per aber bona ajuda, anatz còp-sec en Fransa !
I veiretz grands barons, vòstre paire Aimeric
E subretot nòstre Emperaire, qu'es tant ric ! —
— Comtesa, me cargatz d'emposibla bezonha !
Anar e Fransa, ieu, pr' i mostrar ma vergonha ?
Non i soscatz ! Vezètz Guilhèm lo Vencidor,
Aquel que de Còrsolt foguèt triomfador,
Lo filh d'Aquel que, tòt jovent, prenguèt Narbona,
Lo Comte del Cort-Naz, enfin, èstre en persona
A Sant-Danis e dire aquì, lo roje al front,
Que los Turcs l'an vincut ? Pasarià per capon !
I mandarai un mesatger, s'òc vos agrada... —
— Es tu qu'i anaràs, o serai malcorada ! —

moi ! Le Dieu bon m'a maudit ! Les Turcs ont triomphé... et je me suis enfui ! —

Entendant cela, Guibourc est tombée raide sur le sol. Puis, elle a crié : — Sainte Marie couronnée, puisque pour moi tant de jeunes gens sont morts, prenez-moi, s'il vous plaît, dans les jardins célestes ! Faites que je sois bientôt en terre, pour que je sois vite délivrée de ma souffrance ! —

Dans Orange et Narbonne, maintenant, il y a grande tristesse. Sont morts : Gérard, Gautier, Vivien et Bertrand ! Morts aussi : Josserant, Gaudin de Pierrelée, Guichard et Guielin ! ... Quel deuil pour le pays !

Pourtant, Guibourc revient de son profond émoi. — Ami ! dit-elle à Guillaume, ne désespérons jamais ! Les rayons du soleil m'ont rendu espoir... Pour avoir grand secours, allez tout de suite en France ! Vous y verrez de puissants barons, votre père Aimeric et surtout notre Empereur, qui est si riche ! — Aller en France, moi, pour y montrer ma honte ? Vous n'y songez point ! Voyez-vous Guillaume le Vainqueur, celui qui triompha de Corsolt, le fils de Celui qui, tout jeune, prit Narbonne, le Comte au Court-Nez, enfin, être en personne à Saint-Denis et, là, dire, le rouge au front, que les Turcs l'ont vaincu ? On le prendrait pour un lâche ! J'y enverrai un messager, si cela vous agrée... — C'est toi qui vas y aller, ou je serai dans la tristesse ! — Je partirai donc ! Mais

— Partirai donc ! Mas com faretz, cara molher,
Per plan vos aparar, sens cap de cabalher ? —
— Per m'aparar, as dit ? Am las veuzas nombrozas
Dels que son mòrts dins tas batalhas malastrozas,
N'aurai pron, apren-z-òc ! pr' aparar mon castèl
E faire, jols merlets, chapladis subrebèl !
Enfin, com es vertat qu'ai novèla crezensa,
Pr' acalhausar los Turcs aurai mascla valensa ! —

III

Al pros comte Guilhèm, qu'en Fransa va partir,
Guiborc dis ara : — Auriai grand gauch de te seguir.
Oc pòdi pas. Me cal gardar la Ciutadèla ;
Mas pòs èstre certan que te serai fidèla !
E tu ? Belèu que, quand seràs à Sant-Danis,
Trobaràs, per t'aimar, barona o balairis...
Debrembaràs Guiborc, que non es de ta rasa,
E non tornaràs plus aicì prendre ta plasa ! —

Lo Comte, qu'es segur d'èstre un espos fidèl,
Escampa tantis plors, que n' banha son forrèl.
— Taizatz-vos, genta Amiga ! e non ajetz tracases !
N'abrasaran jamai que vos los miunis brases !
Per sant Pèire de Roma, aicì fau jurament,
Auzisètz plan ! de non cambiar de vestiment,
De non beure de vin, de non manjar pebrada,

comment ferez-vous, chère compagne, pour bien vous défendre, sans nul Chevalier ? — Pour me défendre, as-tu dit ? Avec les nombreuses veuves de ceux qui sont morts dans tes combats désastreux, j'en aurai assez, apprends-le ! pour défendre mon château et faire, sous les créneaux, un beau massacre ! Enfin, comme il est vrai que j'ai nouvelle foi, pour lapider les Turcs j'aurai mâle vaillance ! —

III

Au preux comte Guillaume, qui va aller en France, Guibourc dit maintenant : — J'aurais grande joie de te suivre. Je ne le peux. Il faut que je garde la Cité ; mais tu peux être certain que je te serai fidèle ! Et toi ? Peut-être, quand tu seras à Saint-Denis, tu trouveras, pour t'aimer, baronne ou ballerine... Tu oublieras Guibourc, qui n'est pas de ta race, et tu ne reviendras plus prendre ta place ici ! —

Le Comte, qui est sûr d'être un époux fidèle, verse tant de pleurs, qu'il en mouille le fourreau de son épée. — Taisez-vous, gente Amie ! et n'ayez nul souci ! Mes bras n'embrasseront jamais que vous ! Par saint Pierre de Rome, je fais ici le serment, écoutez-bien ! de ne pas changer de vêtement, de ne pas boire du vin, de ne pas manger poivrade, de ne pas

De non dormir sus pluma o jos cortina ondrada
E de laisar ma boca veuza de tot bais,
Juscas que siai tornat dins aiceste palais ! —

Guiborc plora de gauch, d'amor e d'esperansa,
E Guilhèm es partit per la terra de Fransa.

dormir sur plume ou sous courtine ornée et de laisser ma bouche veuve de tout baiser, tant que je ne serai pas revenu dans ce palais ! —

Guibourc pleure de joie, d'amour et d'espoir, et Guillaume est parti pour la terre de France.

XXXI

LOS DOS FRAIRES

Los Dos Fraires

AQUEL fièr cabalher que com un embelet
Ven de sortir d'Aurenja e fa lo molinet
Am son espaza qu'al solelh es tant luzenta,
Acò 's Guilhèm sus Folatis, bèstia rabenta.
Pren lo camin de Fransa e s'enva com lo vent.
Per òrta, qui lo vei a còp-sec espavent.
Cor lo jorn, cor la nèit, jamai res non l'arrèsta.
Sa lama, dins son punh, sempre al combat s'aprèsta
Pracò, n'aucis degun, juscas à Orlean.
Mas, aquì, an grand tòrt de l' tratar de bregand,
E balha mal de mòrt à cinquanta ensultaires...
Tots los de la ciutat son anats, suplicaires,
Trobar dins son castèl lor bon senhor Ernaut
E li an dit : — Un Turc ven de nos faire asaut !

Les Deux Frères

Ce fier chevalier qui vient de sortir d'Orange comme un éclair et fait le moulinet avec son épée qui brille tant au soleil, c'est Guillaume sur Folatis, bête rapide. Il prend le chemin de France et va comme le vent. Qui le voit à travers la campagne a soudain épouvante. Il court le jour, il court la nuit, jamais rien ne l'arrête. Dans son poing, sa lame est toujours prête au combat. Pourtant, il n'occit personne, jusqu'à Orléans. Mais, là, on a grand tort de le traiter de brigand, et il met en mal de mort cinquante insulteurs... Tous ceux de la cité sont allés, suppliants, trouver en son château leur bon seigneur Hernaut et lui ont dit : — Un Turc vient de nous

De nos mazelar tots lo crezèm plan capable !
Es fòrt com un lion e belèu qu'es lo Diable !
Venjatz-nos, per pietat ! —

Ernaut, tre los auzir,
Se sentis per lo Turc un còr comol d'azir.
Monta sus son destrier e, l'espaza levada,
Va vers Guilhèm, qu'abià représ sa cabalcada.
— Filh de Mahom ! li dis, vas perir de ma man ! —
Guilhèm respond : — Belèu que morirai deman ;
Mas, uèi, es tu que vas à Dius rendre ton ama ! —
E li pòrta, en rizent, un tant bèl còp de lama,
Que lo descend, com un pelhòt, de son cabal !
Espatarrat, Ernaut, pracò, non a grand mal ;
Mas sentis que son front es roje de vergonha...
— Coneisi qu'un baron qu'aje una tala ponha :
Acò 's Guilhèm lo Fòrt, qu'es mon fraire tant car ! —
Atal a dit. Guilhèm repren : — Cal s'esplicar !
A ton parlar, ai plan comprés qu'èras mon fraire ;
Vaquì perque t'ai solament virat de caire ! —

Subre 's prats d'Orlean per la Lèira arrozats,
Los dos fraires se son longament abrasats.

assaillir ! Nous le croyons bien capable de nous massacrer tous ! Il est fort comme un lion et, peut-être, c'est le Diable ! Vengez-nous, par pitié ! —

Dès qu'il les entend, Hernaut sent que son cœur s'emplit de haine pour le Turc. Il monte sur son destrier et, l'épée haute, va vers Guillaume, qui avait repris sa chevauchée. — Fils de Mahom ! lui dit-il, tu vas périr de ma main ! — Guillaume lui répond : — Je mourrai peut-être demain ; mais, aujourd'hui, c'est toi qui vas rendre ton âme à Dieu ! — Et, en riant, il lui donne un si beau coup d'épée, qu'il le descend de son cheval, comme une loque ! Étalé sur le sol, Hernaut, pourtant, n'a pas grand mal ; mais il sent que son front est rouge de honte... — Je ne connais qu'un baron qui ait une telle poigne : c'est Guillaume le Fort, qui est mon frère si cher ! — Il a dit ainsi. Guillaume reprend : — Il faut s'expliquer ! A ton parler, j'ai bien compris que tu étais mon frère ; voilà pourquoi je t'ai seulement renversé ! —

Sur les prés d'Orléans arrosés par la Loire, les deux frères se sont embrassés longuement.

XXXII

LA GRANDA COLÈRA DE GUILHÈM

La Granda Colèra de Guilhèm

I

A Sant-Danis, an dit à Guilhèm lo Baron
Que Loïs e sa Cort son partits per Laon
E qu'aquì Blanca-Flor dèu èstre coronada
Emperairis, abant la fin de la jornada.
Donc, Guilhèm vers Laon cabalca vitament
E sentis dins son cap un grand rebulhiment.
Com serà recebut per Loïs l'Emperaire ?
Ambe grand gauch, segur, pramor qu'es son bèl-fraire.
Pracò, quand se dirà vincut pels Sarrazins,
Belèu plan qu'à Loïs vendran qualques frezins ;
Mas aiceste sab plan que, se pòrta corona,
Es gracia subretot à Guilhèm de Narbona...

La Grande Colère de Guillaume

I

A Saint-Denis, on a dit à Guillaume le Baron que Louis et sa Cour sont partis pour Laon et que, là, Blanchefleur doit être couronnée Impératrice, avant la fin de la journée. Donc, Guillaume chevauche à la hâte vers Laon et sent un grand trouble en son esprit. Comment sera-t-il reçu par l'empereur Louis ? Avec grande joie, certainement, puisqu'il est son beau-frère. Pourtant, quand il s'avouera vaincu par les Sarrasins, peut-être bien que Louis sentira quelque frisson ; mais celui-ci sait bien que, s'il a été couronné, c'est surtout grâce à Guillaume

Am ! Guiborc, pacientatz ! Vendrà lèu aquel jorn
Ont am bèl òst Guilhèm prèp vos farà retorn !
Sa sòrre Blanca-Flor va li faire abrasada !
Vers el tota la Cort va venir apreisada ;
Per el resontiran las viòlas dels joglars,
E tots aquels onors à son còr seran cars !
Mas qu'es acò ? Dejà, lo veicì dins la vila,
E degun non li fa saludacion civila !
Degun n'es afanat pr' èstre son escudier,
Quand, dabant lo palais, descend de son destrier !
Antan, pracò, quantis venian li prendre rennas
E li faire l' bèl-bèl, dementre que las fennas
A las fenèstras brandisian los mocadors !
Uèi, dabant el tots los varlets son fugidors...
E quala Dòna, per mirar son arribada,
En ciutat de Laon s'es un pauc desrengada ?
Guilhèm sentis com un grand fòc dins son cerbèl
E, sol, estaca Folatis à-n-un ormèl.

A son entorn parlan atal, los curïozes :
— Jès ! qui 's aquel ? — Es lo baron dels pezolhozes ! —
— Se crei que l' recebran, am tal arnescament ! —
— Belèu qu'es un malaut qu'a plus son sentiment ! —

Guilhèm anaba castigar los maldizeires
E los embrenicar d'un còp com freules veires,
Quand, de la part del Rei, venon li demandar
Qual es e sò que vòl. —
Esclau ! vau m'esplicar !
Dis alavets Guilhèm am sa votz la plus fòrta.
Ton Mèstre m'a laisat ensultar à sa pòrta !

de Narbonne... Allons ! Guibourc, patientez ! Bientôt viendra ce jour où, avec un bel ost, Guillaume reviendra vers vous ! Sa sœur Blanchefleur va l'embrasser ; avec empressement toute la Cour va s'avancer vers lui ; pour lui retentiront les violes des jongleurs, et tous ces honneurs lui seront chers ! Mais qu'est ceci ? Déjà, le voici dans la ville, et nul ne le salue civilement ! Nul ne s'empresse pour être son écuyer, quand, devant le palais, il met pied à terre ! Autrefois, pourtant, qu'ils étaient nombreux, ceux qui venaient prendre les rênes de son destrier et lui prodiguaient mille flatteries, tandis que les femmes agitaient leurs mouchoirs aux fenêtres ! Aujourd'hui, tous les varlets fuient à son approche... Et quelle Dame, pour admirer son arrivée, s'est un peu dérangée, en la cité de Laon ? Guillaume sent comme un grand feu sous son front et, seul, attache Folatis à un ormeau.

Autour de lui, les curieux parlent ainsi : — Oh ! quel est donc celui-là ? — C'est le baron des pouilleux ! — S'il croit qu'on le recevra, avec un tel accoutrement ! — C'est peut-être un malade qui n'a plus sa raison ! —

Guillaume allait châtier les insolents et les briser d'un coup comme de fragiles verres, quand, de la part du Roi, on vient lui demander qui il est et ce qu'il veut. — Esclave ! je vais m'expliquer ! dit alors Guillaume de sa plus grosse voix. Ton Maître a permis qu'on m'insulte à sa porte ! Va donc lui dire

Vai donc li dire qu'es capon o beligas
E que, ieu, som Guilhèm, lo comte del Cort-Naz ! —

II

La fèsta del Coronament es arribada.
Dins la sala d'onor del palais, comolada
De cabalhers vestits del drap d'aur lo plus ric,
Prèp Loïs l'Emperaire es lo vièlh Aimeric,
Prèp Blanca-Flor se ten la comtesa Ermengarda
Que, malgrat son pel blanc, es encara bragarda.
E son aquì : Bernat, Beuve, Ernaut, Guibelin,
Ambe lors Dònas dins la seda e dins lo lin.
Dels encensiers montan vapors embrïaigantas,
Pensadas de cadun non son estomagantas,
E l' rire, jos la vota, esclata en cent resons,
Dementre que 's joglars fan tindar lors cansons.
Enfin, tot cala, e Blanca-Flor, agenolhada,
Per l'Emperaire Emperairis es coronada.

Pracò, prèp de la pòrta e darrier un pilher,
Se ten, mut e soscaire, un afros cabalher.
Qu'a degut batalhar ! La sang lo taca encara ;
Un èlme vert de Sarrazin es sus sa cara ;
Sarra una espaza jos son pelhandros mantèl,
E son còr bat com sus l'enclutge lo martèl.
Acò 's Guilhèm ! Dabant la gaujoza asemblada,

qu'il est un lâche ou un niais et que, moi, je suis Guillaume, le comte au Court-Nez ! —

II

La fête du Couronnement est arrivée. Dans la salle d'honneur du palais, emplie de chevaliers vêtus du plus riche drap d'or, près de l'empereur Louis est le vieil Aimeric, près de Blanchefleur se tient la comtesse Hermengarde qui, malgré ses cheveux blancs, est encore belle. Et sont là : Bernard, Beuve, Hernaut, Guibelin, avec leurs Dames dans le lin et la soie. Des vapeurs enivrantes montent des encensoirs, les pensées de chacun ne sont guère tristes, et, sous la voûte, les éclats de rire retentissent nombreux, pendant que les jongleurs font entendre leurs chansons. Enfin, tout se tait, et Blanchefleur, à genoux, est couronnée Impératrice par l'Empereur.

Cependant, près de la porte et derrière un pilier, se tient, muet et songeur, un chevalier affreux. Comme il a dû combattre ! Il est encore tout souillé de sang ; un heaume vert de Sarrasin est sur son visage ; il serre une épée sous son manteau en guenilles, et son cœur bat comme le marteau sur l'enclume. C'est Guillaume! Devant la joyeuse assemblée,

Sentis que non pòd plus tenir boca clavada.
Tot d'un còp, furïos, s'abansa vers Loïs,
Lènh d'el jita son èlme, e veicì sò que dis :

— Dius vos garde long-temps en santat, cara Maire !
E vos garde tant-ben, ò mon valoros Paire !
E vos-aus, Fraires, demoratz galhards e bons,
Sens jamai vos fizar als coronats felons !
Ah ! los felons ! Aicì los vezi ! Aicì los teni !
Es per los castigar qu'ara dabant els veni !
Lor cara deven palla, an grand treboladis !
E perque donc servan un còr tant cambiadis ?
Reiòt Loïs, te brembas plus, à-n-aicesta ora,
D'aquel que te balhèt ajuda salvadora,
Quand lo grand Carl, volià faire copar ton pel !
Qu'abià razon de non te creire nascut d'el !
S'èras lo filh de Carl, non te fariai vergonha !
Te cal soscar qu'al costat d'el n'ès res que ronha !
Reiòt Loïs, n'ès qu'un bastard e qu'un capon !
Oc dizi clarament, en ciutat de Laon !
E tu, ma Sòrre, se compren que siàs ligada
A-n-aquel estequit, dont lo vici t'agrada !
Per èstre dinna d'el e meritar son bais,
M'as laisat ensultar dabant aicest palais !
Oc sabi, tombi mal, demest vòstra ondradura ;
Per intrar à la Còrt, ai paura vestidura ;
Abètz lo roje al front de m'aber per parent,
Pramor que mèrqui mal e que som sens argent...
Mas vos caldrià saber que, subre la planeta,
Es pròpre e bèl aquel qu'a la conciensa neta !
La miuna l'es ! A Vila-Danha-subre-Orbiu,

il sent qu'il ne peut plus se taire. Soudain, furieux, il s'avance vers Louis, loin de lui jette son heaume, et voici ce qu'il dit :

— Dieu vous garde en santé, Mère chérie ! et vous garde aussi, ô mon valeureux Père ! Et vous, Frères, soyez toujours bons et vigoureux, sans vous fier jamais aux félons couronnés ! Ah ! les félons ! Ici, je les vois ! Ici, je les tiens ! C'est pour les châtier que, maintenant, je me présente devant eux ! Leur visage pâlit, ils sont dans un grand trouble ! Et pourquoi donc gardent-ils un cœur si versatile ? Petit roi Louis, tu ne te souviens plus, à cette heure, de Celui qui te donna aide puissante, quand le grand Charles voulait faire couper ta chevelure ! Comme il avait raison de croire que tu n'étais pas né de lui ! Si tu étais le fils de Charles, tu n'aurais pas honte de moi ! Il faut que tu songes que tu n'es qu'un drôle, auprès de lui ! Petit roi Louis, tu n'es qu'un bâtard et qu'un pleutre ! Je le dis clairement, en la cité de Laon ! Et toi, ma sœur, je comprends que tu sois unie à cet avorton, dont le vice te plaît ! Pour être digne de lui et mériter son étreinte, tu m'as laissé insulter devant ce palais ! Je le sais, j'arrive en importun au milieu de toutes vos parures ; pour entrer à la Cour, j'ai de pauvres habits ; le rouge vous monte au front, quand vous songez que je suis votre parent, parce que je suis mal équipé et que je suis sans fortune... Mais il vous faudrait savoir que, sur cette terre, est propre et beau celui dont l'âme est sans souillure ! La mienne l'est ! A Villedaigne-sur-

Ai fait sò qu'ai pogut, e, sol, n'arribi viu !
Per tot solas, ai vòstras minas trufandièras !...
Qun fum de Maures, de la Mar à las Corbièras !
Tots mos nebots son mòrts ! Mòrt, Gerard ! Mòrt, Bertrand !
Mòrts, Gautier, Uc e Gui ! Mòrt, ailas ! Vivian !
N'ai plus d'òst ! e, malgrat la miuna espaza bona,
Los Turcs intraran lèu dins Aurenja e Narbona !
Acò vos es egal ! Qu'enchautan Sarrazins,
S'abètz bèlas amors e se bebètz bons vins !
Aval, en terra d'Oc, joves barons perison :
Aicì, las gents de Cort nèit e jorn se gaudison !
A vos-aus los plazers que vos an pauc costat,
E que Guilhèm salve tot sol la Crestiantat !
Acò pòd plus durar, al reialme de Fransa !
Non ès ma sòrre, Blanca-Flor ! Me cal venjansa !...—

A-n-aquels mòts, probant que pensa sò que dis,
Guilhèm a fait lo gèst d'aucir l'Emperairis ;
Mas Ermengarda dabant el s'es arborada,
E l'espaza luzenta en l'aire es demorada...

III

Com un rai de solelh traucant una nibol,
Al mitan de la Cort, qu'es dins un grand trebol,
Aelis apareis, Aelis la joventa.
Dabant Guilhèm furios, en plorant se prezenta

Orbieu, j'ai fait ce que j'ai pu, et, seul, j'en arrive vivant ! Pour tout réconfort, j'ai vos airs moqueurs!... Quelle nuée de Maures, de la Mer aux Corbières ! Tous mes neveux sont morts ! Mort, Gérard ! Mort, Bertrand ! Morts, Gautier, Huc et Guy ! Mort, hélas ! Vivien ! Je n'ai plus d'ost ! et, malgré ma bonne épée, les Turcs entreront bientôt dans Orange et Narbonne ! Cela vous est égal ! Que vous importent les Sarrasins, si vous avez belles amours et si vous buvez bons vins ! Là-bas, en terre d'Oc, les jeunes barons meurent : ici, les gens de Cour nuit et jour sont en joie ! A vous tous, les plaisirs qui ne vous ont coûté guère ! et que Guillaume sauve tout seul la Chrétienté ! Cela ne peut plus durer, au royaume de France ! Tu n'es pas ma sœur, Blanchefleur ! et je veux me venger !... —

A ces mots, prouvant qu'il est sincère, Guillaume a fait le geste de tuer l'Impératrice ; mais Hermengarde s'est dressée devant lui, et la luisante épée est demeurée en l'air...

III

Tel un rayon de soleil trouant une nuée, au milieu de la Cour, qui est dans un grand trouble, Aélis apparaît, Aélis la jouvencelle. Devant Guillaume furieux, elle se présente en pleurant et dit : —

E dis : — Bèl Oncle, de ma maire ajetz pietat !
A 'gut tòrt, s'a rigut, quand vos an ensultat ;
Mas largatz contra ieu vòstra colèra auriva !
Se non volètz m'aucir, fazètz-me cremar viva
O dins païs lentan mandatz-me à l'abandon,
E que ma Maire, vòstra Sòrre, aje perdon !

Agenolhada als pèds de Guilhèm, la mainada,
Los èlhs tot lagremants, atend sa destinada.

— Bèla neboda, dis Guilhèm, en l'abrasant,
Arboratz-vos ! e, per sant Pèire, lo grand Sant !
N'ajetz plus marriment ! Fau gracia à vòstra maire
E fau gracia tant-ben à Loïs l'Emperaire !
Mas, sens vos, plan segur, me faziai lor borrèl ! ...—

E Guilhèm a remés son espaza al forrèl.

Bel Oncle, ayez pitié de ma mère ! Elle a eu tort, si elle a ri, quand on vous a insulté ; mais déchaînez contre moi votre grande colère ! Si vous ne voulez pas m'occire, faites-moi brûler vive ou exilez-moi en un pays lointain, et que ma Mère, votre Sœur, soit pardonnée ! —

Agenouillée aux pieds de Guillaume, la fillette, en larmes, attend sa destinée.

— Belle nièce, dit Guillaume, en l'embrassant, relevez-vous ! et, par saint Pierre, le grand Saint ! n'ayez plus du chagrin ! Je fais grâce à votre mère et je fais grâce aussi à l'empereur Louis ! Mais, sans vous, sûrement, je les exécutais !... —

Et Guillaume a remis son épée au fourreau.

XXXIII

CANT DE VICTORIA

Cant de Victòria

JOGLARS, entonatz cansons de victòria !
Guilhèm s'es cobèrt d'immortala glòria !

— Am l'òst valoros que ten de Loïs,
De Maures a fait un bèl chapladis.

A revist Guiborc, a revist Aurenja,
Contra Abd-el-Melik a pres sa revenja.

E l'Emir vincut a fugit sus mar
Am granda furor e malcòr amar.

Chant de Victoire

JONGLEURS, entonnez chansons de triomphe ! Guillaume s'est couvert d'immortelle gloire !

— Avec l'ost valeureux qu'il tient de Louis, il a fait un beau massacre de Maures.

Il a revu Guibourc, il a revu Orange, il a pris sa revanche contre Abd-el-Mélik.

Et l'Émir vaincu a fui sur la mer avec grande fureur et tristesse amère.

Guilhèm l'a seguit juscas Barcelona
Ambe, dins son punh, son espaza bona.

Tantis Turcs son mòrts, qu'es una pietat...
Mas, ara, salvada es la Crestiantat !

Non tornaran plus en terra Occitana
Aquels Turcs venguts de terra lentana !

Non los veiretz plus, los òrres Pagans,
Vos escalabrar, monts Pireneans !

O Carl, enterrat à-z-Ais-la-Capèla,
Pòs èstre certan qu'as venjansa bèla !

Asiauza Olivier ! Asiauza Roland !
Dis-lor que Guilhèm ara es triomfant !

Aprèp Ronsas-Vals, la batalha granda,
Per los Mescrezents, veicì la desbranda !

Auta-Clara, e tu, fòrta Durandal,
Als Maures, segur, faguèretz grand mal ;

Mas l'Espaza qu'es la mai vincedora,
Es la que Guilhèm ten, à-n-aicesta ora !

Guillaume l'a suivi jusqu'à Barcelone avec sa bonne épée au poing.

C'est pitié de voir que tant de Turcs sont morts... Mais, ores, la Chrétienté est sauvée !

Ils ne reviendront plus dans la terre Occitane, ces Turcs venus d'une terre lointaine.

Ces affreux Païens, vous ne les verrez plus vous escalader, monts Pyrénéens !

O Charles, qui es enseveli à Aix-la-Chapelle, tu peux être certain que tu as été bien vengé !

Tranquillise Olivier ! Tranquillise Roland ! Dis-leur que, maintenant, Guillaume a triomphé !

Après Roncevaux, la grande bataille, voici la défaite des Mécréants !

Hauteclaire, et toi, forte Durandal, vous fîtes, sûrement, grand mal à tous ces Maures ;

Mais l'Épée la plus victorieuse, c'est celle que Guillaume tient, à cette heure !

Joioza a vincut enfin l'Al-Coran,
Grand-mercès al bras de Guilhèm lo Grand ! —

Atal an tindat cansons de victòria
Per Guilhèm cobert d'immortala glòria.

Joyeuse a vaincu enfin le Coran, grâce au bras de Guillaume le Grand ! —

Ainsi ont retenti chansons de triomphe pour Guillaume couvert d'immortelle gloire.

XXXIV

LO MONGE DE GELLONA

Lo Monge de Gellona

QUAL es lo pòple e qual es lo reialme
Que non an dit la valor al combat
Del Paladin que non ajèt espalme,
Quand per Còrsolt son naz foguèt trencat ?
Tots an lauzat En Guilhèm de Narbona,
Aquel baron, dont l'espaza tant bona
Auciguèt tantis Sarrazins !

A son entorn, tal lo chuc dels razins
Plan escrazats jos los pèds del mostaire,
La sang fazià de riuzes carmezins,
Tant son espaza abià lo talh copaire.
Com batalhèt suls ribals de l'Orbiu,
Contra Abd-Allah-Melik, l'emir auriu,
E sa cordilhada de Maures !

Le Moine de Gellone

QUEL est le peuple et quel est le royaume qui n'ont pas dit la valeur guerrière du Paladin qui n'eut pas défaillance, quand son nez fut tranché par Corsolt ? Tous ont loué Guillaume de Narbonne, ce baron, dont la si bonne épée massacra tant de Maures !

Autour de lui, tel le jus des raisins bien écrasés sous les pieds des fouleurs, le sang coulait en ruisseaux cramoisis, tant son épée avait le tranchant aiguisé. Comme il combattit, sur les bords de l'Orbieu, contre Abd-Allah-Mélik, l'émir farouche, et sa ribambelle de Maures !

Dempèi bèl temps, n'abià plus pelses saures,
E, sempre fòrt, mostraba als Maugrabins
Que de valor bons Crestians non son paures,
Tant qu'an contra els cobejozes vezins.
Mas lo Creisent fuch Aurenja e Narbona,
Pasa la mar, pèrd enfin Barcelona...
Guilhèm dis adiu als combats.

Pics e patacs, per el, son acabats.
Tots sos nebots subre los prats de guerra
Son un per un à son caire tombats ;
Guiborc es mòrta, e l'an portada en terra ;
I'a plus de Turcs, per ne faire mazèl...
Adonc, Guilhèm va conquistar lo Cèl
Dins lo monastier de Gellona.

Carl lo Grand, qu'uèi a celèsta corona
E fa belèu la guerra à Belzebut,
Ven d'aparestre à Guilhèm de Narbona,
Mentre qu'aicest dins son lèit es jagut.
— Al Cèl, li dis, prèp ieu auràs ta plasa,
Car as vencit la mescrezenta Rasa
E venjat mon nebot Roland ! —

Depuis beau temps, il n'avait plus cheveux blonds, et, toujours fort, il montrait aux Maugrabins que bons Chrétiens ne sont jamais pauvres de vaillance, tant qu'ils ont contre eux des voisins envieux. Mais le Croissant fuit Orange et Narbonne, il passe la mer, perd enfin Barcelone... Guillaume dit adieu aux combats.

Coups donnés et reçus, pour lui, sont finis. Tous ses neveux, sur les champs de bataille, sont, l'un après l'autre, tombés à ses côtés; Guibourc est morte, et on l'a portée en terre ; il n'y a plus de Turcs, pour en faire massacre... Donc, Guillaume va conquérir le Ciel dans le monastère de Gellone.

Charles le Grand, qui, aujourd'hui, a la couronne céleste et fait peut-être la guerre à Belzébuth, vient d'apparaître à Guillaume de Narbonne, pendant que celui-ci repose dans son lit. — Au Ciel, lui dit-il, tu auras ta place près de moi, car tu as vaincu la Race mécréante et vengé mon neveu Roland ! —

Ara, pèds nuts, un ciri dins la man,
Lo pros Guilhèm pauza son armadura
Subre l' tombèl del martir sant Julian.
Son èlme d'aur, qu'a manta embotidura,
Subre son front non l'estacarà plus.
Vòl que sa glòria aje celèst trelus,
E va se cobrir d'un cilici.

Dins lo mostier, Guilhèm, fraire novici,
A debrembat que foguèt eròs grand.
Agenolhat, tant que dura l'ofici,
Sempre junant, se confesant, pregant,
Lo cap razat en fòrma de corona,
La nèit e l' jorn, lo Monge de Gellona
Trabalha à devenir un Sant !

Maintenant, pieds nus, un cierge à la main, le preux Guillaume dépose son armure sur le tombeau du martyr saint Julien. Son heaume d'or, qui a mainte bosselure, il ne l'attachera plus sur son front. Il veut que sa gloire ait le céleste éclat, et il va se couvrir d'un cilice.

Dans le moûtier, Guillaume, frère novice, a oublié qu'il fut un grand héros. Agenouillé, tant que l'office dure, toujours jeûnant, se confessant, priant, la tête rasée en forme de couronne, le Moine de Gellone travaille, nuit et jour, à devenir un Saint !

ENSENHADOR

ENSENHADOR

INTRODUCTION VII
Sur la prononciation Occitane XLIII

I. Als Paladins. 53
II. Lo Palet de Roland 57
III. Las Tres Espazas. 65
IV. Los Planhs del Maure 75
V. Lo Còrn 83
VI. Aimeric de Narbona 95
VII. Carcas saluda 103
VIII. Lo Maridatge d'Aimeric. 111
IX. Lo Lais d'Amor d'Ermengarda . . . 119
X. L'Enfantesa de Guilhèm 125

XI. La Conquista de Baucent 131
XII. Carl e Guilhèm 137
XIII. La Delibransa de Narbona 143
XIV. Despartiment dels Enfants d'Aimeric. 151
XV. Lo Suplici de Guibelin 161
XVI. Lo Coronament de Loïs. 171
XVII. La Mòrt de Còrsolt. 181
XVIII. Lo Maridatge de Guilhèm del Cort-Naz 189
XIX. Lo Grand Baile de Fransa 197
XX. La Canson de Garin d'Anseuna . . . 203
XXI. Lo Bèl Cabalher 215
XXII. La Preza de Nimes. 223
XXIII. La Bèla Orabla 231
XXIV La Canson dels Joglars. 237
XXV. Lo Vòt de Vivian 247
XXVI. La Batalha de Vila-Danha 253
XXVII. La Tristor de Guilhèm 267
XXVIII. La Mòrt de Vivian 275
XXIX. La Fugida de Guilhèm 283
XXX. La Comtesa Guiborc 289
XXXI. Los dos Fraires 303
XXXII. La Granda Colèra de Guilhèm. . . . 309
XXXIII. Cant de Victòria 323
XXXIV. Lo Monge de Gellona. 331

ACABAT D'ESTAMPAR

lo

VII de Julhet MCMXIV

subre las prensas de la

Societat d'Edicion Occitana

37, Carrièra de la Bafa, 37

A CASTÈLNÒUDARI